

ED

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.**

---

**TOME VINGT-DEUXIÈME.**

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,  
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.**

ÉCRITES

**PAR DES MISSIONNAIRES**

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

**COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS**  
**ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.**

---

**MÉMOIRES DES INDES.**



**Imprimerie de Béthune**



**A PARIS,**  
**AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,**  
**PRÈS SAINT-SULPICE ;**  
**ET CHEZ GAUME FRÈRES,**  
**RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.**

---

**1851.**

**BÉTHUNE,**  
**PARIS.**



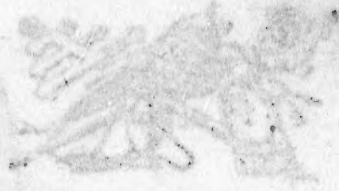
LETTRES

ADRESSEES ET CIRCULEES

PAR DES MEMBRANAIRES

COLLECTIONNEURS DES PLUS BELLES EDITIONS  
DE L'ECRIURE DE NOTRE LANGUE

MEMOIRES DES LITTE



Imprimerie de Balthazar

A PARIS

AU BUREAU, RUE CASATON, N° 1

PARIS

ET CHEZ DIVERS LIBRAIRES

DE LA RUE CASATON, N° 1

1851

Durée de  
de 16

Jx ne  
près m

Nou  
ce qui es  
et de B  
date, m  
mieres a

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.**

**PAR DES MISSIONNAIRES**

**DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.**

**MÉMOIRES DES INDES.**

**LETTRE**

Du révérend P. Brown, missionnaire de la Compagnie  
de Jésus, à Madame la marquise de Benamont.

De la côte orientale de l'île de Madagascar,  
le 3<sup>e</sup> décembre.

MADAME,

Je ne m'étois proposé de vous écrire qu'après  
mon arrivée à Canton ; mais le mauvais

Nous plaçons ici cette lettre, pour préparer à  
ce qui est dit dans la suivante sur les îles de France  
et de Bourbon. On n'en sait pas positivement la  
date, mais elle doit avoir été écrite dans les pre-  
mières années de ce siècle.

XXII.

temps et le défaut de provisions nous ayant obligés de relâcher à l'île de Mascarin, nous y sommes depuis trois mois et demi toujours incertains de notre départ. J'ai employé le temps que nous y avons déjà passé à tromper l'ennui que m'a causé ce retard, soit en écoutant les confessions des pasteurs ou des matelots, soit en parcourant les diverses habitations de l'île, soit en observant ce qui s'y trouve de remarquable et de curieux. Je vous en envoie, Madame, une relation exacte, que je vous prie de regarder comme un nouveau gage de la reconnoissance vive et durable qui me suivra, ainsi que vos bienfaits, jusqu'aux extrémités de la terre.

Il y a environ soixante ans que l'île de Mascarin fut découverte par les Hollandais, qui l'ayant trouvée déserte, l'abandonnèrent à cause des écueils dont elle est environnée, et de la difficulté d'y aborder. Quelque temps après, les Indiens de Madagascar ayant massacré en un seul jour presque tous les Français qui s'étoient établis au fort Dauphin, ceux de ces derniers qui eurent le bonheur d'échapper, se sauvèrent dans des pirogues avec les femmes du pays qu'ils avoient épousées. Pousés par un vent favorable, ils arrivèrent sains et saufs à la vue de Mascarin, où ils abordèrent. Comme ils trouvèrent ce pays arrosé de rivières et fé-

con  
Po  
cure  
terre  
vère  
avec  
le tr  
certa  
goût  
lique  
eux.

Ten  
conna  
rate f  
l'île; e  
fut co  
vaisse  
l'autre  
enlevé  
golfe de  
de man  
pour a  
Comp  
milles f  
aujourd  
libres, e  
Les h  
sibles et

cond en gibier, ils résolurent de s'y établir. Pendant les deux premières années, ils ne vécurent guère que de poissons et de tortues de terre et de mer. A la suite du temps, ils trouvèrent le moyen de composer une boisson avec le miel que les abeilles déposent dans le tronc des arbres; ils y mêlèrent le suc de certaines herbes sauvages, pour en relever le goût, et petit à petit ils parvinrent à faire une liqueur dont l'usage se conserve encore parmi eux.

Tandis que ce petit peuple vivoit ainsi inconnu du reste des hommes, un vaisseau pirate fut jeté par la tempête sur les côtes de l'île; s'étant brisé contre les écueils, l'équipage fut contraint de s'y établir aussi. Comme le vaisseau étoit chargé d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, que ces écumeurs de mer avoient enlevés sur les côtes du Malabar et dans le golfe de l'Inde, insensiblement le pays se peupla, de manière que la côte orientale de l'île étoit, pour ainsi dire, déjà toute habitée, lorsque la Compagnie des Indes y envoya quelques familles françaises pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou seize cents personnes libres, et plus de onze cents esclaves.

Les habitants de Mascarin sont doux, paisibles et laborieux; leurs principales richesses



consistent en esclaves, en plantations, en troupeaux de bœufs et de moutons, etc. Cette île produit deux fois l'année le riz et le blé, mais le blé ne peut s'y conserver au delà d'un an; il se corromploit même dans le cours de l'année si l'on séparoit le grain de l'épi; c'est pourquoi les habitants sèment beaucoup moins de blé que de riz. D'ailleurs, la difficulté qu'ils ont de moudre leurs blés, ce qui ne se fait qu'à force de bras, les a dégoûtés de ce travail. Ils pourroient, à la vérité, construire des moulins à vent; mais l'entretien en seroit extrêmement dispendieux, et ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette île paroît fort sain, et les hommes y vivent très-long-temps. Vers le mois de janvier, il se lève tous les ans un vent impétueux qui cause, il est vrai, beaucoup de ravages: il déracine les arbres, il renverse les cabanes et les plantes des habitations; mais aussi il enlève tout ce qu'il y a d'impur et de mal-sain, dans l'air et sur la terre. Ces peuples savent le temps où l'ouragan doit arriver; ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes: l'air et la mer sont alors dans un calme profond, et les eaux semblent changer de couleur. Aussitôt les habitants pouvoient à leur sûreté; ils étoient leurs

en  
d  
qu  
p  
où  
la  
C  
en  
m  
hab  
la j  
semb  
d  
par  
sint  
par  
tant  
il se  
mais  
caché  
tiers,  
situé  
habita  
grand  
Chaque  
montag  
tabac,  
fruits,  
ananas,

arbres fruitiers; et les vaisseaux qui se trouvent dans les rades de l'île prennent le large, parce qu'il est moins dangereux d'essuyer une tempête en pleine mer que dans une rade peu sûre, où le péril est toujours plus certain à cause de la proximité de la terre.

Quoique les habitants de Mascarin soient en général d'un caractère liant et affable, ils mènent cependant une vie assez triste. Leurs habitations sont éloignées les unes des autres; la jalousie, l'envie et l'orgueil, passions qui semblent peu faites pour régner dans des déserts, se glissent dans le sein des familles, parmi lesquelles elles entretiennent une mé-sintelligence d'autant plus durable qu'elle m'a paru plus sourde et plus dissimulée. Les habitants se voient et se font amitié sans s'aimer; ils se rendent même service les uns aux autres, mais c'est toujours par quelque motif d'intérêt caché. Leur île est divisée en plusieurs quartiers, dont le plus étendu et le plus peuplé est situé au pied d'une montagne escarpée. Les habitations en sont bâties sur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille a ses plantations au haut de la montagne, et ces plantations sont de riz, de tabac, de cannes de sucre et de différents fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, etc.

On peut faire aisément le tour de l'île à pied, en côtoyant la mer; mais il seroit impossible de la traverser. Personne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore osé l'entreprendre, excepté quelques esclaves fugitifs, qui se retirèrent, il y a un an, dans les bois, et dont on n'a plus entendu parler. Cette île a environ cinquante-deux ou cinquante-trois lieues de circuit, et n'est habitée que d'un côté. La partie du sud est brûlée par les feux d'un volcan qui vomit sur tout le voisinage des torrents de soufre et de bitume. Ce volcan pourroit bien avoir fait peu à peu le tour de l'île; car, en creusant à deux ou trois pieds de terre, on trouve partout la roc brûlé et calciné. Peut-être aussi que les canaux souterrains qui aboutissent au centre du volcan, et y portent les matières enflammées qu'il jette hors de son sein, règnent et se communiquent les uns aux autres dans toute l'étendue de l'île, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'île forment des torrents qui, après avoir arrosé les plaines où ils portent la fertilité et l'abondance, vont se jeter dans la mer. Ces espèces de rivières ne causent aucun ravage, parce que leurs bords sont escarpés et que leur lit est profond. La nature dédommage ainsi les insulaires du défaut de fontaines, qui leur



manquent ainsi que les puits, lesquels sont en très petit nombre dans le pays. Les pâturages même y sont si rares pendant les mois de juin, de juillet et d'août, qu'on est obligé de conduire les troupeaux dans les montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une marque particulière à ses bestiaux pour les reconnaître.

Depuis quelque temps, la Compagnie des Indes commence à négliger cette colonie; j'en ignore la raison; mais je suis très persuadé que c'est pour elle une perte considérable qu'il seroit difficile de réparer. Les habitants du quartier de Sainte-Suzanne, qui est presque à la pointe orientale de l'île, portent tout le poids du travail. Semblables aux abeilles, ils ont la peine, et leurs voisins ont le profit. Comme les vaisseaux de la Compagnie n'abordent jamais à leur quartier, ils ne peuvent échanger leurs denrées; ainsi, malgré la fécondité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, souvent ils n'ont pas de quoi se vêtir, ce qui les empêche, non-seulement d'aller à la messe, mais encore de sortir de leurs maisons. Les habitants des autres quartiers où les navires ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer

avec les étrangers; ils enlèvent tout sans en faire part à leurs voisins, dans la crainte où ils sont de manquer eux-mêmes de vêtements, depuis que les vaisseaux de la Compagnie relâchent si rarement dans leur île. Cependant si ces peuples avoient chez eux des tisserands, les femmes pourroient filer du coton, car le pays en produit de très beau. Mais la nature leur fait en vain ce présent; l'impuissance où ils sont de s'en servir, le leur rend absolument inutile.

Le café fut découvert dans cette île, il y a environ vingt-deux ans. Cette plante étoit sauvage à la vérité; mais on crut que si elle étoit entée, le fruit n'en seroit pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. Para, qui, dit-on, étoit alors gouverneur de l'île, fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la Compagnie des Indes, et pour convenir avec elle des moyens de la rendre utile; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le café sauvage est plus beau et plus gros que celui qui vient de Moka, mais le goût en est un peu différent; il est moins onctueux et plus amer. Cependant si les habitants, qui étudient avec le plus grand soin le temps propre à enter cette plante, sont assez heureux pour réussir

quelque jour, ils pourront faire alors un commerce considérable de café. Mais, pour en revenir à la Compagnie des Indes, je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une colonie, qui par la fertilité de son terroir, jointe à la situation du pays et à la bonté du climat, ne peut être que d'une très grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine ou des Indes orientales. Il seroit aisé de faire un petit port dans la rivière de Saint-Denis ou dans le golfe de la Possession, et si l'on envoyoit dans ces quartiers quelques nouvelles familles, elles pourroient défricher un terrain suffisant pour leur entretien; elles y auroient bientôt des établissemens, surtout si cette nouvelle colonie étoit composée d'artisans, comme menuisiers, charpentiers, tissandrands, forgerons, etc. Les cordonniers seuls y seroient inutiles, à moins qu'ils n'y introduisissent la mode de porter des souliers; car les hommes et les femmes marchent toujours pieds nus.

L'île de Mascarin étant ainsi peuplée, les habitants pourroient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec Madagascar, et se procurer par là, non seulement tout ce qui est nécessaire à leurs habitations, mais en retirer encore beaucoup d'or

en échange des marchandises de France ou des Indes, qu'on enverroit dans cette dernière Ile par les vaisseaux de la Compagnie. J'ai vu à Mascarin un gentilhomme espagnol qui avoit rapporté de Madagascar, où il avoit demeuré, une livre et demie de très bel or, qu'il avoit trouvé dans un ruisseau. J'en conclus que les habitants de Mascarin pourroient facilement trafiquer avec les Indiens de Madagascar, en leur donnant en échange de leur or, les toiles et les autres denrées propres de leur pays<sup>1</sup>.

L'Ile abondoit autrefois en tortues de terre; mais les matelots en ont tant détruit, qu'on n'en trouve plus guère que sur la côte occidentale, encore y sont-elles très rares. On attribue à ces animaux plusieurs propriétés, entre autres celle de purifier la masse du sang, et de guérir les maladies qui proviennent de la trop grande abondance, ou de la corruption des humeurs. On en tire encore une huile fort douce, qui a presque le même goût que l'huile de Provence.

Ce pays étoit aussi fort peuplé de chèvres

<sup>1</sup> M. Mahé de la Bourdonnais a depuis vivifié cette colonie, qui étoit devenue l'entrepôt de notre commerce avec l'Inde, la Chine et presque toute l'Asie. Prise par les Anglais en 1810, cette Ile a été restituée à la France en vertu du traité de Paris du 30 mai 1814.

et de sangliers ; mais ces animaux se sont retirés depuis quelque temps dans les montagnes, où personne, je vous assure, n'ose aller leur faire la guerre. Cependant on en trouve encore quelques-uns dans les bois, dont le nombre diminue tous les jours. Des vaisseaux venus des Indes avoient déposé dans l'île des lapins, des caïlles, des poules pintades et des perdrix : les lapins n'ont pu se creuser des tanières ; les caïlles, qui sont des oiseaux de passage, y ont peu resté ; les perdrix ont également disparu, de sorte qu'il n'y a eu que les poules pintades qui s'y soient multipliées. Vers l'est de cette île, il y a une petite plaine au haut d'une montagne, qu'on appelle la plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros oiseau bleu dont la couleur est fort éclatante. Il ressemble au pigeon ramier : il vole rarement, et toujours en rasant la terre ; mais il marche avec une vitesse surprenante ; les habitants ne lui ont point encore donné d'autre nom que celui d'*oiseau bleu* : sa chair est assez bonne et se conserve long-temps.

Vers les mois de juillet et d'août, temps auquel règne l'hiver, on voit descendre des montagnes une espèce de grive, oiseau gras et d'un goût exquis, qui ne se nourrit que de riz et de café sauvage. On le prend ordinairement en



lui passant au cou un nœud coulant, attaché à une perche flexible et déliée, et cet oiseau est si peu farouche, que souvent il vient se reposer sur la perche fatale ou sur le bras du chasseur. Comme il est fort gras, le moindre coup l'abat, et lorsqu'il tombe à terre, il ne peut plus se relever. Cette manière de prendre la grive ne doit pas vous étonner; je l'ai vu prendre ainsi dans plusieurs endroits d'Europe, où les toiles sont cependant fort en usage.

La chauve-souris est ici de la grosseur d'une poule. Cet oiseau ne vit que de fruits et de grains, et c'est un mets fort commun dans le pays. J'avois de la répugnance à suivre l'exemple de ceux qui en mangeoient; mais en ayant goûté par surprise, j'en trouvai la chair fort délicate. On n'a jamais vu dans cette île ni serpents, ni reptiles venimeux. L'araignée, insecte dangereux dans tout le reste de la terre, est ici sans venin. Elle est communément de la grosseur d'un œuf de pigeon, et sa toile est d'un si beau tissu, qu'on a regret de ne point la mettre en œuvre. Vous serez sans doute surprise, Madame, que le pays ne produise point ces reptiles venimeux dont toute l'Europe abonde. Mais je crois en avoir deviné la raison. J'ai déjà dit qu'en creusant

à deux pieds de terre, on trouve le roc tout calciné: ce qui empêche les lapins de gratter la terre et de s'y faire des trous, pourroit bien aussi empêcher les serpents, accoutumés à vivre sous terre, de s'y retirer. Quoi qu'il en soit, l'île de Mascarin est peut-être le seul pays du monde où il est certain qu'il ne s'en trouve pas; car on ne doit pas prendre pour un reptile, venimeux un certain lézard qui mord ceux qui osent le toucher. Sa morsure, loin d'être mortelle, ne cause pas même la moindre enflure. Je n'ai jamais vu cet animal, mais la description qu'on m'en a faite, a beaucoup piqué ma curiosité. On m'a dit qu'il avoit des ailes, et que souvent il voloit d'arbres en arbres comme nos cigales. Il ressemble à nos lézards d'Europe, excepté qu'il est plus gros et plus long, et que la couleur de son corps est infiniment plus éclatante et plus variée. On m'a assuré que sa tête étoit plate et percée par le milieu, de manière qu'on pourroit y passer un fil de fer sans l'offenser. Cet animal est plus commun vers la partie du sud; il y est aussi plus gros et plus long: on prétend qu'il s'y en trouve d'un pied et demi de longueur.

Cette île est couverte d'arbres de toute espèce. Les plus beaux sont ceux qu'on appelle nattiers ou bois de nattes, les ébéniers, dont le bois

est luisant, et le benjoin, qui produit une gomme odoriférante dont on se sert au défaut du goudron pour la radoub des vaisseaux. J'y ai vu beaucoup d'autres arbres d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse. On en pourroit faire de très belles planches, des mâts de vaisseau, des pompes, des parquets, et toutes sortes d'ouvrages de menuiserie, dont le commerce seroit facile et d'un grand revenu pour les habitants; mais il s'y trouve peu d'arbres fruitiers. Le goyavier et le bananier sont les plus communs. Il est vrai que les fruits en sont fort sains, mais à la fin on s'en lasse, à cause de leur fadeur. Le dernier de ces arbres est d'un grand secours pour les vaisseaux; on le coupe par le pied, et l'on se sert du tronc, qui se conserve long-temps vert, et qui est plein d'une eau douce et substantiel, pour nourrir les bestiaux qu'on embarque. Les orangers et les citronniers produisent des fruits en abondance, et cette abondance est cause qu'on en fait très peu de cas. Le tamarin porte un fruit à noyau, semblable à peu de chose près à celui du palmier. Un autre petit arbuste produit une noisette médicinale, dont l'usage cause des vomissemens douloureux et de violents maux d'estomac : on l'appelle *pignon d'Inde*.

De tous ces arbrisseaux le cotonnier est le

plus  
beau  
prod  
Enfin  
sa ha  
plus  
ayons  
fleur  
l'odor  
posen  
autres  
il em  
Il a  
vorab  
core  
son d  
forte  
une a  
peller  
douce  
tend  
lui de  
guère  
pauv  
miel  
cher  
Vo  
O  
réussi.

plus utile et le plus précieux; son fruit est beau, riche et abondant; et le coton qu'il produit est le plus blanc qui soit dans les Indes. Enfin, j'ai vu une espèce d'arbre qui égale par sa hauteur et par sa grosseur les chênes les plus majestueux et les plus superbes que nous ayons en Europe. Il produit au printemps une fleur blanchâtre et moëlleuse, fort agréable à l'odorat; c'est sur sa cime que les abeilles déposent leur miel, et elles le préfèrent à tous les autres, à cause du parfum qu'il exhale, et dont il embaume tout son voisinage.

Il me semble que le terrain seroit assez favorable à la vigne; cependant on n'a pas encore essayé d'y en planter<sup>1</sup>. Outre la boisson de miel dont j'ai parlé, boisson qui est forte et enivrante, les habitants en composent une autre avec des cannes de sucre qu'ils appellent *frangorin*; quoique beaucoup plus douce, elle peut enivrer aussi; mais on prétend que l'excès n'en est pas si funeste que celui de la boisson de miel. Celle-ci n'est plus guère en usage que parmi les matelots et les pauvres gens qui n'ont pas de plantation; le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher sur les arbres où les abeilles le déposent.

Vous me demanderez sans doute, Madame,

<sup>1</sup> On en a planté depuis, et elle y a parfaitement réussi.

quelle est la couleur des habitants de l'île. Elle varie selon les familles. Les familles mêmes sont souvent composées de blancs, de noirs et de métis; ce qui vient des différentes alliances qu'elles ont faites. Les Français, qui, pour échapper à la fureur des Indiens de Madagascar, s'étoient sauvés avec leurs femmes dans l'île de Mascarin, avoient des enfants d'un teint basané; le vaisseau pirate, qui vint y échouer, étoit chargé d'esclaves noirs de l'un et de l'autre sexe. La nécessité de peupler l'île fit contracter des mariages entre tous ces inconnus, qui s'allièrent indistinctement les uns avec les autres, et il en est résulté un mélange bizarre de couleurs qui surprend tous les étrangers. Cependant la couleur brune est la plus dominante; et s'il m'étoit permis de hasarder une conjecture, je serois porté à croire que cela vient du grand nombre de matelots européens qui se sont établis dans l'île.

*Mascarin* est fertile; mais les peuples, faute de commerce, sont malheureux au milieu de leur abondance; il leur faut une puissance qui les soutienne, qui encourage, qui étende leur commerce, et c'est ce qu'ils n'ont pas depuis que la Compagnie semble les avoir abandonnés. Je n'examinerai point si les bruits qu'on répand sont fondés; le temps qui dévoile tout

en m  
J'ai

ww

Du l  
Jé  
pa

J  
que  
pou  
com  
où j  
d'un  
pro  
P  
plus  
de  
sieu



en montrera un jour la vérité ou la fausseté.  
J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE

Du P. Ducros, missionnaire de la Compagnie de  
Jésus, à M. l'abbé Ragnet, directeur de la Com-  
pagnie des Indes.

A Atiancoupan, près de Pondichery,  
ce 17 octobre 1725.

MONSIEUR,

*La paix de N. S.*

Je me garderai bien de manquer à la parole  
que je vous donnai, lorsqu'à mon départ  
pour les Indes, vous m'engageâtes à vous  
communiquer mes réflexions sur les pays par  
où je passerois. Pouvois-je ne pas m'acquitter  
d'un devoir aussi essentiel, n'y eût-il aucune  
promesse de ma part ?

Par le choix, et sous la direction d'un des  
plus grands prélats qu'ait jamais eus l'Eglise  
de France, vous avez eu le bonheur, Mon-  
sieur, de contribuer à l'instruction de notre

jeune monarque. Quelque loïn que nous portions, avec les lumières de l'évangile, la nouvelle des beaux commencemens de son règne, le coin de la terre où nous sommes ne lui est pas inconnu. Louis sait fixer les états de chaque couronne, distinguer les rivages chrétiens, d'avec les rivages mores ou absolument idolâtres; et ces connoissances si nécessaires à un roi qui a des sujets dans tout l'univers, sont l'heureux effet de vos leçons. Il est donc bien juste que les découvertes et les observations que nous faisons dans nos voyages vous reviennent; vous en méritez le tribut.

Mais le petit hommage que j'ai le plaisir de vous rendre est encore fondé sur d'autres motifs : une reconnoissance sincère m'en fournit de très pressants ; je suis peut-être le premier missionnaire qui ait été honoré de vos instructions depuis que Sa Majesté vous a chargé des affaires de la religion dans votre célèbre Compagnie. Tous les discours que vous me tintes quand je pris congé de vous, portoient un caractère de bonté dont l'impression ne s'effacera jamais de mon cœur. Vous prévités les fatigues que j'aurois à essuyer dans la mission du Carnate, vous me les dépeignites; mais en même temps vous m'animâtes à les supporter avec courage, et vous m'en suggérâtes

les mo-  
tations  
sens de  
m'avien

Je p  
1724,  
pelé la  
comm  
penda  
mirer  
dans l'

Etat  
une te  
ville e  
de pe  
de Fr  
nation  
guifica  
dessei  
gèrent  
lions,  
pomp  
penda  
la do  
adou  
revoi  
à Par  
j'étoi

les moyens. Je profite à présent de ces exhortations si pleines de zèle et d'amitié, et je sens déjà que les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé commencent à s'évanouir.

Je partis du port de Lorient le 21 octobre 1724, dans le vaisseau de la Compagnie appelé *la Syrene*. M. le chevalier d'Albret, qui le commandoit, s'y fit, pour ainsi dire, adorer pendant tout le voyage par sa douceur et admirer par sa vigilance et son extrême habileté dans l'art de naviguer.

Etant arrivés à Cadix, après avoir souffert une tempête affreuse, nous trouvâmes cette ville et toute l'Espagne en pleurs. Elle venoit de perdre le roi Louis I<sup>er</sup>. M. Partyet, consul de France, et plusieurs négociants de notre nation, m'engagèrent à contribuer à la magnificence du service qu'ils étoient dans le dessein de faire pour ce prince; ils me chargèrent des emblèmes, des devises, des inscriptions, en un mot, de toute l'ordonnance de la pompe funèbre. Ce triste travail m'occupait pendant tout le temps de la relâche. Quoique la douleur des Espagnols fût vive, elle étoit adoucie par la consolation qu'ils avoient de revoir Philippe V sur le trône. J'avois célébré à Paris, par des vers, son abdication; mais j'étois bien éloigné alors de penser que je dussé,

en moins de six mois, être témoin de son retour à la couronne.

Par zèle il consent à reprendre  
Un empire qu'il sot quitter par piété :  
Du trône par vertu nous le vîmes descendre :  
Et par vertu, l'y voilà remonté.

Dans toute notre traversée, depuis Cadix jusqu'à l'île de France, il ne nous arriva nulle aventure extraordinaire; et sans un phénomène marin qui attira pendant quelque temps notre attention, nous n'eussions rien découvert de singulier.

Le 6 février 1725, à 24 degrés 50 minutes de latitude méridionale, et à 20 degrés de longitude, sur les deux heures après-midi, nous vîmes sur l'eau une infinité de petites pierres dispersées çà et là. Elles étoient de couleur blanche, assez légères pour surnager, assez fermes pour ne pas se fondre, mais assez peu solides pour céder, lorsqu'avec la main on vouloit les rompre. Officiers, pilote, matelots, tout le monde fut d'abord surpris à la vue de ces pierres, et l'alarme succéda bientôt à la surprise, parce que nous crûmes apercevoir des brisans à un quart de lieue de nous. Si ces brisans avoient été aussi réels que les observateurs le prétendoient, il y auroit eu d'autant

plus de  
en pou  
force; m  
point de  
parut; p  
se mon  
les lieux

M. de l  
lâmes d  
source d  
un endr  
nombre  
comme  
alloit en  
la petite  
valle en  
pelotons  
sonde ne  
sembloit

De re  
onna b  
ces pierr  
trempâ  
Sur cette  
pierres-  
volcan l  
cer ce  
cugna,

plus de danger, que le vent que nous avions en poupe nous y portoit avec beaucoup de force; mais la sonde nous calma; on ne trouva point de fond; nulle apparence de rocher ne parut; plus nous nous avançons, plus la mer se montrait unie, ce qui n'arrive point dans les lieux où elle cache des écueils. M. d'Albret, M. de la Farelle, M. Okart et moi, nous allâmes dans un canot à la découverte de la source des pierres, et nous nous arrêtâmes en un endroit où elles étoient en plus grand nombre qu'ailleurs. Nous en vîmes de grosses comme la tête d'un bœuf, et cette mesure alloit en diminuant dans les autres jusqu'à la petitesse des grains de gros sable. D'intervalle en intervalle, nous en rencontrions des pelotons comme si c'eût été de la neige; la sonde ne nous apprit rien, cette mer blanche sembloit toujours être sans fond.

De retour au vaisseau, tout le monde raisonna beaucoup sur la nature et l'origine de ces pierres. Nous en mîmes au feu, nous en trempâmes dans l'eau forte; elles se maintinrent. Sur cette double épreuve, nous les déclarâmes pierres-ponces, et nous décidâmes que quelque volcan les vomissoit; nous osâmes même placer ce volcan dans les îles de Tristan d'Acugna, fondés sur ce que M. de la Feuillée,

qui commandoit la *Badine*, nous assura qu'ayant côtoyé ces îles, il y avoit vu une plus grande étendue de mer chargée de ces pierres flottantes, que n'étoit celle que nous avions traversée : nous étions à cent trente lieues de ces îles, ou environ.

Après cinq mois dix-huit jours depuis notre départ d'Espagne, je mis pied à terre à l'île de France, appelée ci-devant l'île *Maurice*. Elle est à l'orient de Madagascar, à 19 degrés 35 minutes de latitude méridionale, et à 80 degrés 47 minutes de longitude. Les cerfs, les cabris, les cochons sauvages, les orangers, les citronniers, etc., s'y trouvent en abondance.

Cette île a deux ports : le *Port Bourbon* au sud-est, et le *Port Louis* au nord-est. Le port Bourbon est le plus beau, sa largeur est d'une lieue : trois passes y introduisent facilement les vaisseaux, mais le vent, presque toujours contraire, leur en défend la sortie. Au milieu de ce port, votre Compagnie a fait jeter les fondements d'une magnifique citadelle, qui est déjà élevée jusqu'au premier cordon, par les soins de M. de Nion, habile ingénieur, qui commande pour elle dans l'île.

L'île de France charme, de quelque côté

Par le traité de Paris de 1814, les Anglais en ont conservé la propriété.

qu'on  
délic  
vières  
les an  
prop  
ouvra  
nité de  
main,  
autres  
les aut  
très ai  
trajet  
mirai u  
semble  
plus ag  
tiers, d  
vives,  
que l'a  
cheroit  
cette p  
data fra  
moi de  
nuit av  
auxque  
je pris  
toujou  
verain  
montag



qu'on l'examine : on y découvre partout de délicieux paysages coupés de collines, de rivières, de vallées, de prairies et de bois, dont les arbres portent de beaux fruits; on sont propres pour les constructions, et pour les ouvrages de marqueterie. On y voit une infinité de tourterelles qui se laissent prendre à la main, et de perroquets les uns verts, et les autres gris : quand on en fait crier un, tous les autres se rendent au cri, et l'on s'en saisit très aisément. En allant d'un port à l'autre, trajet qui est d'environ quatorze lieues, j'admirai une plaine appelée le *Flat*, où la nature semble avoir pris plaisir à réunir les objets les plus agréables. D'un côté sont des arbres fruitiers, de l'autre des bois d'ébène. Ici des eaux vives, plus loin de vastes étangs; pour peu que l'art aidât la nature, nul séjour n'approcheroit de la beauté de celui-là. Au milieu de cette plaine, campoit un détachement de soldats français, qui furent ravis d'apprendre de moi des nouvelles de leur patrie. Je passai la nuit avec eux; ils me racontèrent les dangers auxquels ils étoient exposés nuit et jour, et je pris de là occasion de les exhorter à se tenir toujours en état de comparoitre devant le souverain Juge. Les esclaves réfugiés dans les montagnes, et toujours prêts à fondre sur eux,

leur causoient ces alarmes. Je fus extrêmement touché du récit que me fit un de ces soldats, qui ne respire encore, que parce que ces inhumains le crurent mort des blessures dont ils l'avoient couvert. Le bras cassé, et le ventre percé, soutenant d'une main ses entrailles, il s'étoit trainé jusque sur un rocher pendant les ténèbres de la nuit. De là, à la faveur de la lumière que répandoit un grand feu allumé par les noirs fugitifs, il vit rôtir deux de ses camarades, et cette troupe barbare danser tout autour avec des cris et des hurlements horribles. Ce malheureux, quoique estropié, ne laisse pas de servir encore <sup>1</sup>.

Etant arrivé au port Louis, j'eus la satisfaction d'exercer les fonctions du ministère apostolique. Le curé de ce port croyant avoir de justes sujets de mécontentement, s'étoit retiré dans l'île de Bourbon. Je le remplaçai tant que je demeurai dans ce lieu; je dis des messes de paroisse; je fis des instructions tantôt à la garnison, et tantôt aux Noirs; je confessai, j'administrai les autres sacrements selon les besoins, je remplis enfin tous les devoirs curiaux. Cela me mit dans l'occasion de conférer souvent avec les différents membres qui

<sup>1</sup> Ce soldat ayant repassé en France, se présenta à la Compagnie, qui lui accorda une pension viagère.

com  
notr  
jusq  
donn  
la pé  
mais  
jours  
rien  
on y  
Si  
habita  
valeu  
ports  
mais  
claves  
pou  
on les  
monta  
escarp  
troupe  
princi  
à l'ent  
la terr  
solatio  
dent.  
milieu  
garant  
comme

composent cette espèce de colonie, et de connaître à fond ses besoins; ils seront grands, jusqu'à ce que la Compagnie des Indes lui ait donné la forme qu'elle doit avoir. La chasse et la pêche y fournissent les aliments ordinaires; mais comme l'une et l'autre ne sont pas toujours également heureuses, et que d'ailleurs rien ne peut se conserver pour le lendemain, on y jeûne souvent.

Si l'on fortifie l'île de France, si de nouveaux habitants y mettent quelque jour les terres en valeur, sa situation et la commodité de ses ports la rendront très-importante au commerce; mais il faut commencer par y réduire les esclaves fugitifs, et exterminer les rats: car on pourroit appeler cette île le royaume des rats; on les voit en corps d'armée descendre des montagnes, grimper sur les rochers les plus escarpés, se promener dans le pays plat, s'attrouper dans les marécages. Ils désolent tout, principalement la nuit: je les ai vus moi-même à l'entrée de la nuit sortir en foule du sein de la terre, comme des fourmis, et porter la désolation en tous lieux; rien n'échappe à leur dent. Le moyen de dormir tranquillement au milieu de cette maudite engeance? Pour se garantir de leurs insultes, on s'enveloppe comme des morts, et on tâche de s'accoutumer

à les sentir sur soi trotter, sauter, se battre. Au réveil, on se raconte mutuellement les morsures qu'on en a essuyées. Je comprends cependant que si l'île de France étoit extrêmement peuplée, ces animaux nuisibles y diminueroient de jour en jour; et ce qui le démontre, c'est que l'île de Bourbon en étoit autrefois aussi infestée, et qu'il y en a infiniment moins aujourd'hui.

Les Nègres marrons ou fuyards, sont d'autres ennemis plus dangereux, mais dont il est plus aisé de se défaire. Ce sont des esclaves achetés à Madagascar, qui, après avoir déserté les uns après les autres, se sont rassemblés dans les montagnes, et font de là de très cruelles excursions sur leurs anciens maîtres. Leur premier dessein fut de repasser dans leur patrie, et l'on auroit mieux fait de favoriser leur évasion, que de leur en ôter les moyens, en brisant un canot qu'ils avoient construit dans cette vue : ils ne s'en iront pas maintenant quand on le voudra. Ils se sont rendus redoutables à nos gens par leur ruse, leur hardiesse et leur cruauté; et dès leurs premières irruptions, ils ont conquis sur eux non seulement des armes, mais aussi des négresses pour perpétuer leur race; ils obéissent à un chef; le premier qu'ils ont eu fut tué dans un combat:

blessé à mort, à la tête de sa troupe, il prit une partie du cuir qui le ceignoit en guise de ceinturon, et ayant bouché sa plaie, il s'écarta et alla expirer entre deux rochers. Dix Français périrent en cette rencontre; il mourut seul de son côté. On lui trouva la tête rasée, et des pendants d'oreille, marque de royauté chez ces peuples. La Compagnie des Indes doit prendre des mesures sérieuses pour ramener incessamment ces rebelles.

Les secours spirituels sont encore plus nécessaires dans l'île de France, que les temporels; mais je suis bien sûr que vous ne négligez rien, Monsieur, pour les lui procurer abondamment; et je dois présumer que le zèle des missionnaires de Saint-Lazarre que votre Compagnie y entretient, se renouvellera, et ne se ralentira jamais.

Je ne me propose pas de vous entretenir fort au long de l'île de Mascareigne ou de Bourbon; elle est trop connue. C'est un roc affreux qui sort de la mer à 21 degrés 5 minutes de latitude méridionale, et à 77 degrés 42 minutes de longitude; mais ce roc n'est affreux qu'en dehors; au dedans il est très riant et très fertile. L'île de Bourbon, à ce que j'ai appris d'un bon vieillard, nommé *Ricbourg*, servit d'abord d'infirmierie pour les malades

français de Madagascar, et de lieu d'exil où l'on reléguoit les mutins. Le massacre des Français dans cette grande île, est la cruelle époque de notre établissement solide dans celle-ci. Elle a plus de quatre-vingts lieues de circuit, et son diamètre est de vingt-cinq à vingt-huit lieues. Quoiqu'elle ne semble être qu'un roc sourcilleux, elle est réellement divisée en trois parties qui forment comme trois montagnes. Deux choses m'y ont paru dignes d'une attention particulière, le volcan, et la montagne de Salases.

Le volcan est la cime d'un mont figuré en pain de sucre. Au-dessous du sommet, il y a un contour creux, où, comme dans un large bassin, le volcan vomit des torrents de mâchefer enflammé. Le bassin étant une fois rempli, cette matière en dégorge avec tant d'impétuosité et d'abondance, qu'elle a forcé la mer à se retirer assez considérablement; mais les flots regagnent insensiblement leur terrain. Le feu continu que cette montagne nourrit, se fait voir au voisinage presque toutes les nuits, et cause de temps en temps de petits tremblements de terre, qui varient beaucoup quant au lieu. C'est, pour ainsi parler, un feu ambul.

La montagne de Salases est au milieu de

l'île  
nen  
caus  
som  
gran  
des  
vière  
dité,  
gieux  
vière  
qui p  
assez  
ailleu  
Les  
Denis  
rables  
Suzan  
C'est  
pâture  
nouve  
café a  
cette  
dire,  
tiaux  
terre  
répan  
besoin  
nes à



l'île, et domine sur toutes celles qui l'environnent. La violence de la mer, ou telle autre cause que vous voudrez, élève jusqu'à son sommet, par des voies souterraines, une si grande quantité d'eau, que les trois plus grandes rivières de l'île en sont formées. Ces rivières se précipitent avec une extrême rapidité, et font sur leur route un nombre prodigieux de bruyantes cascades. Les autres rivières sont aussi fort impétueuses, excepté celle qui porte le nom de Sainte-Suzanne, qui est assez tranquille; mais elles ont leurs sources ailleurs.

Les quartiers de Sainte-Suzanne, de Saint-Denis, et de Saint-Paul, sont les plus considérables de l'île, et les plus habités. A Sainte-Suzanne, le terrain est cultivé jusqu'à la mer. C'est principalement là que croît le tabac. Les pâturages sont excellents à Saint-Denis; de nouveaux troupeaux y paissent. On cultive le café au quartier de Saint-Paul. En général, cette île est si féconde, qu'elle est, pour ainsi dire, inépuisable en rafraichissements. Les bestiaux et les volailles y multiplient à l'infini. La terre n'y exige point de labour; il suffit d'y répandre le blé et les autres semences. Elle n'a besoin d'aucun repos. Le riz, le maïs, les cannes à sucre y viennent successivement et sans

relâche. Tous les oiseaux sont bons à manger dans cette île, surtout les merles : il n'y naît aucun animal dangereux. Le poisson de rivière y sent un peu la vase, mais celui de mer est d'un goût exquis. Le vin du pays est le suc exprimé des cannes à sucre ; il est très agréable à boire, après qu'il a fermenté trois ou quatre jours dans les bouteilles. L'air y est en tout temps si pur et si doux, et les eaux y sont si saines, que les malades qui y débarquent recouvrent en peu de jours leur santé. On prétend qu'il n'y croît aucune plante qui ne soit salutaire ; malgré tout cela, on n'y a encore trouvé aucun remède pour la trampe, mal vif et mortel, qui enlève très soudainement ceux à qui il arrive quelque froissement ou lésion de nerfs. Les habitants ont pour pasteurs des missionnaires de Saint-Lazare, prêtres d'une vie irréprochable, et qui s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité qui mérite votre approbation et celle de votre Compagnie.

Notre passage de cette île à Pondichery a été aussi heureux que tout le reste du voyage. Me voici donc dans le Carnate ; je touche au bord de la sainte carrière que le Ciel me destine. Que le progrès que la religion fait tous les jours dans cette ville même, est encourageant ! Il y a vingt-cinq ans qu'on ne voyoit

à P  
y e  
trou  
qu'a  
bapt  
à-di  
verti  
le P.  
P. B  
coup  
cents  
bient  
sidér  
Je  
exerc  
viens  
lieue  
belle  
vocat  
née,  
édifia  
devo  
devie  
jours  
de l  
anné  
de  
mal

à Pondichery aucun Malabare chrétien, et on y en compte aujourd'hui trois mille. J'y ai trouvé que depuis le 12 octobre 1724, jusqu'au 12 octobre 1725, il s'est fait six cent un baptêmes, de Choutres pour la plupart, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus difficile à convertir. Voilà l'ouvrage d'un seul missionnaire, le P. Turpin. Il y a douze à treize ans que le P. Bouchet n'avoit qu'un seul chrétien à Ariancoupen; il y en a aujourd'hui près de quatre cents, et de grandes espérances de gagner bientôt à Jésus-Christ plusieurs familles considérables par leurs castes.

Je voudrois pouvoir vous décrire ici les saints exercices qui se pratiquent dans le lieu que je viens de nommer, qui n'est qu'à une petite lieue de Pondichery, et où nous avons une belle église consacrée à Jésus-Christ, sous l'invocation de sa sainte Mère. Pendant toute l'année, il y a dans cette église un concours édifiant de fidèles qui y viennent remplir les devoirs du christianisme; mais ce concours devient presque immense pendant les huit jours qui précèdent la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. J'ai eu le bonheur cette année de coopérer de mon mieux au salut de ce grand nombre de fidèles français et malabares, et les exemples touchants de

piété dont j'ai été témoin, m'ont souvent attendri jusqu'aux larmes.

La veille de la fête qui termine toujours la neuvaine, la jeunesse malabare a représenté cette année-ci, dans une tragédie, le *Martyre de sainte Agnès*. On a dans ces climats une fureur extrême pour le théâtre. Les bons poètes sont en grande vénération chez ces peuples qui n'ont rien de barbare. La poésie jouit dans l'Inde de la faveur des grands. Ils accordent à ses nourrissons le palanquin, distinction très honorable.

Le théâtre dressé dans une plaine près de notre église, étoit vaste. Je n'y allai d'abord que dans le dessein de n'y rester qu'un moment. Mais les acteurs surent m'attacher je ne sais comment; et j'y demeurai jusqu'à la fin de la pièce avec mon interprète. Sûrement je n'y vis par nos règles ni d'Horace, ni de Boileau, mises en œuvre; mais je fus agréablement surpris d'y remarquer des actes distingués, et variés par des intermèdes, des scènes bien liées, de l'invention dans les machines, beaucoup d'art dans la conduite de la pièce, du goût, et de la bienséance dans les habillements, de la justesse dans les danses, et une musique fort harmonieuse, quoiqu'un peu bizarre. Les acteurs faisoient paroître une grande liberté, et

bea  
aus  
rieu  
poin  
c'est  
auth  
la su  
sang  
rent  
dans  
ici au  
elles  
de co  
L'a  
ames  
On a  
angla  
Je ne  
aussi  
lingue  
perpè  
d'évit  
compè  
Je  
parmi  
gayer  
peu a  
oblige

beaucoup de dignité dans leur déclamation ; aussi avoient-ils été tirés d'une caste supérieure. Leur mémoire fut fidèle, il n'y avoit point là de souffleurs. Ce qui m'édifia le plus, c'est que la pièce commença par une profession authentique du christianisme ; et que dans toute la suite les dérisions, et les invectives les plus sanglantes contre les divinités du pays, ne furent point égargnées. On en use de la sorte dans les tragédies chrétiennes, qu'on oppose ici aux tragédies profanes des idolâtres, et elles sont pour cette raison un excellent moyen de conversion.

L'auditoire étoit au moins de vingt mille âmes qui écoutoient dans un silence profond. On a mis au jour le théâtre français, le théâtre anglais, le théâtre italien, le théâtre espagnol. Je ne désespère pas que quelqu'un n'y mette aussi le théâtre indien. Le caractère qui distingue le plus ce dernier, c'est l'action vive et perpétuelle qui y règne, et le soin qu'on y a d'éviter dans les rôles les longueurs non entrecoupées.

Je me tiens actuellement à Ariancoupau parmi nos néophytes qui m'apprennent à bégayer leur langue. Je m'y accoutume peu à peu au genre de vie que les missionnaires sont obligés de suivre dans les terres, pour se ren-

dre utiles au salut des âmes. Que la moisson seroit grande, s'il y avoit beaucoup d'ouvriers! Plus on s'éloigne des côtes, plus on trouve de chrétiens. Je ne parlerai ici ni de l'ancien Maduré, ni de Maïssour, où il y a des millions d'âmes qui adorent Jésus-Christ. Dans la seule mission du Carnate, que les Jésuites français ont fondée, et qu'ils cultivent seuls depuis environ trente ans, on a déjà élevé à la gloire du vrai Dieu onze temples. Entre la première église qui est à Pineipondi, jusqu'à la dernière, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille chrétiens, partie Chontres, partie Parias, et cette chrétienté n'est desservie que par quatre missionnaires, encore n'y en a-t-il maintenant que trois; car le P. Auber, qui résidoit à l'entrée de la mission, vient de nous rejoindre, pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les PP. Gargan et Duchamp demeurent à l'autre extrémité; et le P. le Gac, qui est supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout, ainsi que dans le reste de l'Inde. Les brames sont nos plus cruels ennemis, et nous ne pourrions résister à leur fureur, si nous n'étions protégés, comme nous le sommes, par le Nabab ou vive-roi du Carnate, et par le Grand Mogol même, qui a

donne  
Je con  
de cet  
Je s

Du P. C.  
Jésus,  
ral de

La res  
honneur  
prise à  
uis que  
e goût,  
agation  
es vaste  
ont fai



donné des ordres très favorables à la religion.  
Je compte vous envoyer dans la suite l'histoire  
de cette mission, et la carte du royaume.

Je suis avec respect, etc.

## LETTRE

Du P. Calmette, missionnaire de la Compagnie de  
Jésus, à M. le Marquis de Coetlogon, vice-ami-  
ral de France.

A Ballabaram, dans le Carnate, le 28 sep-  
tembre 1730.

MONSIEUR,

*La paix de N. S.*

Le respect qui abrégé la lettre que j'eus  
l'honneur de vous écrire l'année dernière, m'a sur-  
prise à donner plus d'étendue à celle-ci, de-  
puis que M. de Cartigny m'a fait connoître vo-  
tre goût, et l'intérêt que vous prenez à la pro-  
pagation de la foi dans ces terres barbares.  
Les vastes mers qui nous séparent de la France,  
ont fait moins sentir, durant six mois de

navigation, l'éloignement de l'Inde, que les mœurs et le commerce de la nation ne m'en font tous les jours apercevoir : c'est par plus d'une raison que les premiers Européens qui l'ont reconnue, ont pu l'appeler le nouveau Monde, puisqu'en effet tout y est nouveau, la terre, l'air, les saisons, les mœurs, la couleur des hommes, les lois, la religion, et tout ce qui peut mettre de la différence entre des nations que quatre mille ans ont séparées de leur commune origine. Aussi sommes-nous à notre tour pour les peuples de l'Inde un monde nouveau, avec d'autant plus de vraisemblance que le système de la pluralité des mondes leur est familier, non pas raisonné et embelli, tel qu'on le voit dans l'ouvrage de M. de Fontenelle, mais brut, jeté au hasard et reçu sans examen sur la seule foi de leurs traditions. Eh ! qu'iroient chercher les Indiens dans des mondes imaginaires, eux qui ne connoissent pas celui-ci ? Car la géographie indienne ne pousse pas jusqu'à la Chine vers l'orient ; elle ne connoît de terres du nord au sud, que depuis le Caucase, jusqu'à l'île de Ceylan, et elle n'est guère moins bornée à l'occident ; de sorte qu'ils sont étrangement surpris de voir des étrangers qui ne sont point nés dans aucun des cinquante pays qu'ils nomment, et au-delà desquels ils

ne pensoient pas qu'il y eût des terres habitées. Comme ils se trouvent placés au milieu des différents pays qu'ils connoissent, que les sciences ont de tout temps fleuri parmi eux et qu'ils ont eu de grands rois, l'Inde dans leur esprit est la reine des nations; leur caste, d'une origine divine, et les autres hommes comparés à eux ne sont que des barbares. Les Mores qui sont leurs maîtres, n'ont pu, dans l'espace de plusieurs siècles, se tirer du dernier étage où ils les ont placés, et toute la politesse, le courage, les arts et les sciences d'Europe n'ont pas pu de même donner à nos colonies le relief que la naissance donne aux conditions les plus médiocres parmi eux. Il n'est point de nation qui ne se préfère volontiers à toutes les autres. Mais parmi nous, l'équité modère la présomption, et le commerce entretient l'égalité. Ici rien ne se trouve de niveau. Il n'y a de la noblesse que pour eux, de la politesse, de l'esprit, des sciences que chez eux. Il est vrai que le long des côtes, le temps a pu adoucir leur fierté : mais au milieu des terres, notre couleur peut à peine encore s'y défendre de l'opprobre. Si les fidèles souffrent de la part des gentils, c'est souvent moins parce que c'est la religion chrétienne qu'ils ont embrassée, que parce que c'est la nôtre. Si la haine de la vérité qui dé-

crédite leurs erreurs et dégrade leurs dieux, en est le motif, comme dans les persécutions générales, les engagements que les néophytes ont pris avec nous en sont ordinairement le prétexte, et c'est sur ce principal grief (qu'on peut appeler le zèle des castes) autant que par la jalousie du culte idolâtrique, que les chrétiens sont bannis de leurs villes, privés de leurs emplois, et ce qui est peut-être ici la plus dangereuse de toutes les épreuves, déclarés déchus de leur caste. De sorte que nous pouvons dire, avec autant de vérités que saint Paul : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus*. Cette ville a donné plus d'une scène en matière de persécutions ; je ne faisois qu'entrer dans la mission lorsque la dernière s'est élevée.

Ballabaram, capitale de la principauté de son nom, est par les 13 degrés 23 minutes, latitude nord observée, et 9 de longitude estimée. Cette ville considérable par elle-même, l'est encore plus par le siège qu'elle soutint il y a vingt ans contre toutes les forces du roi de Maissour, et par la défaite d'une armée de cent mille hommes, ce qui termina leur différend. C'est sous le prince qui soutint ce siège, que nous avons fait cet établissement. A peine fut-il mort, qu'on sollicita vivement son suc-

cesse  
Il cal  
plais  
père d  
préju  
l'Inde  
Il y c  
et entr  
Le pèr  
sion, l  
l'ancie  
tiens q  
prince  
bois da  
la cons  
ligion.  
riter l'e  
qui a'e  
possess  
ses min  
prit de  
la ferm  
jours le  
avoit c  
l'autre  
mèrent  
contre  
réussis

cesseur de détruire l'église et de nous perdre. Il calma l'orage par sa réponse : *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'éteigne la lampe que mon père a allumée !* Le frère a succédé à celui-ci au préjudice du fils, ce qui n'est pas rare dans l'Inde. Son état est plus florissant que jamais. Il y compte plusieurs, tant villes que citadelles, et entretient une armée de vingt mille hommes. Le père supérieur, qui avoit soin de cette mission, bâtissoit une nouvelle église, parce que l'ancienne ne pouvoit plus contenir les chrétiens qui s'y rendoient aux grandes fêtes. Le prince avoit donné permission de couper le bois dans ses forêts, et l'ouvrage s'avançoit, à la consolation des fidèles et à la gloire de la religion. Tant de prospérités ne pouvoient qu'irriter l'ennemi commun du salut des hommes, qui s'est mis depuis plusieurs siècles en possession de l'Inde par l'idolâtrie. Il inspira ses ministres, amenta les peuples, souffla l'esprit de sédition parmi les troupes, fit chanceler la fermeté du prince, et dispersa dans peu de jours le troupeau que le père de famille nous avoit confié. Trois choses arrivées l'une sur l'autre préparèrent à cet événement, et allumèrent peu à peu l'incendie. Un homme aigri contre son beau-père par un procès qui ne réussissoit pas à son gré, le déféra au gourou

du prince comme chrétien, et, profitant de la connoissance qu'il avoit de notre culte et de nos liaisons avec l'Europe, lui dit que les chrétiens traitent de démons les dieux du pays, et que ceux qui sont venus porter cette religion dans l'Inde, ne sont que des Pranguis. La dernière accusation est aussi décisive pour nous attirer le plus grand mépris, que la première l'est pour exciter la haine des prêtres gentils.

*Prangui* est le nom que les Indiens donnèrent d'abord aux Portugais, et par lequel ceux qui n'ont pas d'idée des différentes nations qui composent nos colonies, désignent assez communément les Européens : quelques-uns font venir ce mot de *Para-Angui*, qui signifie dans la langue du pays, *habitant étranger*. Il paroît plus vraisemblable que c'est le mot de *Frangui*, que les Indiens, qui n'ont point la lettre F, prononcent à l'ordinaire par un P. Qu'ainsi ce mot *Prangui* n'est autre chose que le nom qu'on donne aux Européens à Constantinople, et qu'apparemment ce sont les Mores qui l'ont introduit ici.

Le gourou du prince, animé déjà par ses pertes contre la loi chrétienne, et voyant diminuer tous les jours le tribut qu'il lève sur ses disciples, saisit aussitôt cette occasion de

ruiner  
res de  
pas au  
bour o  
s'assem  
pour in  
l'âme  
cès, ils n  
côté. E  
cond év  
fou, soi  
étrangèr  
dans l'ég  
et quelq  
le poign  
les mura  
frappa à  
le fit reti  
vers l'aut  
au premi  
Le poign  
fit doute  
et les ch  
Comme i  
ils voulo  
dat prit  
catéchist  
torisé à p



ruiner l'ouvrage de Dieu. Les dasseris, sectaires de Vistnou comme lui, ne lui manquèrent pas au besoin. Ils alloient au son de leur tambour ou de leur cor irriter la populace, et s'assembloient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les esprits. Mais comme sans l'armée ils ne pouvoient se promettre de succès, ils n'oublièrent rien pour la mettre de leur côté. Elle étoit déjà ébranlée, lorsqu'un second événement la détermina. Un soldat demi-fou, soit de lui-même, soit par une instigation étrangère, vint un soir, au temps de la prière, dans l'église où le P. Duchamp, missionnaire, et quelques fidèles étoient assemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, et s'avancant vers l'autel, il frappa à coups redoublés sur le balustre. On le fit retirer. Le missionnaire, qui, étant tourné vers l'autel, ne s'étoit aperçu de rien, le trouva au premier détour près de la porte de l'église. Le poignard, qui brilloit dans les ténèbres, le fit douter de son dessein. Mais les domestiques et les chrétiens qui accoururent, le chassèrent. Comme ils le suivirent jusque dans la ville où ils vouloient aller porter leurs plaintes, le soldat prit une pique, et en blessa légèrement le catéchiste à l'épaule. Celui-ci s'en crut plus autorisé à porter sa plainte, et le fit sans consul-

ter le missionnaire. Le soldat fut chassé du service, mais l'armée aigrie déjà par le gourou du prince et par ses suppôts, se crut offensée dans la personne du soldat, de sorte que tout parut s'unir contre nous. On avoit déjà voulu intéresser le prince par des raisons d'état. C'étoit, disoit-on, une forteresse que nous bâtions. Il envoya sur les lieux, et ayant appris qu'il n'étoit question que des murailles de l'église, dont les fondements et le mur à demihauteur d'homme étoient de pierres, afin de l'affermir contre les pluies, il fut content, et nous fit dire de bâtir le reste en terre. C'est ce que nous fîmes, et sans rien changer au dessin de la construction de notre église, il fut convaincu de notre obéissance. On avoit laissé quelques piquets sur le haut du toit pour y mettre une croix et quelqu'autre léger ornement. Nos ennemis en firent encore ombrage au prince. C'étoient, disoient ils, des vases d'or que nous voulions y mettre. Le prince nous fit dire d'abattre les piquets, et ils furent abattus. Le prince paroissoit aux ennemis de la loi chrétienne avoir trop d'équité et de modération. N'ayant pu venir à bout de faire détruire l'église, ils crurent y réussir en attaquant la personne du missionnaire. Et c'est ici la troisième cause de la persécution.

U  
gou  
fréq  
chan  
des  
à la f  
petit  
crut  
sein,  
revint  
aperç  
dans  
toit, et  
catéch  
trente  
bourse  
perçut  
notre  
à perso  
soi-mê  
à crier  
l'omnie  
on y c  
la plu  
à leurs  
croire  
désesp  
et se r

Un gentil, qui faisoit semblant de prendre goût aux vérités de la religion, venoit assez fréquemment voir le missionnaire. Comme nos chambres sont à rez de chaussée, à la manière des Indiens, un jour que le père lui parloit à la fenêtre, il laissa tomber adroitement son petit sac dans la chambre. Le missionnaire, qui crut voir en cela plus de surprise que de dessein, le lui remit entre les mains. Le gentil revint un autre jour, et sans que personne s'en aperçût, il cache sa bourse ou son petit sac dans l'ouverture qui est entre la muraille et le toit, et se retire. Peu de jours après il prend le catéchiste à partie, et redemande son sac avec trente pièces d'or qui étoient, disoit-il, dans sa bourse. Au mot de pièces d'or, le catéchiste s'aperçut de la friponnerie du gentil, et sans reconnoître le sac, il lui répondit que ne l'ayant confié à personne, il n'en devoit demander compte qu'à soi-même. Le gentil se mit alors à se plaindre, à crier, à faire retentir toute la ville de la calomnie. L'affaire fut portée au palais : comme on y connoît notre désintéressement, et que la plupart d'entr'eux le donnent pour exemple à leurs gouroux, on n'avoit garde de nous croire capables d'un larcin. Le calomniateur, désespéré de voir son stratagème inutile, se jette et se roule par terre en présence du prince,

comme si une espèce de folie lui avoit troublé l'esprit, et qu'il eût senti de vives douleurs. En même temps le père du prétendu fou se plaint que le missionnaire a ensorcelé son fils par des oranges qu'il lui a données. Un des princes qui étoit là présent, découvrit le stratagème : « Aujourd'hui même, dit-il, j'ai » mangé des fruits du jardin des pères, et » je me porte bien. Que veut dire cet in- » sensé ? »

Plus on trouvoit de tranquillité au palais, plus le feu s'allumoit dans la ville. Le nombre des dasseris croissoit de jour en jour par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte et les lettres du gourou appeloient à la poursuite de la cause commune. Le P. Duchamp et le P. Ducros, qui étoient alors dans l'église, apprenoient à tout moment qu'on étoit sur le point de la détruire : les faux frères venoient donner des conseils timides; les soldats y paroisoient par troupes, et les dasseris assemblés en grand nombre s'avançoient les armes à la main au son de leur tambour et de leur cor, pour venir abattre notre église. Ils furent arrêtés à la porte de la ville par ordre du prince, à qui ces voies séditieuses déplaisoient d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas qu'un missionnaire de Maduré fut, il y a quelque temps,

si tour  
qu'il m  
sures.  
dre, et  
ficiers  
d'une m  
cour de  
champ  
ni pour  
accusés,  
mente d  
et qui n  
qu'il cra  
verses p  
jamais le  
gagnoit  
dit au g  
» sauter  
dit pas  
doive al  
Il arri  
sécution  
l'orage t  
réunisso  
de leur  
l'un d'en  
d'ameut  
alors qu

si tourmenté dans une émeute de dasseris, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. Cependant le prince parut enfin se rendre, et nous fit prier de nous retirer. Ses officiers vinrent porter cette parole, escortés d'une multitude de soldats qui remplirent la cour de la maison et de l'église. Le P. Duchamp répondit qu'il ne pouvoit se retirer, ni pour notre honneur, puisque nous étions accusés, ni pour celui du prince, à qui l'émeute du peuple et de l'armée faisoit violence, et qui ne nous donnoit ce conseil que parce qu'il craignoit pour nous. On fit encore diverses propositions, et l'on pressa plus que jamais les pères de se retirer. Comme on ne gaignoit rien, quelqu'un, à ce qu'on rapporte, dit au grand prévôt : « Que ne lui faites-vous sauter la tête ? » Cependant le père n'entendit pas ces paroles, et il ne croit pas qu'on doive absolument y ajouter foi.

Il arriva par une suite inévitable de la persécution suscitée contre le missionnaire, que l'orage tomba sur les chrétiens. Les dasseris se réunissoient hors de la ville pour faire parade de leur nombre et de leurs forces, tandis que l'un d'entre eux, la clochette à la main, achevoit d'ameuter la populace contre les fidèles. C'est alors que, soit par l'ordre du prince qui crai-

gnoit ces mouvements populaires, soit parce qu'il les favorisoit sous main, on publia dans la ville, à son de trompe, la destitution des emplois et l'exil de tous les chrétiens; on les déclara infâmes et déchus de leur caste, avec défense à tous les ouvriers et artisans de les servir; on jeta de la boue dans leur maison, et on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la capitale venoit de faire, les villes du second ordre et les villages le firent à son exemple. Quoique, généralement parlant, l'Indien soit timide et aime la vie, je ne sais si la mort seroit pour eux une épreuve plus difficile; car, sans parler de la caste, dont ils sont extrêmement jaloux, la famine désoloit le pays, et c'étoit les condamner à mourir lentement de misère.

Pour peu qu'on connoisse l'Inde et l'esprit asiatique, on ne sera pas plus surpris de voir des chutes en une conjoncture pareille, que de voir Israël se couronner de fleurs aux fêtes de Bacchus, sous la persécution des rois de Syrie. Jérusalem opposa les Machabées au torrent de la séduction. Je n'ose leur comparer la générosité de plusieurs de nos chrétiens qui ont tout quitté, patrie, emploi, caste, fortune, puisqu'il ne s'est point agi de répandre leur sang. Mais Dieu a partout ses ames choisies, et Ballabaram

n'e  
tion  
bien  
Dev  
leur  
Pau  
me  
avec  
l'aut  
Bran  
blés  
les J  
la sy  
Bran  
bilité  
Balla  
une  
rédu  
gagn  
forêt  
veur  
pure  
la ré  
sion  
de l  
plusi  
conf  
cher



n'en a pas manqué dans ces temps de tribulations. Trois frères, qui avoient quitté leurs biens et leur patrie durant la persécution de Devandapallé, perdirent de nouveau ce qui leur donnoit de quoi vivre. L'un d'eux, nommé *Paul*, en a depuis reçu la récompense. Je ne me souviens pas d'avoir vu mourir personne avec autant de désir et plus d'assurance de l'autre vie, qu'il en a fait paroître. Quelques Brame ont paru sans rougir dans les assemblées où on les exterminoit de la caste, comme les Juifs bannissoient les premiers chrétiens de la synagogue, et ce n'est qu'avec peine que ces Brame ont obtenu dans la suite d'être réhabilités. Un *Golla*, chef de caste dans le pays de Ballabaram et au delà, soutint avec fermeté une pareille épreuve. Le chef d'un village fut réduit, en quittant sa patrie et son rang, à gagner sa vie en coupant des fagots dans la forêt, et a conservé jusqu'à la mort, à la faveur de la pauvreté qu'il a choisie, toute la pureté de sa foi. Le *Mathan*, ou le lieu de la résidence que le père supérieur de la mission bâtissoit alors à Vencatiguiry, capitale de la principauté de ce nom, en recueillit plusieurs qui y ont formé une chrétienté de confesseurs de Jésus-Christ : plusieurs allèrent chercher de l'emploi chez les princes voisins.

Le reste , à la réserve de ceux qui sont tombés , se sont dispersés en différents pays , Dieu l'ayant peut-être permis , pour répandre en des lieux où il n'est pas connu , la vérité de sa doctrine et la gloire de son nom. Quant à ceux qui ont témoigné de la foiblesse , on peut dire que plusieurs ont plutôt craint de paroître chrétiens , qu'ils n'ont cessé de l'être ; telles sont la plupart des femmes auxquelles on n'a eu guère à reprocher d'avoir pris aucun signe de gentilité. Il a été question pour les hommes de se marquer le front avec de la terre blanche ou du vermillon , comme presque tous ceux qui vivent à la solde du prince ou qui ont de l'emploi : ces sortes de marques n'étant pas exemptes de superstition , nous ne les souffrons pas aux chrétiens. A cela près , l'idolâtrie n'a pas été leur crime ; la promptitude du repentir a fait connoître qu'ils n'avoient pas commis cette faute sans remords. Mais peut-être ferois-je mieux d'oublier ces foibles néophytes , qui , pour avoir rougi de l'Évangile au temps de la tentation , sont indignes de toute excuse.

Sur ces entrefaites , le père supérieur , qui se pressoit de finir l'église de Vencatiguiry , arriva pour soulager les autres missionnaires. Il y eut entre les trois pères un combat de gé-

nérosi  
orage.  
mina.  
dre so  
pemen  
feu pa  
massac  
pour ce  
la camp  
et les a  
portés a  
nement  
église e  
Une  
cette vil  
grands  
faite aux  
si génér  
» pour  
» verser  
» périra  
il mit d  
sa doul  
La d  
ans, et d  
cette pe  
tage qu  
Un Bra

nérosité, à qui resteroit pour voir la fin de cet orage. La déférence pour le supérieur le termina. Il resta seul, et les pères allèrent prendre soin des autres églises. Quoique les attroupements ne fussent plus les mêmes, et que le feu parût amorti, on parloit encore de venir massacrer le missionnaire, jusqu'à désigner pour cela un jour que le prince devoit aller à la campagne. Les meubles de l'église, les livres et les autres effets avoient été la plupart transportés ailleurs, et on se préparoit à tout événement. Grâce à Dieu, le calme revint, et notre église est plus affermie que jamais.

Une maladie populaire, dont Dieu a affligé cette ville, a été regardée du peuple et des grands comme une punition de la persécution faite aux chrétiens. Dans le fort d'une affliction si générale, un classeri vint à l'église : « C'est » pour cette église, dit-il, qu'on a voulu renverser, que Dieu nous punit. Mais la ville » périra, et l'église subsistera. » En même temps il mit de la terre dans sa bouche pour marquer sa douleur, et se retira.

La disette générale qui dura près de trois ans, et divers événements qui suivirent de près cette persécution, persuadèrent encore davantage que le Ciel étoit irrité, et vengeoit sa cause. Un Brame des plus animés contre les chrétiens,

mourut et fut mangé des chiens, ce qui passe pour la dernière infamie dans sa caste, où l'on a accoutumé de brûler les cadavres. Le gourou du prince fit une perte considérable dans sa famille. Un chrétien qui avoit été catéchiste, et que la corruption des mœurs, plus que toute autre chose, avoit fait apostasier, se mêla de sorcellerie; un chef de village, que le démon tourmentoit, attribuant cette possession à quelque sortilège le fit prier de l'en délivrer. Celui-ci le promit, et s'étant transporté avec toute sa famille dans le village du possédé, il se mit en devoir de chasser le démon. Le démon sortit en effet du corps du possédé, mais ce ne fut que pour entrer dans celui de l'exorciste, qui, dans le moment même, s'écria d'un air effaré: « J'ai réussi, mais il m'en coûte la vie. » Peu après il perdit toute connoissance: après avoir demeuré trois jours en cet état, il expira. Malgré l'horreur qu'ont les Indiens, plus que toutes les autres nations, de laisser un cadavre dans le village, ils furent si effrayés que personne n'osa en approcher: ainsi le cadavre resta deux jours sans sépulture. Enfin les deux femmes qu'il entretenoit, obtinrent, à force de prières, qu'on creusât une fosse, où elles furent obligées de le porter elles-mêmes. Le lendemain on trouva le corps déterré, dont la

chair  
de toi  
Pah  
je join  
événem  
s'est p  
Madur  
succéd  
a vu l  
Les  
de Cor  
entrete  
pervert  
d'une i  
donné  
malaba  
compos  
qué d'e  
excom  
de ceux  
P. Beso  
ques e  
en réfut  
hérétiq  
a réfuté  
la lang  
des Ind  
par l'é

chair étoit en pièces, et les membres dispersés de tous côtés.

Puisque je parle de possession du démon, je joindrai au fait que je viens de rapporter un événement singulier dans le même genre, qui s'est passé tout récemment dans la mission de Maduré. Je l'ai appris du missionnaire qui m'a succédé dans l'église de Pouchpaquiry, et qui a vu l'homme dont il est question.

Les Danois établis à Trinquebar, sur la côte de Coromandel, ont des ministres luthériens entretenus par le roi de Danemark, pour pervertir les nouveaux fidèles. Au moyen d'une imprimerie qu'on leur a envoyée, ils ont donné une édition du nouveau Testament en malabare, avec quelques autres livres de leur composition. Les missionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux fidèles le préservatif, soit en excommuniant et brûlant publiquement le nom de ceux qui se sont laissés séduire, comme le P. Beschi, italien, a fait la dernière fête de Pâques en présence de dix mille chrétiens; soit en réfutant par de savants écrits les erreurs des hérétiques, comme le même missionnaire les a réfutées en habile théologien, et en maître de la langue, qu'il possède mieux que la plupart des Indiens. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main, n'est pas un petit ob-

stacle à notre zèle; mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi faire les dépenses de l'impression. Parmi ceux que la séduction ou l'intérêt avoit entraînés dans le parti hérétique, un homme avec sa femme alla voir un exorcisme qui se faisoit par des gentils dans la ville de Tanjaour; le démon sortant du corps de ce possédé, entra dans celui de la femme hérétique. L'exorciste en fut très surpris, et en demanda la raison au malin esprit. « C'est, répondit-il, » que celle-ci est mon bien de même que l'autre. » Le mari, effrayé de l'aventure, reconnu son égarement, et touché d'un vif repentir, il conduisit sa femme à notre église d'Elacourichi, où prosterné à terre et fondant en larmes, il demanda pardon à Dieu de sa faute; après quoi il prit de cette même terre détrempée de ses pleurs, et l'ayant mise sur la tête de sa femme avec une foi vive, elle fut dans le moment délivrée de la possession du démon. C'est un fait public et constant (1).

Tandis que le missionnaire, qui étoit venu d'Elacourichi, me faisoit le récit de cet événe-

• Nous avons cru devoir conserver ces récits de possessions, et parce qu'ils sont rapportés avec des preuves qui ne permettent pas d'en douter, et parce qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Evangile et dans l'Histoire ecclésiastique.

ment ,  
à Trich  
duré en  
de caste  
des trou  
un villa  
Je ne m  
mettre l  
pour ne  
sit du ca  
chargea  
dames  
catéchist  
Modely  
sagère :  
dessein  
renverse  
me de T  
il brûla  
qui y éto  
cendie.  
mauvais  
pées. Or  
Barbe, c  
de la vil  
sujet d'o  
qu'elle y  
Brame,



ment , une persécution qui s'étoit élevée à Trichirapali , mettoit toute la mission du Maduré en danger. Un homme du palais , *Modely* de caste , et substitut du *Dalavai* , ou général des troupes , alla un jour avec des soldats dans un village de chrétiens pour y brûler l'église. Je ne me rappelle pas ce qui l'empêcha d'y mettre le feu , comme il l'avoit résolu. Mais , pour ne pas s'en retourner en vain , il se saisit du catéchiste , le maltraita cruellement , et le chargea de fers. Peu de jours après , quelques dames s'étant intéressées dans cette affaire , le catéchiste fut mis en liberté. Cette démarche du *Modely* n'étoit rien moins qu'une colère passagère : on vit bientôt que c'étoit le fruit du dessein que le *Dalavai* avoit pris avec lui , de renverser la religion chrétienne dans le royaume de Trichirapali. Car , peu de temps après , il brûla un village tout chrétien , avec l'église qui y étoit bâtie. Une petite fille périt dans l'incendie. Ceux dont il se saisit , après bien de mauvais traitements , eurent les oreilles coupées. On enleva de l'église la statue de sainte Barbe , que le *Modely* fit suspendre à la porte de la ville de Trichirapali , pour en faire un sujet d'opprobre à notre sainte religion. Après qu'elle y eut été exposée quelques jours , un Brame , favori du Roi , prit notre parti , mit à

l'abri des outrages de la populace l'image de la Sainte, et fit craindre aux auteurs de cette violence son pouvoir sur l'esprit du prince. Le salut nous est donc venu d'où nous ne l'attendions pas. Rien n'est ici plus contraire à la religion que la caste des Brame. Ce sont eux qui séduisent l'Inde, et qui inspirent à tous ces peuples la haine du nom chrétien. Pour un qui nous tend la main, il s'en trouve mille qui nous eussent volontiers poussés dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inspiré de nous défendre, sinon par la miséricorde de celui qui conduit aux portes de la mort, et nous en ramène? *Qui deducit ad portas mortis et reducit.*

Les choses en étoient là, lorsque je reçus des lettres, par lesquelles nos pères recouroient à la protection du Nabab, ayant peine à croire que l'amitié d'un Brame pût être de longue durée, et tout étant à craindre, si quelque intérêt temporel l'unissoit à nos ennemis. Je me rendis pour ce sujet à Velour, où le P. Aubert, missionnaire de Carvepondy, se rencontra avec moi. Le sujet qui l'amenoit étoit une autre persécution qui concernoit son église. Comme il n'est personne dans la mission qui ait autant de rapport et d'accès que lui auprès des seigneurs mores, je remis entre ses mains

l'affaire  
oublie  
église  
lettres

Car  
fondat  
Comme  
des Br  
plus qu  
sécutio  
quiéter  
été pun  
de cett  
d'être  
perdu  
église

Cette  
du gou  
chef le  
site au  
de la ch  
annonce  
le mis  
davan  
tre au  
et le Re  
Brame  
père, e

l'affaire de Tirouchinnapallé, pour laquelle il oublia le sujet qui l'amenoit, et ne pensa à son église particulière, que lorsqu'il eut obtenu les lettres dont la mission du sud avoit besoin.

Carvepondy est la première église que les fondateurs de la mission du Carnate ont bâtie. Comme elle est dans un terrain qui dépend des Brames, quoique sujet au Nabab, elle est, plus que toute autre église, exposée à leur persécution. Ils n'ont cessé depuis trente ans d'inquiéter les missionnaires, et bien qu'ils en aient été punis quelquefois par les Mores, seigneurs de cette contrée; comme ils n'ont pas cessé d'être les ministres de Satan, ils n'ont jamais perdu de vue le dessein de ruiner et notre église et la chrétienté qui en dépend.

Cette dernière année, un Reddi, créature du gouverneur d'Outremalour, ayant en chef le village de Carvepondy, vint rendre visite au missionnaire. Comme il parut à la porte de la chambre avec ses Brames, sans se faire annoncer : « Vous me faites honneur, leur dit le missionnaire, mais vous m'en auriez fait davantage si vous m'eussiez fait avertir de votre arrivée. » La visite se passa assez bien, et le Reddi sortit avec un air content. Mais les Brames relevèrent malignement cette parole du père, et ayant aigri son esprit, il revint une

seconde fois, non pas pour faire civilité, mais pour demander au missionnaire, avec une espèce d'insulte, de quelle autorité nous occupions ce terrain, et de qui nous le tenions. Le père lui fit voir la patente du grand Nabab, ou vice-roi du Carnate, que celui-ci rejeta avec dédain comme une chose dont il se mettoit peu en peine. Le missionnaire jugea aisément à ce mépris qu'il étoit soutenu. Aussi le Reddi ne tarda-t-il pas à nous faire une guerre ouverte. Il nous fit signifier, avec des menaces pleines de fierté et d'orgueil, une défense de toucher ni aux fruits, ni aux arbres, ni aux légumes de notre jardin. Comme on ne fit pas grand cas de cette défense, il envoya ses gens pour cueillir nos fruits. Ils montoient déjà sur les arbres, lorsqu'on leur envoya dire de se retirer, les avertissant que si le Reddi demandoit honnêtement des fruits, on lui en donneroit, comme il savoit bien qu'on en donnoit volontiers à tout le monde; mais que sa manière d'agir étoit contre tout usage. Le Reddi encore plus irrité, vint lui-même avec des soldats, fit défense aux catéchistes et aux autres chrétiens logés dans la résidence, d'en sortir, même pour aller puiser de l'eau, les menaçant, avec des serments exécrables, que s'il en trouvoit quelqu'un dehors, il lui feroit couper les pieds et les mains.

En so  
appou  
qu'on  
Ce p  
s'en in  
et se r  
avoit q  
dessein  
Arcade  
contre c  
lage, q  
naire de  
ce qui s  
reuse, et  
afin que  
point le  
maison.  
l'un, et  
tranquill  
cat. Le  
suivre l'  
sonne, s  
Carvepo  
La lett  
avantage  
velles ve  
tremalou  
son hom

En sortant, il ferma la porte de l'enclos, et y apposa le sceau selon l'usage du pays, afin qu'on n'en pût sortir.

Ce procédé étoit trop insensé, pour qu'on s'en inquiétât. Le missionnaire ouvrit la porte, et se retira au village le plus voisin, où il y avoit quelques maisons de chrétiens, dans le dessein de continuer sa route le lendemain vers Arcade ou Velour, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le village, qu'il vit arriver le P. Vicary, missionnaire de Pinnepundy, qui ne savoit rien de ce qui se passoit. C'étoit une rencontre heureuse, et ménagée sans doute par la Providence, afin que l'absence du missionnaire n'enhardît point le Reddi à rien entreprendre contre sa maison. Il fut si déconcerté de l'arrivée de l'un, et du départ de l'autre, qu'il demeura tranquille jusqu'à la première lettre qu'il reçut. Le P. Aubert jugeant plus à propos de suivre l'ordre naturel, afin de n'offenser personne, s'adressa d'abord au gouverneur de Carvepondy, qui étoit à Arcade.

La lettre qu'il en obtint ne fit qu'aigrir davantage le Reddi, et le porter à faire de nouvelles vexations. Le More gouverneur d'Outremalour, n'avoit procuré le village au Reddi, son homme de confiance, que dans le dessein

dé l'usurper et de se l'approprier; de sorte que le Reddi se sentant appuyé, affecta de mépriser les ordres de son gouverneur immédiat. Le P. Vicary eut donc de nouvelles hourrasques à essayer : le Reddi renouvela les premières défenses, à cela près qu'il n'en plus mettre le sceau à la porte. Il fit le tour de la maison avec sa troupe, criant de toutes ses forces, d'un air triomphant, que s'il ne venoit pas à bout de renverser la maison ou l'église, comme il l'avoit entrepris, on pouvoit le traiter de *Paria*, ou, qui pis est, de *Prangui*. Il vouloit être entendu du missionnaire, qui parut n'y pas faire attention, mais qui informa aussitôt le P. Aubert du succès qu'avoient eu ses premières démarches. Celui-ci ayant obtenu du Nabab *Bakerhalikan*, une lettre avec deux députés pour le gouverneur d'Outremalour, l'affaire changea de tribunal; c'étoit pour ménager tout le monde qu'on suivoit les degrés de subordination, car du reste notre avantage ne s'y trouvoit guère. Le protecteur du Reddi devenoit son juge, et le même gouverneur qui avoit autrefois tenu le P. Mauduit en prison durant quarante jours, sembloit être moins notre juge que notre partie; aussi ne fit-il que lier la plaie, sans y apporter aucun remède.

Le Nabab, instruit de ce qui se passoit, prit

le part  
dans u  
de sol  
» un d  
» servi  
» mais  
» en v  
» maltr  
pas lieu  
métans,  
soient d  
naire dan  
d'Outren  
nous per  
supérieur  
dignité ré  
il se flatta  
des offre  
donner in  
missionna  
on côté,  
sembloit  
truire l  
Les Mo  
qu'ils p  
ment a  
part qu  
mende



le parti de renvoyer le P. Aubert à son église, dans un de ses palanquins, avec une estorte de soldats. « Je vous donne de plus, ajouta-t-il, » un de mes soldats, à votre choix, pour vous » servir de sauve-garde, et demeurer dans votre » maison comme dans son poste naturel. Il est » en votre disposition, et je ne serai son » maître que pour lui payer la solde. » N'y a-t-il pas lieu de bénir le Seigneur, que les Mahométans, ennemis jurés du nom chrétien, en soient devenus l'appui ? L'arrivée du missionnaire dans son église déplut fort au gouverneur d'Outremalour. Il se joignit au Reddi pour nous perdre. Comme le Nabab de Velour a un supérieur, qui est le Nabab d'Arcade, dont la dignité répond à celle de vice-roi du Carnate, il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il parloit même de lui donner trois mille pièces d'or, s'il livroit le missionnaire à leur discrétion. Le Reddi, de son côté, parcouroit les villages voisins, et en rassemblait les chefs. « Je vais, leur dit-il, détruire l'église et la maison du missionnaire. Les Mores feront du bruit, mais il est rare qu'ils punissent de mort. On les apaise aisément avec de l'argent. Il ne s'agit de votre part que de contribuer au paiement de la mende, et nous sommes sûrs du succès. »

Les chefs des villages refusèrent d'entrer dans une affaire si odieuse; et nous, nous eûmes lieu d'être contents du train qu'elle prenoit à Arcade.

Dosthalican, qui en fut le premier instruit, (c'est le neveu et le successeur désigné du vice-roi,) nous renvoya au Nabab, en disant que, s'il s'en mêloit lui-même, il feroit couper la tête au Reddi. Ce seigneur a dit, en quelque occasion, à des Européens, qui me l'ont rapporté, que s'il n'étoit pas Mahométan, il se feroit chrétien, et qu'au culte des images près, il approuvoit tout ce que notre religion enseigne.

Le Nabab avoit été prévenu par M. Pereyra, son médecin, et par Chittijorou, le favori et le ministre du vice-roi, qui venoit de nous donner un terrain pour bâtir une église dans la ville d'Arcade. Comme celui-ci se trouva présent, il appuya fortement nos intérêts, de sorte que le gouverneur d'Outremalour, qui étoit dans l'antichambre, ne gagna rien à son audience. Il n'eut d'autre accusation à porter contre nous, sinon que nous faisons partout des disciples. « Aimez-vous mieux, lui répondit le vice-roi, servir le diable que le Dieu des chrétiens, qui, après tout, est le vôtre et le mien? Depuis trente ans, ajouta-t-il, que le

» Sar  
» cu  
» ave  
» cett  
fat à  
corbei  
il prit  
lier av  
termin  
Il n'  
du Carr  
que de  
chrétien  
différen  
prière de  
naires le  
dans le c  
alors éloi  
retour la  
des conf  
fers, se r  
le conco  
distingue  
constanc  
Il y av  
d'Ariend  
cette fête  
mariage

» Saniassis sont dans le pays, a-t-on reçu au-  
» cune plainte de leur conduite? Vivez en paix  
» avec eux, et que je n'entende plus parler de  
» cette affaire. » Le gouverneur d'Outremalour  
fut à peine revenu chez lui, qu'il reçut une  
corbeille de fruits de la part du missionnaire;  
il prit occasion de ce présent pour se réconci-  
lier avec nous, et c'est ainsi que l'affaire se  
termina.

Il n'y avoit pas long-temps que le vice-roi  
du Carnate nous avoit donné une pareille mar-  
que de protection, au sujet d'une famille de  
chrétiens persécutés pour la religion, avec cette  
différence qu'il s'intéressa pour eux à la simple  
prière des fidèles, sans attendre que les mission-  
naires lui en parlassent. La chose se passa  
dans le district de Pouchpaquiry, dont j'étois  
alors éloigné de deux journées. J'appris à mon  
retour la victoire en même temps que l'épreuve  
des confesseurs de la foi, qui, au sortir des  
fers, se rendirent à la fête de l'Assomption, où  
le concours des chrétiens me donna lieu de les  
distinguer de la foule, et de faire honorer leur  
constance.

Il y avoit une fête d'idole dans le village  
d'Ariendel. Parmi les cérémonies ordinaires de  
cette fête, une des plus remarquables est le  
mariage qu'on y fait de la déesse avec un

jeune Indien de la caste des Parias, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'idole ; et si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, et que personne n'y peut trouver à redire. Il y a dans chaque village un homme de service appelé *Totti*, qui est chargé des fonctions publiques, et entr'autres de celle-là, dans les lieux où l'idole est honorée. Ils sont quelquefois deux, et alors ils partagent ensemble et le service et les droits qu'ils perçoivent dans le village. C'est à la faveur de cette société que la famille dont je parle, se dispensoit depuis plusieurs années de toute action publique mêlée de superstition, laissant à leur confrère gentil le soin des cérémonies idolâtriques. L'année dernière, le gentil se brouilla avec cette famille, et lorsqu'il fut question de la fête dont je parle, il répondit que ce n'étoit pas son tour, et qu'on n'avoit qu'à s'adresser à son associé. Sa vue étoit de brouiller la famille chrétienne, ou avec le village, ou avec les chrétiens. Ceux qui composoient cette famille ne balancèrent point sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le chef du village disputoit avec eux pour les engager de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le bracelet à l'idole, ils répondirent constamment

qu'il  
nités.  
voisin  
le Bra  
son p  
de cet  
pondu  
le bra  
leurs  
transp  
fer à  
évita le  
mettre  
pés dan  
prenoît  
avis aux  
Les c  
à Arcad  
se pass  
mesures  
ont soim  
vaux de  
sorte au  
de lui fa  
gneurs d  
à coen  
vous  
en de

qu'ils ne reconnoissoient pas leurs fausses divinités. La dispute s'échauffoit par le concours des voisins et par la fermeté des prosélytes, lorsque le Brame, intendant de ce canton, passa dans son palanquin. Il demanda quel étoit le sujet de cet attroupement. A peine lui eurent-ils répondu que ces Indiens refusoient de donner le bracelet à l'idole, et qu'ils parloient de leurs divinités avec le dernier mépris, que, transporté de colère, il jeta un bâton armé de fer à la tête de l'un d'eux, qui heureusement évita le coup, après quoi il les fit saisir et mettre aux fers. Deux d'entr'eux s'étoient échappés dans le tumulte, et voyant le tour que prenoit cette affaire, étoient allés en donner avis aux missionnaires.

Les chrétiens de la caste des Parias qui sont à Arcade, furent informés d'abord de ce qui se passoit, et ne tardèrent pas à prendre des mesures pour secourir leurs frères. Comme ils ont soin la plupart des éléphants et des chevaux de l'armée, ils appartiennent en quelque sorte au vice-roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux seigneurs de sa cour : « C'est une affaire que j'ai » à cœur, répondit le vice-roi; puisque c'est » vous qui m'en parlez, je ne puis la remettre » en d'autres mains; je vous en abandonne

» le soin. » Celui-ci s'en fit instruire à fond » par le catéchiste, et voulut ensuite l'entendre parler de la religion chrétienne en présence de ceux qu'il avoit assemblés. Il se fit montrer nos chapelets, il loua l'usage de la prière et du jeûne, et donna de grands éloges aux chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître cette estime que les Mores ont de notre sainte religion, c'est la vie exemplaire que mènent les chrétiens qui sont dans leur armée. Quand ils demeurent dans la ville, ils ont leurs églises; mais quand l'armée marche, afin de pouvoir continuer leurs assemblées et leurs prières en commun, selon ce qui se pratique dans cette mission, ils ont au milieu de leurs tentes une tente particulière, qui est comme une église ambulante; elle est dans le camp ce qu'étoit le tabernacle de l'alliance au milieu d'Israël.

Pour revenir à l'affaire d'Ariendel, l'officier more envoya ordre au Brame d'élargir les deux frères chrétiens, et de venir rendre compte de sa conduite. Ces chrétiens étoient le plus étroitement resserrés; on leur avoit enclavé les pieds dans l'ouverture d'une grosse poutre qu'ils ne pouvoient ni traîner ni mouvoir: pendant neuf jours que dura leur prison, ils y furent attachés nuit et jour sans pouvoir se remuer de leur place. On avoit déjà chassé

leur f  
et mis  
appris  
au co  
entra  
tranch  
pouvo  
timide  
vit pri  
les die  
dirent  
fois co  
étoit la  
de l'ab  
de Car  
catéchis  
avec le  
le Bra  
lorsque  
firent e  
Jusqu  
de vous  
combats  
lettre p  
ressant,  
qui pro  
n'a pas  
qui, en



leur famille de la maison, enlevé les bestiaux, et mis le sceau à la porte. Le Brame ayant appris que ces prisonniers avoient le chapelet au cou, et faisoient leurs prières à l'ordinaire, entra en fureur; il ne parloit plus que de leur trancher la tête, quoique la chose passât son pouvoir : ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servit principalement pour les engager à adorer les dieux du pays; mais nos chrétiens répondirent avec fermeté, que quand on avoit une fois connu et embrassé la loi chrétienne, qui étoit la seule véritable, il n'étoit pas possible de l'abandonner. Le P. Aubert, missionnaire de Carvepondy, traitoit, par le moyen du catéchiste, de l'élargissement des prosélytes, avec le gouverneur de Tirouvatourou, auquel le Brame persécuteur étoit subordonné, lorsque les ordres vinrent de la capitale, qui firent entièrement cesser cette persécution.

Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai eu l'honneur de vous entretenir que de nos peines et de nos combats. Pour changer de matière et finir ma lettre parce qu'elle peut avoir de plus intéressant, je joins ici une prophétie indienne, qui prouve ce que dit saint Paul, que Dieu n'a pas laissé les gentils sans témoignage, et qui, en établissant parmi eux la connoissance

du Rédempteur, justifie dans celle de Jacob le sens de ces paroles : *Ipse erit expectatio gentium* ; il sera non seulement la ressource, mais l'attente des gentils. C'est un monument tiré des livres anciens : la prédiction y est si précise, et les caractères du Rédempteur si marqués, qu'on ne peut douter de la liaison qu'elle a avec les saintes Écritures, ni méconnoître la source où ils l'ont puisée. C'est le P. supérieur de la mission qui m'a fait remarquer ce texte, et la lecture que nous en avons faite ensemble nous a fait convenir de la justesse de ses rapports. Voici le texte auquel je joindrai la réflexion que ce père m'a écrite depuis sur ce sujet.

Dans le livre du poème nommé *Bartachastram*, troisième volume, qui a pour titre, *Arannia-Parvam* ou *Aventures de la Forêt*, après un long détail des désordres et des malheurs qui seront le partage du *Caliougam*, qui est, selon les Indiens, le quatrième âge du monde et celui où nous vivons, Marcandeyoudou, sage Indien, adressant la parole à Darma-Rajou, l'un de leurs plus grands rois, s'exprime de la manière suivante, qui est la traduction littérale des propres paroles du poème, telles qu'on les trouve au bas de la page.

« 3  
 » *Caliougam*  
 » ville  
 » Il po  
 » les se  
 » Appo  
 gramamo  
 minchi vo  
 moulou n  
 appoudou  
 Braniman  
 boulocam  
 naratche  
 tia durmar  
 va meda i  
 nou iesoud  
 itchi intalo  
 nou andou  
 donnou a V  
 Brannam  
 mamoulou  
 mariadala  
 tonga prav  
 amasta V  
 galigui Br  
 eoulou tap  
 hi veda  
 halou san  
 doulou pa  
 alou pitik  
 amouga  
 amanam.

« C'est alors, je veux dire à la fin du  
 » *Caliongum*, qu'il naîtra un *Brama* dans la  
 » ville de *Sambelam*. Ce sera *Vistnou iesou*.  
 » Il possédera les divines Écritures et toutes  
 » les sciences, sans avoir employé pour les

» Appoudou Caliongantiamouna Scambalam ane  
 gramamouna Vistnou iesoudou Brammanou jan-  
 minchi vous mata matramoule sacala veda chastra-  
 moulou neritchi Sarva Baoumodou anipintou coui  
 appoudou ievariki scaxiam gani Vistnou iesoudou  
 Branimanou goudou con Brahmana sametabouga  
 boulocamouna Santcharam sessi adarma vouritini  
 naratche mlexioulanou samharinchi appoudou sat-  
 tia durmam nilpi appoudoua Brammhanoudou ach-  
 va meda iagamoulou tchessounou appoudou a Vist-  
 nou iesoudou boumi anta Brammhalakou dunanga  
 itchi intalo atanikir vakam moussulitanam vatsou-  
 nou andou chata vanamounacou poi tapassouna oun-  
 dounou a Vistnou charma nirnaïam tchesse prakaram  
 Brammamoulou sattia darmanoula varnachrava dar-  
 mamoulou kchatra vessi scondra jutoulou vari vari  
 mariadala vartiupoutsou goundounou appoudou cron-  
 bouga pravecham aounou a Rama prahouvou chata  
 samasta Vanamoulou sacala descamolou poujalou  
 galigui Brammalou pouniatmoulai iegnadi cratou-  
 moulou tapassoulou chessi sattia darmanoula narat-  
 chi veda chastramoulou prakassinchi cala vorou-  
 chalou sampournamoulouga courichi samasta dan-  
 doulou païtoulou pandi aoulou Sampournamouga  
 alou pitiki sacala desalou Sanbramamouga Santo-  
 hamouga oundounou..... idi crouta iouga adi var-  
 amanam.

» apprendre que le temps qu'il faut pour pro-  
 » noncer une seule parole. C'est pourquoi on  
 » lui donnera le nom de *Sarva-Baoumoudou*  
 » ( celui qui sait excellemment toutes choses ).  
 » Alors , ce qui étoit impossible à tout autre  
 » qu'à lui , ce *Vistnou lesou Brame* , conver-  
 » sant parmi ceux de sa race , purgera la terre  
 » des pécheurs , y fera régner la justice et la  
 » vérité , offrira le sacrifice du cheval et sou-  
 » mettra l'univers aux Brames. Cependant,  
 » lorsqu'il sera parvenu au temps de la vieil-  
 » lesse , il se retirera dans le désert pour faire  
 » pénitence ; et voilà l'ordre que ce *Vistnou*  
 » *Sarma* établira parmi les hommes. Il fixera  
 » la vertu et la vérité parmi les Brames , et con-  
 » tiendra les quatre castes dans les bornes  
 » de leurs lois ; c'est alors qu'on verra re-  
 » naître le premier âge. Ce roi suprême rendra  
 » le sacrifice si commun parmi toutes les na-  
 » tions , que les solitudes mêmes n'en seront  
 » pas privées. Les Brames fixés dans le bien  
 » ne s'occuperont que des cérémonies de la  
 » religion et des sacrifices ; ils feront fleurir  
 » parmi eux la pénitence et les autres vertus ,  
 » qui marchent à la suite de la vérité , et ré-  
 » pandront partout la clarté des divines Écri-  
 » tures. Les saisons se succédant avec un  
 » ordre invariable , les pluies en leur temps

» inon  
 » tour  
 » au g  
 » étant  
 » de jo  
 » goûte

Voici

rend P.

le livre

composé

*Chaliou*

se revêta

la forme

délivrer l

terminera

présent d

tième au

indien ; s

mille ans

est fini, e

parlé sous

plus il est

*ouah* par

omme le

Quant a

sacrifice d

s s'être

*h (Salva*

» inonderont les campagnes, la moisson à son  
 » tour fera régner l'abondance. Le lait coulera  
 » au gré de ceux qui le trairont, et la terre  
 » étant, comme dans le premier âge, enivrée  
 » de joie et de prospérité, tous les peuples  
 » goûteront des délices ineffables. »

Voici la réflexion que fait là-dessus le révérend P. supérieur. Il est dit plus haut, dans le livre cité, que chacun des quatre âges est composé de trois mille ans; qu'à la fin du *Chaliougam*, qui en est le quatrième, *Vistnou* se revêtant de la nature humaine, naîtra sous la forme d'un Brame appelé *Yasoudou*, pour délivrer la terre de tous les maux; qu'il en exterminera les pécheurs, etc. Nous sommes à présent dans la quatre mille huit cent trentième année du *Chaliougam*, selon le calcul indien; si donc chaque âge ne dure que trois mille ans, il y a mille huit cent trente ans qu'il est fini, et que le Rédempteur dont il est ici parlé sous le nom d'*ïachoudou*, est venu. De plus il est à remarquer que la mot hébreu *le-ouah* par une *s* douce, se prononce à peu près comme le *cha* doux des Indiens.

Quant au sacrifice *Achva meda*, qui signifie le sacrifice du cheval, les Indiens ne pourroient-ils pas s'être mépris au sens du mot? L'hébreu *ia-ah* (*Salvabit*) ayant bien du rapport à *Assvam*,

qui signifie *cheval* en langue *samouseroutam*, ils auroient, par une erreur de langue, substitué le sacrifice du cheval à celui du Rédempteur; de même, par une méprise plus grossière, ils auroient dit; comme quelques-uns, la naissance de *Vistnou* en cheval; je dis comme quelques-uns, car le livre est sans équivoque, et loin de donner lieu de prendre le change, il dit formellement, comme il paroît par le texte, qu'un Brame appelé *ïachou*, qui sera *Vistnou* lui-même, étant né, etc.; que s'il reste quelque obscurité touchant le nom de Jésus, du moins n'y en a-t-il pas dans la prédiction d'un libérateur qui sera Dieu; car les Indiens par *Vistnou* entendent Dieu.

Je joins à la réflexion de ce père quelques remarques, dont la première est l'antiquité du livre, que je conclus du texte même. L'auteur, un peu au-dessus du texte cité, donne douze mille ans aux quatre âges en commun. Les trois premiers étant fabuleux, il est aisé de conclure, selon le style propre du mensonge, ou selon le style indien, qu'on a voulu faire les quatre âges du monde égaux; et trois ou quatre Brame, à qui j'ai fait lire ce texte, n'ont pas douté que l'auteur ne supposât trois mille ans pour chaque âge en particulier. Le quatrième, qu'ils appellent *Calougam*, dont l'époque me paroît

être o  
calcul  
de lu  
dernier  
*Caliou*  
aujourd  
haut, c  
est ain  
mille h  
par con  
car s'il  
ment l'a  
de trois  
*gam*, et  
ans, et  
une nais  
dant ar  
Quant  
dans le  
En voic  
le rappo  
des Hébr  
syllabe,  
tingué d  
copiste  
celui-ci.  
qui sont  
n'est nul



être ou la naissance de Noë ou le déluge ( le calcul indien ne différant de la Vulgate que de huit cent quatorze ans par rapport à ce dernier, et beaucoup moins des Septante ), le *Caliougam*, ou quatrième âge, compte, dis-je, aujourd'hui, comme il a été remarqué plus haut, quatre mille huit cent trente ans. Si cela est ainsi, le livre ne sauroit avoir moins de mille huit cents ans d'ancienneté, et précède par conséquent la naissance de Jésus-Christ : car s'il étoit postérieur à cette époque, comment l'auteur, qui auroit compté dès-lors plus de trois mille ans depuis l'époque du *Caliougam*, eût-il pu ne lui donner que trois mille ans, et prédire comme un événement éloigné, une naissance miraculeuse qui devoit cependant arriver dans les bornes du même âge ?

Quant au nom du Rédempteur promis, je lis dans le texte *iesoudou*, et le traduit par *iesu*. En voici les raisons. Le père a déjà remarqué le rapport du *cha* doux des Indiens avec l'*s* des Hébreux. Pour ce qui est de la première syllabe, le caractère qui exprime *ia*, n'est distingué d'*ie* que par un fort petit trait, que le copiste néglige quelquefois, comme a fait celui-ci. Car dans les mots *iewariki* et *iegnan*, qui sont dans la même feuille, le caractère *ie* n'est nullement différent de la première syllabe

de *lasoudou*, ou, comme j'ai lu, *lesoudou*. Pour me décider là-dessus, j'ai fait lire le texte au plus habile de nos Brame chrétiens, et l'ayant fait répéter deux ou trois fois, il a toujours lu *lesoudou*. Il faut remarquer que *dou* est dans cette langue la terminaison commune aux noms propres masculins, et que *lesoudou* n'est pas plus différent de *lesou* que *Tibérius* l'est de *Tibère*; chaque langue ayant ses terminaisons particulières. De sorte que le mot *lesoudou* doit être traduit dans les langues européennes *lesou* ou *lesu*. Car si l'on donnoit aux Indiens, comme nom d'homme, le mot *lesou* ou l'hébreu *lesouah* à traduire en leur langue, ils diroient, sans aucun doute, *lesoudou*. Le nom du Rédempteur étant une fois établi, voyons-en les caractères.

Le lieu de sa naissance est la ville ou bourg de Chambelam. Je n'ose appuyer sur le rapport qu'il peut y avoir de *Balam* ou *Belam* (car la prononciation approche autant du second que du premier) avec *Béthléem*; la rencontre des noms pouvant être un effet du hasard. Mais dans une chose qui se soutient par tant d'autres convenances, les moindres rapports entrent en preuve. Ici le sens des mots est d'accord avec le son, et ce qui pourroit manquer d'une part, est suppléé de l'autre.

Béthlée  
lam est  
des serv  
à gages.  
Chamba  
particul  
le riz est  
Samba,  
de caract  
joute qu  
dans les  
leuses in  
qui mont  
si exacts  
la caste,  
tout y so  
des héros  
des dieux  
de ceux  
si précis  
étrangère  
Vistno  
Indiens  
vent pas  
attribuen  
nou est é  
tion de l  
bien des  
XX

Bethléem signifie *maison de pain*, et *Chambelam* est dans l'Inde *le pain* ou *la vie* des soldats, des serviteurs, et de toutes personnes qui sont à gages. L'étymologie de ce mot pourroit être *Chamba* ou *Chambali*, qui sont des espèces particulières de riz, et l'on n'ignore pas que le riz est le pain des Indiens. Le *thelou*, ou dit *Samba*, mais le *thamoul* ou *malabar* n'a point de caractère qui différencie le *sa* du *cha*. J'ajoute qu'il est surprenant que les Indiens, qui, dans les différentes métamorphoses ou fabuleuses incarnations, n'ont aucun monument qui montre qu'elles aient été prédites, soient si exacts à circonscire celle-ci, que le nom, la caste, le lieu de la naissance, les œuvres, tout y soit clairement établi. La gentilité qui, des héros que la mort a moissonnés, se fait des dieux à son choix, ne sauroit s'en faire de ceux qui doivent naître, et une prédiction si précise ne peut venir que d'une source étrangère.

*Vistnou* *iesu*. Il a été dit plus haut que les Indiens par *Vistnou* entendent Dieu. On ne veut pas dire que tous les caractères qu'ils attribuent à *Vistnou*, conviennent à Dieu. *Vistnou* est évidemment une monstrueuse production de l'idolâtrie. Mais on peut dire que dans bien des endroits de leurs ouvrages les In-

diens lui donnent les vrais caractères de la divinité, quoiqu'ils ne se suivent pas, et il n'est pas hors de vraisemblance que ce nom ait été autrefois parmi eux le nom du vrai Dieu, que la gentilité auroit depuis profané, comme les noms de *Paramessouaroudou* (Seigneur suprême), et *Jagadissouaroudou* (Maître du monde), qui sont des noms de *Routren Vistnou*, auquel sont attribuées toutes les fabuleuses incarnations au nombre de dix, est, selon le système qui a le plus de cours, le second dieu de la trinité indienne.

*Sarva Baoumoudou*. La manière dont il est dit qu'il possédera toutes les divines Écritures et toutes les sciences sans les avoir apprises, est singulière. (J'ai traduit le mot *Vedam* par *divines Écritures*, parce qu'ayant demandé quelquefois à des *Brames* ce qu'ils entendoient par *Vedam*, ils m'ont répondu qu'ils entendoient la parole de Dieu). *Ramoudou* ou *Rama*, la plus fameuse incarnation de *Vistnou*, passe par tous les ordres de la grammaire, et les sciences lui coûtent plusieurs années. Il n'y a que celui-ci de qui l'on puisse dire, comme du vrai Rédempteur : Comment sait-il toutes choses, lui qui n'a point appris les lettres humaines.

Comme parmi ceux de sa race. Il y a

parmi  
dans  
Bram  
avait  
loigne  
que c  
pour l  
les Ma  
role d  
Bram  
royaun  
la naiss  
Ce q  
du règ  
caractè  
phétie.  
et spéci  
au suje  
teur, es  
du prop  
occasun  
et in on  
meo ob  
rere me  
l'on m'  
sacrific  
lougou  
tions a

parmi les Bramez. Ceci est aisé à appliquer dans le système de ceux qui veulent que les Bramez soient de la race d'Abraham. S'il n'y avoit à cela d'autre objection à faire que l'éloignement des lieux, on pourroit y répondre que cela n'est pas plus difficile pour eux, que pour les Lacédémoniens, qui se disent dans les Machabées enfants d'Abraham, et cette parole du texte cité, *il donnera toute la terre aux Bramez*, répondroit assez bien au prétendu royaume temporel que les Juifs attendoient à la naissance du Rédempteur.

Ce qui est dit de la destruction du péché et du règne de la justice et de la vérité, est le caractère le plus clair qui soit dans cette prophétie. Il répand sa lumière sur tous les autres, et spécifie la vraie rédemption. Ce qui est ajouté au sujet du sacrifice institué par le Rédempteur, est tout-à-fait conforme à la prédiction du prophète Malachie : *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (Du couchant jusqu'à l'aurore mon nom est grand parmi les nations, et l'on m'offre dans tous les lieux de la terre un sacrifice et une oblation sainte ). Le texte *Shalougou* porte à la lettre : *par lui toutes les nations ou tous les pays, jusqu'aux solitudes*



mêmes, auront le sacrifice. Poujalou est le mot dont nous nous servons pour exprimer le saint sacrifice de la messe. La pénitence et toutes les vertus qui fleurissent, et la clarté des divines Écritures répandue partout, ne sont-elles pas une image de la prospérité de l'Église? Les fausses rédempctions qui sont le sujet de la plupart des métamorphoses de Vistnou, se bornent à la destruction d'un tyran ou à de moindres objets. Celle-ci est la seule qui porte avec soi de vrais caractères, et la seule qui a été attendue, les autres étant après coup.

*Ava meda* (Sacrifice). C'est ici l'unique article qui coûte à déchiffrer. C'est une figure qui n'est point assortie au tableau et qui le dépare : je ne puis croire qu'elle soit de la même main. Celui qui l'a insérée ne sauroit avoir fait le reste; et celui qui partout ailleurs fait briller la vérité par la justesse des rapports, n'auroit pas manqué de reconnoître ici les traits du mensonge. Remarquez qu'il est dit immédiatement auparavant, *ce qui étoit impossible à tout autre qu'à lui*. Parmi les quatre choses qui sont contenues dans l'énumération, le sacrifice du cheval en est une : que les trois autres soient à la bonne heure impossibles à tout autre qu'à lui, le sacrifice du cheval ne l'est certainement pas, car il a été fait par plu-

sieurs  
ne peu  
a donn  
est assé  
ciens,  
écrit les  
par surp  
*Sua me*  
rection  
signifier  
dempteu  
la croix  
qui en es  
par la ma  
plus alor  
la racine  
davanta  
*Vistnou*  
ne compt  
jeune Bra  
nom aux  
Dieu pén  
*Remme*  
né, pour  
donne tou  
de l'Ébre  
bonne qu  
*Rama. Pr*



sieurs de leurs rois. Si l'auteur parle juste, ce ne peut être ce sens-là. Je crois deviner ce qui a donné lieu à cette erreur, et ma conjecture est assez vraisemblable. Si dans les livres anciens, ou premiers modèles sur lesquels ont écrit les copistes indiens, il s'étoit glissé un *a* par surprise ou par négligence, on devroit lire *Sua meda*, au lieu de *Assua*. Cette simple correction donne un sens parfait. *Sua meda* signifieroit *son sacrifice*, le sacrifice du Rédempteur, soit celui qu'il a offert lui-même sur la croix et qui caractérise sa passion, soit celui qui en est l'image, et qu'il offre tous les jours par la main de ses ministres. Le texte n'auroit plus alors aucune difficulté. Si le rapport de la racine hébraïque expliqué plus haut plaît davantage, on peut s'y arrêter.

*Vistnou charma*. Je n'ai point traduit ce mot, ne comptant pas assez sur l'interprétation d'un jeune Brame, qui m'a dit qu'on donnoit ce nom aux pénitents : j'aurois pu traduire ce *Dieu pénitent*, et cela seroit bien à sa place.

*Remma prabbouvou* (Roi suprême). J'ai osé, pour le traduire ainsi, des droits que me donne tout le texte, en tirant sa signification de l'hébreu, n'ayant pu trouver d'abord personne qui me dit l'étymologie ou le sens de *Rama*. *Prabbouvou* signifie, dans la langue du

pays, *Roi, Prince*. Dans l'hébreu, *Rama* est la même chose que *excelsus* (grand, suprême); j'ai été confirmé depuis dans cette interprétation par la réponse d'un savant que j'avois fait consulter dans une autre ville, et qui a dit que *Ramu* avoit la même signification que *Karta*. Or *Karta* signifie *Seigneur, Maître*, et ne se donne proprement qu'à Dieu, comme au Seigneur suprême. C'est le terme dont usent les Mores pour désigner en langue du pays le vrai Dieu. J'ai ouï dire que *Ram* étoit un mot qui avoit cours dans l'Indoustan et autres pays au nord de l'Inde, pour signifier *Dieu*. *Raim*, qui n'en est pas éloigné, est en usage parmi les Mores dans le même sens. Son étymologie et sa racine est, à ce qu'il me paroît, *Rama* (*esse être*); *Raim* (*qui est*); c'est le nom que Dieu se donne dans l'Exode en parlant à Moïse, *Dices : QUI EST, inquit me. Ego sum QUI SUM*. Tout cela pourroit faire douter si *Rama* n'étoit pas autrefois, comme quelques noms que j'ai cités, un nom du vrai Dieu, qui auroit dégénéré depuis l'apothéose du fameux *Ramen* ou *Rama*, roi d'Ayoutia. Le nom de Dieu et celui de *Roi*, qui ne convient qu'au Messie, se trouveroient réunis dans ces deux termes, à moins qu'on n'aime mieux, eu égard au texte de l'Ecriture : *Vox in Rama audita est*, rap-

proche  
de nou  
l'autre.

Je m  
bornes  
livre da  
demande  
que ce m  
Tournem  
mettez,  
profond  
logon, et  
tesse de  
famille. J'  
fond respo

procher *Rama* de *Chambelam*, et trouver de nouveau Bethléem, en appuyant l'un par l'autre.

Je m'aperçois, Monsieur, que j'excede les bornes d'une lettre : il ne faut pas que je me livre davantage à ce défaut, pour lequel je demande votre indulgence. Je suis persuadé que ce monument littéraire fera plaisir au P. de Tournemine, à qui je souhaite, si vous le permettez, de marquer en cette occasion mon profond respect, aussi bien qu'au P. de Coetlogon, et à M. le comte et à Madame la comtesse de Coetlogon, et à toute votre illustre famille. J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, etc.

## LETTRE

De P. Calmette, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. de Cartigny, intendant-général des armées navales de France.

A Vencatiguiry, dans le Carnate,  
le 24 janvier 1733.

MONSIEUR,

*La Paix de N. S.*

Les bontés dont vous m'honorez, et l'intérêt que vous prenez aux missions que nous avons établies dans cette partie de l'Inde, ne me permettent pas de laisser passer aucune occasion sans vous en marquer ma vive reconnaissance. Depuis trente ans que les Jésuites français ont formé cette mission du royaume de Carnate, et qu'ils la cultivent sur le modèle de la mission de Maduré, elle s'étend déjà jusqu'à deux cents lieues, à la prendre depuis Pondichery, qui en est la pierre fondamentale, jusqu'à Bouccapouram, à la

haute  
établi  
églises  
naires  
les Fr  
Le P.  
souven  
bles re  
ces der  
Nou  
des infi  
trer, ta  
il s'ouv  
nouvell  
Le pri  
prince  
doustan  
invite e  
Bengale  
haite le  
peut ju  
les que  
voici.  
1° D  
entre la  
calcul  
s'est fa  
d'un d

hauteur de Massulipatan, qui est le dernier établissement que nous ayons fait. Il y a seize églises dans les terres à l'usage des missionnaires, et deux dans les établissements qu'ont les Français à Pondichery et à Ariancoupan. Le P. Vicary que vous connaissez, et qui m'a souvent prié de vous présenter ses très humbles respects, travaille avec grand zèle dans ces deux églises.

Nous sommes six missionnaires dans le pays des infidèles; deux autres se disposent à y entrer, tandis que dans le royaume de Bengale, il s'ouvre un vaste champ pour y établir une nouvelle mission : c'est tout le nord de l'Inde. Le prince d'Oriza nous appelle; un autre prince encore plus grand que lui dans l'Indoustan, Raja de caste, et habile astronome, invite et prie instamment les missionnaires de Bengale de venir dans ses états, où il souhaite les établir. Il aime les sciences, et l'on peut juger de l'étendue de ses lumières, par les questions qu'il leur a déjà proposées. Les voici.

1° D'où vient la différence qu'il trouve entre la longitude de la lune observée, et le calcul fait sur les tables de M. de la Hire, qu'il s'est fait traduire? Cette différence est de près d'un degré; cependant les instruments avec

lesquels il a fait ses observations sont grands et exacts, et les observations ont été faites avec tous les soins requis. Cette différence se trouve-t-elle aussi pour le méridien de Paris?

2<sup>e</sup> Y a-t-il des tables qui donnent les mouvements de la lune parfaitement conformes aux observations? S'il y en a, quel en est l'auteur et quelle hypothèse astronomique suit-il?

3<sup>e</sup> Quelle est l'hypothèse qu'a suivie M. de la Hire, et par quelle manière géométrique a-t-il fait ses tables des mouvements de la lune?

4<sup>e</sup> De quelle manière observe-t-on en Europe la longitude de la lune, lorsqu'elle est hors du méridien, et avec quels instruments?

5<sup>e</sup> Sur quel fondement M. de la Hire a-t-il établi sa troisième équation des mouvements de la lune, et de quelle manière pourroit-on la réduire en hypothèse, et la calculer géométriquement?

Le P. Boudier, à qui ces questions s'adressent, est habile lui-même en cette matière : il a fait à Bengale quantité d'observations, et sur ces observations, de nouvelles tables astronomiques, qu'il croit plus exactes que celles qui ont précédé, fondé sur la différence qu'il a trouvée, de la déclinaison de l'écliptique.

L'arrangement qu'on se propose, est que le P. Boudier, accompagné d'un autre mission-

naire  
missi  
l'avo  
mine  
de la  
tion d  
ici, c  
trume  
de son  
vive  
mais  
canal,  
canal  
désalt  
l'établi  
quelqu  
depuis  
vers le  
gnant  
forme  
d'étend  
donne  
Le  
bibliot  
nous a  
de la  
retiror  
ment d



naire, que sa faible santé oblige de quitter cette mission, aille trouver le prince, et qu'après l'avoir satisfait au sujet de l'astronomie, il examine ce que la religion peut tirer d'avantages de la protection de ce prince, et de la disposition des peuples; car les sciences peuvent être ici, comme à la Chine, un des principaux instruments dont Dieu se serve pour l'édification de son Église: ce ne sont pas les sources d'eau vive qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle; mais par le choix de Dieu elles deviennent le canal, et ce n'est guère qu'à la bouche du canal que les grands de l'Inde veulent se désaltérer. Si cette ouverture donnoit lieu à l'établissement d'une mission, nous aurions en quelque sorte bloqué l'Inde: car tandis que depuis le cap Comorin nous nous avançons vers le nord, les missionnaires de Bengale gagnant le sud pour nous venir joindre, nous formerions une mission de cinq cents lieues d'étendue. Telle est la ville que Dieu nous donne à cultiver.

Le roi ayant pris le dessein de former une bibliothèque orientale, M. l'abbé Bignon nous a fait l'honneur de se reposer sur nous de la recherche des livres Indiens. Nous en retirons déjà de grands fruits pour l'avancement de la religion: car ayant acquis par ce

moyen-là des livres essentiels, qui sont comme l'arsenal du paganisme, nous en tirons des armes pour combattre les docteurs de l'idolâtrie, et ce sont celles qui les blessent le plus profondément. Telles sont leur philosophie, leur théologie, et surtout les quatre *vedam* qui contiennent la loi des Brame, et que l'Inde est en possession immémoriale de regarder comme le livre sacré, le livre d'une autorité irréfutable et venu de Dieu même.

Depuis qu'il y a des missionnaires dans l'Inde, on n'a jamais cru qu'il fût possible de trouver ce livre si respecté des Indiens. Et en effet nous n'aurions jamais pu en venir à bout, si nous n'avions eu des Brame chrétiens cachés parmi eux. Car comment l'auroient-ils communiqué à l'Europe, et surtout aux ennemis de leur culte, eux qui, à la réserve de leur caste, ne le communiquent pas à l'Inde même? C'est un crime pour un Brame d'avoir vendu ou communiqué le livre de la loi à tout autre qu'à un Brame : la raison est que les Brame parmi les Indiens forment l'ordre sacerdotal, et qu'ils regardent le reste des hommes comme des profanes, ou plutôt qu'ils craignent d'ôter au livre, en le communiquant, le caractère de respect qu'il impose aux peuples, jusqu'à lui faire des sacrifices, et le mettre au rang de leurs divinités.

Ce c  
plupart  
n'en co  
dans un  
serouta  
que le l  
encore,  
que pou  
appellen  
taire). C  
nière so  
du prem  
font le s  
tion.

Jusqu  
merce av  
qu'ils s'a  
livres de  
ils com  
comme i  
ils nous  
dispute,  
vérité, l  
poser. N  
rendent  
les temp  
bles pou  
du siècle

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la plupart de ceux qui en sont les dépositaires, n'en comprennent pas le sens; car il est écrit dans une langue très ancienne, et le *samouseroutam*, qui est aussi familier aux savants que le latin l'est parmi nous, n'y atteint pas encore, s'il n'est aidé, tant pour les pensées que pour les mots, d'un commentaire qu'ils appellent *Maha Bachiam* (le grand commentaire). Ceux qui font leur étude de cette dernière sorte de livre, sont parmi eux les savants du premier ordre. Tandis que les autres Brames font le salut, ceux-ci leur donnent la bénédiction.

Jusqu'à présent nous avons eu peu de commerce avec cet ordre de savants; mais, depuis qu'ils s'aperçoivent que nous entendons leurs livres de science et leur langue *samouseroutam*, ils commencent à s'approcher de nous; et comme ils ont des lumières et des principes, ils nous suivent mieux que les autres dans la dispute, et conviennent plus aisément de la vérité, lorsqu'ils n'ont rien de solide à y opposer. Nous ne voyons pas pour cela qu'ils se rendent à cette vérité connue: car, de tous les temps, Dieu a choisi les simples et les foibles pour confondre la sagesse et la puissance du siècle; cependant nous ne cessons point de

combattre, et de disputer avec eux, mais sans  
 ulgreur et avec tous les ménagements que per-  
 met et qu'ordonne la vérité; persuadés que le  
 fruit de la parole ne se borne pas au nombre  
 de ceux qui sont dociles aux vérités de l'Évan-  
 gile qu'on leur prêche. Une des parties les plus  
 essentielles aux progrès de la foi, est la genti-  
 lité décréditée, réduite au silence dans la dis-  
 pute, forcée en mille occasions de convenir  
 de son erreur, obligée de se cacher dans ses  
 pratiques secrètes, et diminuée sensiblement  
 dans les lieux où nous avons des églises et des  
 Chrétiens. Nous ne recueillons pas toujours la  
 meilleure partie de ce que nous avons semé;  
 cette portion de la moisson est réservée pour  
 le temps, où, si Dieu leur fait miséricorde,  
 le gros de la nation s'ébranlera, et les peuples  
 s'inviteront les uns les autres à venir par  
 troupes dans le lieu saint, selon l'expression  
 du prophète Isaïe : *Venite, ascendantibus ad  
 montem Domini, et docebit nos vias suas, et  
 ambulabimus in semitis ejus.*

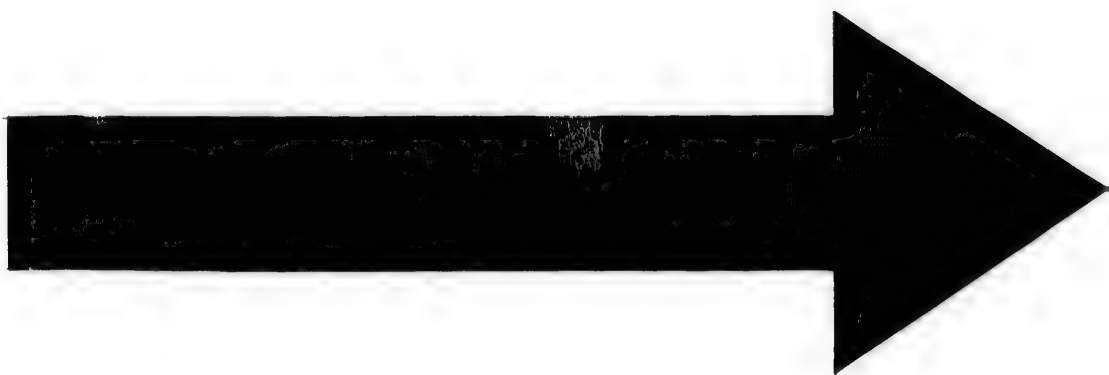
C'est dans ce sens qu'un ecclésiastique mis-  
 sionnaire de la Chine, étant venu de Pondi-  
 chery, disoit ces paroles que je n'oublierai ja-  
 mais : Quand un missionnaire ne feroit que  
 bâtir une église dans un lieu où Dieu n'est pas  
 connu, il a fait déjà un très grand bien et ne

dolt poi  
 sommes  
 Dieu acc  
 nous avo  
 qui comp  
 leur distr  
 et celles  
 che le p  
 breuses.  
 dont les  
 rer, et d  
 entre aut  
 j'ai déjà p  
 Dieu, l  
 est son ou  
 non plus  
 miracles  
 dans le po  
 les démon  
 sèdes. Il  
 ces malhe  
 lin esprit  
 membres  
 sont fait  
 est certain  
 eux. Il y  
 possessio  
 nombre d

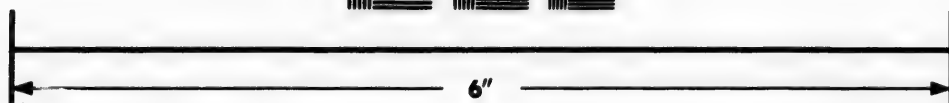
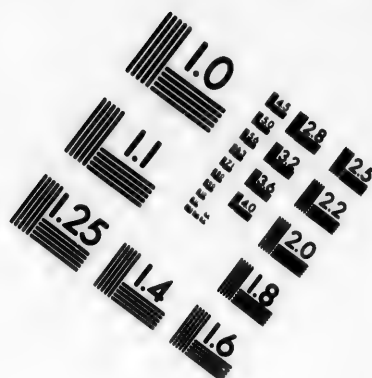
ne per-  
que le  
nombre  
l'Évan-  
les plus  
a genti-  
la dis-  
convenir  
dans ses  
blement  
es et des  
ajours la  
ns semé;  
rée pour  
ricorde,  
s peuples  
venir par  
expression  
amus ad  
s sans; et  
ique mis-  
de Pondi-  
blieraï ja-  
feroit que  
n'est pas  
Bien et ne

doit point regretter ses travaux. Nous n'en sommes point bornés là, par la grâce dont Dieu accompagne la prédication de sa parole: nous avons des missionnaires dans le Carnate, qui comptent près de dix mille chrétiens dans leur district. Les missions les plus anciennes, et celles que leur voisinage de Maturé approche le plus de la source, sont les plus nombreuses. Il y en a de nouvellement établies, dont les commencements font beaucoup espérer, et dont la chrétienté est très fervente, entre autres celles de *Bouccapouran*, dont j'ai déjà parlé.

Dieu, pour marquer que l'Eglise de l'Inde est son ouvrage, ne la laisse pas sans miracles non plus que sans contradictions: grâce de miracles constante et assez ordinaire, surtout dans le pouvoir qu'ont les chrétiens de chasser les démons du corps de ceux qui en sont possédés. Il n'est pas rare de voir ici plusieurs de ces malheureux Indiens tourmentés par le malin esprit d'une si cruelle manière, que leurs membres en sont tout disloqués. Dès qu'ils se sont fait porter dans nos églises, leur guérison est certaine, et le démon n'a plus d'empire sur eux. Il y a peu de gens qui ajoutent foi aux possessions, bien qu'on en voie un si grand nombre dans l'Evangile, et qu'il soit naturel







# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**

145 128  
143 126  
142 125  
141 124  
140 123  
139 122  
138 121  
137 120  
136 119  
135 118

11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1

de croire que les démons ont sur les idolâtres un pouvoir qu'ils n'ont pas sur le peuple fidèle. Peu d'années d'expérience nous rendent dociles sur cet article, et ce qui se passe si souvent à nos yeux, nous console infiniment, et nous attache de plus en plus à une mission, où Dieu se manifeste d'une manière si singulière.

J'ai parlé des églises qui sont à l'usage des missionnaires. Il y en a plusieurs autres auxquelles nos chrétiens donnent ce nom et qui leur servent, dans les villes où ils sont en grand nombre, pour s'y assembler tous les jours, et surtout les jours de fêtes. Un catéchiste après la prière y fait une instruction : on y récite les prières qu'on a coutume de dire pendant la messe; on accommode les affaires, on apaise les différends, on met en pénitence, et l'on exclut même des assemblées ceux qui ont fait des fautes scandaleuses. Il y a peu de jours que j'ai permis à des fidèles de ce district, de bâtir une pareille chapelle : c'est ce qui se pratique surtout dans la caste des Parias, qui est la plus vile, et en même temps celle qui a fourni le plus de chrétiens, Dieu voulant que les pauvres soient aujourd'hui, comme autrefois, la première pierre de son Église. *Pauperes evangelizantur.* C'est parmi

ceux-  
leur  
ne ve  
s'ils r

Vou  
de no  
Je pou  
un pl  
vous  
royaur  
dèles,  
de vou  
pect av

~~~~~  
Du P. C  
Jésus

L'in  
tion de

ceux-ci que le gouverneur mahométan de Velour s'est fait une compagnie de soldats, où il ne veut que des chrétiens : il les méconnoît s'ils manquent d'avoir leur chapelet au cou.

Voilà, Monsieur, en abrégé, l'état présent de nos missions dans le royaume de Carnate. Je pourrai peut-être dans la suite entrer dans un plus grand détail, connoissant combien vous êtes sensibles à l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ dans ces terres infidèles, et désirant, autant qu'il m'est possible, de vous donner des marques du profond respect avec lequel je suis, etc.

---

## LETTRE

Du P. Calmette, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Delmas, de la même Compagnie.

A Ballapouram, ce 17 septembre 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

L'INTÉRÊT que vous prenez à la propagation de la foi dans ces terres infidèles, et le zèle

avec lequel vous y contribuez chaque année par les secours que vous me procurez, ne me permettent pas de vous laisser ignorer une partie des bénédictions que Dieu daigne répandre sur nos foibles travaux. Je commencerai par vous faire connoître le catéchiste qui est entretenu de vos libéralités : il se nomme *Paul*, et c'est celui de tous mes catéchistes, à qui Dieu a donné de plus grands talents pour désabuser les Indiens de leurs superstitions, et faire entrer dans les cœurs le goût des vérités chrétiennes. Sa conversion à la foi a quelque chose de singulier, et elle est liée à des circonstances qui ne sont point indignes de votre attention.

Une maladie ~~inattendue~~ porta le beau-père du prince de Cotta-Cotta à visiter notre église de *Orithnabouram*, dans l'espérance d'y trouver sa guérison. Il s'y rendit avec sa fille nommée *Vobalamma*, qui n'avoit encore que huit ans. Ce seigneur eut plusieurs conférences sur nos vérités saintes avec le missionnaire, et la semence évangélique commençoit déjà à germer dans son cœur; mais elle fut bientôt étouffée par la violence des passions, et par les embarras du siècle. Cependant, elle ne fut pas entièrement perdue; elle fructifia dans le jeune cœur de la princesse, et prit de nou-

veaux a  
çoit en  
lien avo  
du palais  
la libert  
par écrit  
fideles. C  
voulu all  
tructions  
chez les  
sonnes d  
ler aux é  
toutes les  
prit de l  
à la foi q  
vice dans  
vint ensu  
yent. El  
religion  
qu'elle av  
sirs de s  
ses conne  
s'agit de  
qui se fait  
Aussit  
desir que  
lui dit  
de la b

veaux accroissements , à mesure qu'elle avan-  
çoit en âge. Ayant appris qu'un orfèvre chré-  
tien avoit apporté des bijoux dans l'intérieur  
du palais, elle profita du moment qu'elle eut  
la liberté de lui parler, pour lui demander  
par écrit les prières que récitent les nouveaux  
fidèles. Cela ne lui suffisoit pas, et elle eût bien  
voulu aller à l'église pour y recevoir les ins-  
tructions du missionnaire; mais l'usage établi  
chez les princes, ne permettant pas aux per-  
sonnes du sexe de sortir du palais, ni de par-  
ler aux étrangers, sembloit lui en avoir fermé  
toutes les voies. Elle s'en ouvrit une que l'Es-  
prit de Dieu lui inspira; ce fut de convertir  
à la foi quelqu'un de ceux qui faisoient le ser-  
vice dans le palais, et c'est sur Paul, qui de-  
vint ensuite son catéchiste, qu'elle jeta les  
yeux. Elle l'entretint sur les principes de la  
religion chrétienne, selon le peu de lumières  
qu'elle avoit acquises dans son enfance: les dé-  
sirs de son cœur suppléèrent à l'étendue de  
ses connoissances; on sait assez que lorsqu'il  
s'agit de persuader, c'est ce langage du cœur  
qui se fait le mieux entendre.

Aussitôt qu'elle se fut assurée du véritable  
désir que Paul avoit d'embrasser la foi: « Allez,  
lui dit-elle, allez apprendre la loi de Dieu  
de la bouche même du missionnaire, et ne



» revenez point qu'il ne vous ait baptisé. Sur-  
 » tout retenez bien tout ce qu'il vous dira;  
 » plus vous aurez de connoissances, plus vous  
 » serez en état de m'instruire. » Paul exécuta  
 les ordres de la princesse; les premières se-  
 mençes de la foi qu'il avoit reçues d'elle, se  
 fortifièrent à mesure que l'instruction répan-  
 doit plus de lumières dans son esprit; il reçut  
 enfin le baptême.

A peine de retour au palais, il se signala  
 par son ferme attachement à la foi. Le prince  
 lui ordonna d'apporter des cocos pour la col-  
 lation. Le prosélyte n'étoit pas, ce semble,  
 obligé de faire expliquer un ordre, qui ne ren-  
 fermoit rien d'illicite : il part sur le champ,  
 mais un moment après, se ressouvenant que le  
 prince les offroit quelquefois à son idole, il  
 revint sur ses pas, et lui demanda s'il ne le  
 destinoit pas à cet usage : « Que t'importe, »  
 » dit le prince, que ce soit pour l'idole ou  
 » pour moi? fais ce que je t'ordonne. Il  
 » m'importe si fort, répliqua le néophyte, que  
 » si vous me refusez l'éclaircissement que je  
 » vous demande, je ne puis vous obéir. Le  
 » prince ayant voulu en savoir la raison, c'est  
 » dit-il, que n'adorant qu'un seul Dieu, le  
 » Créateur du ciel et de la terre, il ne m'est  
 » pas permis de contribuer en rien au culte

des idole  
 à irriter  
 serva pas  
 Vobala  
 ruire des  
 mpressem  
 ptême,  
 ctueur, d  
 zèle avo  
 Comme l  
 lui dit-ell  
 aller et re  
 çus? Il n  
 descende  
 revenir p  
 rde d'ent  
 uvoit s'ex  
 princesse  
 positions  
 ma se fo  
 soupiroit  
 voit lui pr  
 ec tant d'a  
 Cependan  
 ne prince  
 monies ido  
 ièrement  
 parents o

des idoles. » Il semble que cette réponse eût  
irriter le prince ; cependant Paul n'en con-  
serva pas moins ses bonnes grâces.

Vobalamma de son côté continuoit de s'ins-  
crire des vérités de la religion. Dans les saints  
impressemens qu'elle avoit de recevoir le  
baptême, elle communiquoit à Paul, son ins-  
tructeur, différents projets qu'elle formoit, où  
son zèle avoit plus de part que la discrétion.  
Comme l'église n'est qu'à trois lieues d'ici,  
lui dit-elle un jour, ne pourrions-nous pas y  
aller et revenir dans une nuit sans être aper-  
çus ? Il n'y auroit qu'à trouver un moyen de  
descendre par les murs de la citadelle, et  
revenir par le même chemin. » Paul n'eut  
garde d'entrer dans un pareil projet, qui ne  
pouvoit s'exécuter sans exposer l'honneur de  
la princesse et sa propre vie. Avec de si saintes  
dispositions pour le royaume de Dieu, Voba-  
mma se fortifioit de plus en plus dans la foi,  
s'occupoit sans cesse après le moment qui  
voit lui procurer la grâce qu'elle souhaitoit  
avec tant d'ardeur.

Cependant on s'aperçut au palais, que la  
princesse ne prenoit nulle part aux cé-  
rémonies idolâtriques, et que son cœur étoit  
entièrement tourné vers la religion chrétienne.  
Ses parents crurent pouvoir la distraire de cette

inclination, en lui proposant un mariage; mais elle leur répondit qu'elle y avoit renoncé et qu'elle vouloit demeurer vierge jusqu'à la mort. Exemple aussi rare dans l'Inde, qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de résolution; mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin, celui qui la recherchoit en mariage, ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvoit, s'adressa à Paul, et promit que si la princesse consentoit à devenir son épouse, la cérémonie des noces ne seroit pas plutôt finie qu'il lui permettroit d'aller à l'église pour recevoir le baptême. Sans cette condition Paul ne se seroit jamais chargé de lui en porter la parole. La princesse témoigna d'abord une crainte où elle étoit, que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut: cependant, la promesse qu'on lui faisoit de lui laisser le libre exercice de sa religion, joint au respect qu'elle avoit pour ses parents, la détermina à donner son consentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que faisoit la princesse, et des idoles, des vanités du siècle. Lui-même n'avoit garde de déguiser ses sentiments: dans toutes les occasions qui se présentoient, il rendoit publiquement témoignage à sa foi, et il ne craignoit

pas, m  
le ridi  
leur re  
attira e  
dernier

A un  
du pala  
on la p  
à la sal  
qu'elle p  
chacun  
vénératio  
casion ).  
fois, loin  
voir au c  
il mépriso  
Le prince  
qui avoit  
ment, ne  
prendre.  
la tribul  
aux fonce  
prince, p  
et se rend  
chiste.  
Peu de  
élébra au  
dernier jo

pas, même en présence du prince, de faire voir le ridicule des faux dieux et du culte qu'on leur rendoit. Une conduite si pleine de zèle, lui attira enfin l'indignation du prince; mais un dernier trait mit le sceau à sa disgrâce.

A une fête païenne, qui étoit celle du Dieu du palais, on portoit l'idole en triomphe, et on la promenoit par toute la ville. Paul étoit à la salle des gardes, lorsqu'elle y passa. Dès qu'elle parut, on fit lever tout le monde, et chacun fit le *namascaram* (c'est la marque de vénération qui se donne dans une pareille occasion). Paul, bien qu'on l'eût averti plusieurs fois, loin de donner ce signe de respect, fit voir au contraire par sa contenance, combien il méprisoit les dieux que toute la ville adoroit. Le prince en fût aussitôt informé, et Paul, qui avoit tout à craindre de son ressentiment, ne balança pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il s'étoit préparé par la tribulation, et par ses premiers succès aux fonctions de zèle, il quitta le service du prince, pour servir un plus grand Maître, et se rendit à l'église, où il devint mon catéchiste.

Peu de temps après la retraite de Paul, on célébra au palais le mariage Vohalamma: le dernier jour de la cérémonie, on sortit de la

ville avec tout l'attirail de palanquins et de chevaux. Paul se rencontra par hasard sur la route. Dès que la princesse l'aperçut, elle le fit approcher. Comme elle n'avoit consenti à son mariage, que dans l'espérance de recevoir le baptême aussitôt après, ainsi qu'on le lui avoit promis, à la vue de son prosélyte, elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendoit, et les bienséances même de cette journée. « Me » voici, dit-elle, hors du palais; l'occasion ne » peut être plus favorable : il faut que tu me » mènes à l'église, et que le baptême termine » cette cérémonie. » Elle s'adressa ensuite à ceux qui pouvoient favoriser cette démarche, elle les pressa, elle les conjura, mais inutilement; et la suite ne fit que trop voir que sa ferveur n'étoit pas déplacée.

On oublia bientôt au palais la promesse qu'on lui avoit faite, et chaque jour on éludoit sous divers prétextes ses représentations les plus vives. Enfin, ses parents se réunirent pour la détourner d'un dessein qu'elle avoit si fort à cœur. Comme ils ne purent y réussir par la voie de la persuasion, ils la mirent à une épreuve très délicate, dont on ne peut bien connoître la rigueur, à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde. On la traita comme si elle eût mérité de déchoir du rang et des privilège de sa caste;

on la  
fête,  
occasi  
sible  
la cou  
sans s  
joie, c  
hlic so  
Acc  
ler aux  
une pa  
du pal  
semble  
s'oppor  
comper  
même  
danger  
instanc  
pieds,  
quelqu  
nistrer  
ments  
cesse s  
qu'on  
en mo  
Ambro  
chrétie  
voie d

on la fit manger à part, surtout aux jours de fête, aux repas de cérémonie, et en d'autres occasions, où la publicité rendoit plus sensible la honte et la confusion dont on vouloit la couvrir. Vobalamma se soumit à cette épreuve sans s'émouvoir; elle témoigna même de la joie, de ce que par ce moyen on rendoit public son attachement à la loi chrétienne.

Accoutumée par ces sortes d'épreuves à fouler aux pieds le respect humain, elle employoit une partie de son temps à instruire les dames du palais des vérités de la religion. Mais il semble que Dieu ait voulu, ou punir ceux qui s'opposoient à son bonheur, ou hâter sa récompense, car il la retira de ce monde l'année même de son mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle se trouvoit, elle renouvela ses instances auprès de son époux, elle se jeta à ses pieds, et le conjura avec larmes d'envoyer quelqu'un à l'église, afin qu'on vint lui administrer le baptême. Mais de si grands sentiments et de si saints desirs dans cette princesse suppléèrent sans doute au don de Dieu qu'on s'obstinoit à lui refuser, et elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien, dont S. Ambroise fait l'éloge, d'être regardée comme chrétienne avant le baptême, et d'entrer par la voie d'amour dans la société des élus de Dieu.



L'odeur des vertus qu'elle laissa après sa mort, fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient fait ses discours; quelques dames du palais, ses parentes, ont reçu depuis le baptême avec leurs enfants, et toute cette famille a conçu la plus haute estime de notre sainte religion. Le prince même a paru souhaiter qu'on bâtit une église dans la ville où il fait sa résidence. Pour le catéchiste Paul, qui avoit la confiance de cette vertueuse princesse, après avoir élevé une nouvelle chrétienté vers Vavilapadu au nord de Ponganour, il vint demeurer dans l'église de Ballapouram, où il a eu bonne part aux événements dont je vais vous entretenir.

Il y a environ huit ans que les dasseris excitèrent une rude persécution contre les chrétiens de cette contrée. Le champ du Seigneur frappé de stérilité ne payoit que par des ronces et des épines, les travaux et les sueurs des ouvriers évangéliques, lorsque Dieu voulant manifester son empire sur les cœurs, soumit à sa loi un chef de ces dasseris, et fit servir à sa gloire le principal instrument de la persécution. Les dasseris sont singulièrement dévoués à Vistnou, divinité indienne, dont ils se disent les esclaves. Dans le sens de la gentilité, qui me paroît le plus fondé sur les livres

et sur  
de la m  
ils ont  
une esp  
enchass  
ment. T  
s'étoit d  
la persé  
chercher  
du princ  
ladie ex  
médecins  
mèdes, la  
l'attribuè  
qui est as  
Un chréti  
chercher  
lui qui pe  
la santé d  
idoles, et  
l'avoit cha  
du catéchi  
mal dimin  
son cœur  
rétabli da  
Le bru  
tira moin  
qu'il vengo

et sur l'idée des savants, cette idole est le dieu de la mer; les dasseris sont comme ses tritons; ils ont toujours une conque à la main : c'est une espèce de cor fait de coquille de mer, qu'ils enchassent, et qu'ils ornent assez proprement. *Timaia*, c'est le nom du chef des dasseris, s'étoit distingué, comme Saul, dans le temps de la persécution, allant de maison en maison chercher les chrétiens, pour les citer au gouru du prince. Il fut frappé tout à coup d'une maladie extraordinaire qui dura deux ans. Les médecins, après avoir épuisé tous leurs remèdes, la jugèrent incurable : plusieurs même l'attribuèrent à la magie et au sortilège, ce qui est assez commun dans ces terres infidèles. Un chrétien de ses parents lui persuada d'aller chercher le salut de son ame, auprès de celui qui peut, quand il le veut, donner aussi la santé du corps. *Timaia* le crut; il livra ses idoles, et tous les nœuds magiques dont on l'avoit chargé, et alla demeurer dans la maison du catéchiste, jusqu'à ce qu'il fût instruit. Son mal diminua à mesure que la foi entroit dans son cœur, et au bout de vingt jours, il fut rétabli dans une santé parfaite.

Le bruit d'une guérison si surprenante attira moins d'attention, que le renoncement qu'il venoit de faire à ses folles divinités. Se

parents en furent très irrités. Son frère surtout, que des intérêts temporels avoient aliéné de la loi, se déclara son ennemi. Il ameuta les dasseris et fit arrêter le catéchumène devant la salle des gardes. Les dasseris s'attroupèrent autour de lui, le chargèrent d'injures, le menacèrent de le trainer au tribunal du gouron, et tâchèrent d'intéresser dans leur cause les officiers et les soldats : mais ceux-ci voyant qu'il s'agissoit d'une affaire de religion, renvoyèrent le soir même Timaia dans sa maison. Il vint droit à l'église pour remercier Dieu de sa prompte délivrance, et le missionnaire, charmé du témoignage qu'il venoit de rendre publiquement à sa foi, ne différa pas de le baptiser avec sa femme et ses enfants.

Son frère voulant s'attirer la protection des gentils dans la poursuite du procès qu'il avoit intenté au néophyte, prit le dessein de confondre la cause des dieux avec la sienne, et l'accusa d'avoir livré les idoles. Cet article étoit délicat, et capable d'exciter un nouvel orage contre les chrétiens; mais comme le néophyte, toujours ferme dans la confession de sa foi, éluda toutes les questions qui lui furent faites, il porta seul tout le poids de la rage qu'ils avoient dans le cœur, et qu'ils déchargèrent sur lui par toutes sortes de mauvais

traitem  
voyoit  
disciple  
rage. L  
connu,  
sières in  
tranquil  
tion. Lo  
» dit le  
» beauc  
» de Die  
» qu'un  
» du mo  
» je lui  
réponse  
rurent, d  
tion; ton  
voyèrent

Léon  
baptême  
glise de  
foi : sa  
qua pas  
sieurs f  
mari po  
ses affre  
du princ  
méthode

traitements et d'outrages. Le missionnaire envoyoit de temps en temps quelqu'un de ses disciples pour le consoler et affermir son courage. Le catéchiste y alla à son tour ; il étoit connu, et l'on vomit contre lui les plus grossières injures. Il les écouta d'un air froid et tranquille, sans faire paroître la moindre émotion. Lorsqu'ils eurent fini : « Notre religion, » dit le catéchiste, nous apprend qu'il y a » beaucoup de mérite à souffrir pour le nom » de Dieu les affronts et les injures ; si quel- » qu'un de vous vouloit bien continuer, ou » du moins répéter ce qu'on vient de me dire, » je lui promets une bonne récompense. » Cette réponse les surprit étrangement ; les uns en rirent, d'autres en témoignèrent leur admiration ; tous changèrent de langage, et le renvoyèrent avec honneur.

Léon (c'est le nom que Timaia reçut au baptême), ne fut pas le seul qui honora l'Église de Jésus-Christ par la confession de sa foi : sa femme, nommée *Constance*, ne marqua pas moins de fermeté. Elle se rendit plusieurs fois, avec ses enfants, auprès de son mari pour animer sa constance et partager ses affronts. Ces choses se passaient à l'insu du prince aux portes de la ville, où, selon la méthode des premiers siècles, se rendent les

3.

jugements, tantôt par manière d'arbitrage, tantôt par une sorte d'autorité que l'usage attribue aux capitaines des portes et des autres lieux de cette nature. Le plus souvent la cabale y décide, et le meilleur appui de la justice sont les clameurs et les présents.

Ainsi, l'innocence étoit opprimée et la religion indignement foulée aux pieds dans la personne de Léon, lorsque Dieu prit sa défense, et le délivra des mains de ses persécuteurs. Baïré-Gavoudou, oncle du prince, étant malade, fit appeler le missionnaire pour recevoir sa bénédiction, la regardant comme un moyen de recouvrer la santé, qu'il attendoit inutilement de tous les remèdes. Ayant appris que le père s'approchoit de la ville, il envoya au-devant de lui des officiers de sa maison, et des soldats pour l'accompagner par honneur. C'est avec cette suite que le missionnaire entra par la porte de la ville où se passoit la scène dont je viens de parler. Il tourna la tête comme s'il eût eu dessein de remarquer ceux qui y étoient assemblés, et continua sa route. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette cabale. Ils craignirent que le missionnaire, qui prenoit le chemin du palais, n'allât porter ses plaintes au tribunal du prince; et comme ils avoient à se reprocher l'irrégularité

de  
et  
phy  
deu  
I  
prin  
ven  
prin  
sur  
couc  
situa  
d'un  
de la  
roît  
lui de  
eût a  
jours  
prin  
soula  
c'est  
ne fa  
mière  
fut co  
qui l'  
Le  
un ca  
plus  
mieux

de leur procédé, ils se séparèrent à l'instant, et laissèrent toute liberté de se retirer au néophyte, qu'ils avoient retenu deux jours et deux nuits.

La visite que le missionnaire rendit au prince, se passa avec toute la bienséance convenable. On l'introduisit dans un salon où le prince s'étoit fait transporter. On le fit asséoir sur un tapis devant le prince, qui demeura couché, parce qu'il ne pouvoit souffrir d'autre situation. Le missionnaire l'entretint d'abord d'un seul Dieu, de la rédemption des hommes, de la nécessité du salut; et parce qu'on assurait que le démon avoit part à sa maladie, il lui donna un évangile de saint Jean, qu'il reçut avec respect, à dessein de le porter toujours sur lui. Les douleurs que souffroit le prince, et l'empressement de ses officiers à le soulager, interrompoient souvent le discours; c'est pourquoi le missionnaire, jugeant qu'il ne falloit pas rendre trop longue cette première visite, se leva pour prendre congé. Il fut conduit à son retour avec la même suite qui l'avoit accompagné.

Le lendemain le père l'envoya visiter par un catéchiste. Le prince le reçut avec d'autant plus de bonté, qu'il se trouvoit beaucoup mieux: il lui dit que s'il recouvroit la santé,



il viendrait en rendre hommage au Dieu que nous servons, et qu'il iroit l'adorer dans notre église tous les huit jours. Peu de temps auparavant, un de ses domestiques qui s'étoit converti, lui ayant demandé la permission de quitter ce jour-là son travail pour assister à la messe, il le lui permit de bonne grâce, et ajouta qu'il n'avoit garde de s'opposer à une œuvre si sainte.

On n'avoit pas fait connoître au missionnaire le danger où étoit le prince, ni la cause de ses douleurs, qu'on ne regardoit pas comme mortelles; c'est pour cela qu'il s'étoit contenté de préparer les voies de sa conversion, dans la confiance, que par lui-même ou par ses catéchistes, il achèveroit ce qu'il avoit commencé. Il n'en eut pas le temps; le troisième jour le prince se trouva plus mal; on lui donna tant de remèdes purgatifs, qu'il tomba dans l'agonie et perdit toute connoissance. Il n'avoit point chez lui d'idoles, et il commençoit à goûter la vérité. Si Dieu n'a pas consommé, par sa miséricorde, ce que les hommes ont laissé imparfait, nous ne pouvons qu'adorer la profondeur de ses jugements. La bénédiction de Dieu ne s'est point éloignée de sa maison; car depuis sa mort, une famille entière de ses domestiques a reçu la grâce du baptême.

Le  
calme  
unis à  
rent d  
qu'il y  
la caste  
rebuter  
pour le  
formé  
le parti  
maison  
pouvoir  
la princ  
mois ap  
session,  
pense q  
fermeté  
sa femm  
Pongan  
obligée  
elle tom  
tenu qu  
en se r  
risqué s  
aimé to  
pourvu  
elle exh  
vérançe

Le néophyte Léon ne jouit pas long-temps du calme où on l'avoit laissé. Des dasseris s'étant unis à quelques-uns de ses parents, le déclarèrent déchu de sa caste, épreuve la plus délicate qu'il y ait pour un Indien. Comme le reste de la caste n'adhéra point à ce jugement, loin de se rebuter, ils concertèrent de nouveaux projets pour le perdre. Léon, qui étoit exactement informé de tout ce qui se tramoit contre lui, prit le parti de céder, par un exil volontaire, une maison et des biens, qu'il craignoit de ne pas pouvoir allier avec son salut ; il se retira dans la principauté de Ponganour, où, quelques mois après, une mort chrétienne le mit en possession, comme il est à croire, de la récompense que méritoient ses souffrances et la fermeté de sa foi. Après cette perte, Constance, sa femme, eut à soutenir de nouvelles épreuves. *Ponganour* fut détruit par les Mores ; ainsi, obligée de conduire ses enfants d'exil en exil, elle tomba dans une affreuse misère. Il n'eût tenu qu'à elle de la prévenir, ou d'y remédier, en se réunissant à ses parents ; mais elle eût risqué sa foi, pour laquelle elle avoit mieux aimé tout perdre. Contente de son indigence, pourvu qu'elle conservât ce précieux trésor, elle exhortoit sans cesse ses enfants à la persévérance, et mourut enfin dans son exil, après

leur avoir fait promettre de ne jamais s'écarter de la voie qui avoit conduit leur père au ciel , et qui devoit bientôt l'y conduire elle-même.

Le beau-frère de Léon avoit reçu avec lui le baptême. Un asthme habituel ne lui permettant plus de vaquer aux affaires temporelles , il se tenoit près de l'église , où il assistoit tous les jours au saint sacrifice. Après avoir passé une année dans tous les exercices de la piété chrétienne , une mort de prédestiné couronna sa ferveur. Sa maladie s'étant beaucoup augmentée , il lui fallut retourner au village de Candavaram , où étoit son domicile. Quoiqu'il fût le seul chrétien , tant de sa maison que de son village , il fit peindre des croix sur les murs de sa chambre , afin que de quelque côté qu'il jetât les yeux , il se rappelât les douleurs de la passion de Notre-Seigneur. C'est dans les plus saintes dispositions qu'il reçut les derniers sacrements. Le catéchiste ne pouvant pas toujours être auprès de lui , il avoit chargé ceux de sa maison de lui dire de temps en temps : *Souvenez-vous de Jésus-Christ* ; et lorsqu'il eut perdu connoissance , ces seules paroles suffisoient pour rappeler sa raison.

Bien des gens ont peine à croire en Europe les maléfices , les sortilèges , les possessions , et tout ce qui est du ressort de la magie : une

ann  
les  
qui  
que  
sicile  
de ré  
soien  
ginati  
Da  
chréti  
leur re  
a été  
qui m  
d'ouvri  
gagée d  
fallut d  
citation  
venger  
qu'elle  
En effet  
dont la  
clure co  
n'est pas  
puisse  
ont le se  
magique  
ar on s  
es dépo

année passée au milieu de ces nations idolâtres, les auroit bientôt persuadés. Il y a des vérités qui ne sont pas moins à la portée du peuple que des savants, et il est encore plus difficile de croire que des événements capables de réduire les plus grands ennemis de la foi, soient dans ceux qui les éprouvent, pure imagination, ou foiblesse d'esprit.

Dans une caste où il n'y avoit jamais eu de chrétiens, et où les femmes se distinguent par leur retenue et leur modestie, une d'entr'elles a été appelée à la foi avec des circonstances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumière, elle se vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre son honneur contre les sollicitations d'un de ses parents. Celui-ci, pour se venger de ses mépris, eut recours, ainsi qu'elle l'assure, à la magie et aux maléfices. En effet, elle tomba dans une de ces maladies, dont la longueur et les symptômes font conclure constamment aux médecins indiens qu'elle n'est pas naturelle, et que le seul remède qu'on puisse apporter, est de recourir à ceux qui ont le secret de détruire ces sortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeler un Drame : car on sait que les Brames ne sont pas moins les dépositaires et les interprètes de la magie

que de la loi. L'*adarvanam*, qui est le quatrième *vedam*, enseigne le secret de mettre en œuvre la magie et de la dissiper, ce qui s'appelle le sacrifice de mort, le sacrifice homicide. Il y a quelques années qu'il en coûta la vie à un Brame, pour avoir employé ce sacrifice contre une personne de grande autorité. Il avoit manqué apparemment à quelqu'une des paroles et des cérémonies prescrites : car alors le démon en fait, dit-on, porter la peine au sacrificateur. On parle encore ici de ce qui arriva, il y a vingt-cinq ans, lorsque Ballapouram fut assiégé par l'armée de Maïssour. Un Brame eut rompre par la vertu magique l'entreprise de l'ennemi, et rendre sa patrie victorieuse. Il se retira durant le siège à Gourihonda, ville voisine, et dans le temps qu'il pratiquoit les cérémonies ordonnées, par l'*adarvanam*, le démon le saisit et le tua sur l'heure. Ceux qui l'avoient aidé dans le sacrifice eurent le même sort. Je parlois de ce fait, comme par manière de doute, à un Brame qui a ses biens à Gourihonda ; il me nomma aussitôt le sacrificateur, et me raconta les autres circonstances de cet événement.

Pardonnez-moi cette digression, mon révérend père. Je reviens à notre malade. Le Brame qu'elle avoit appelé, après ses invocations or-

din  
sur  
1804  
et ce  
à ve  
à se  
à vie  
à vo  
à vo  
à pet  
à l'or  
qui l'  
gion  
aux  
autre  
que le  
nuits  
frayan  
choit,  
voit p  
langu  
On n'  
brasse  
elle se  
toit un  
en ten  
de cou  
violon

dinniers, aperçut une fente en forme de zigzag sur la muraille. Aussitôt, comme s'il eût été saisi d'une espèce d'enthousiasme : « J'ai découvert, dit-il, la cause des maux que vous souffrez. Chachoudon, le dieu des serpents, s'est logé dans ce mur pour vous visiter : ne vous étonnez pas s'il trouble votre repos; quels honneurs lui avez-vous rendus? Dressez au pied du mur un petit autel, et brûlez-y tous les jours de l'encens. » Elle le fit; mais, au lieu d'un démon qui l'agitoit, elle se vit tourmentée d'une légion entière. Elle eut recours encore une fois aux formules magiques, et fit appeler un autre enchanteur, qui ne réussit pas mieux que le premier. Le démon présentait toutes les nuits à son imagination troublée les plus effrayantes scènes, dont le tourment la desséchoit, et l'épuisait à un point qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Il y avoit six mois qu'elle languissoit lorsqu'elle s'adressa au missionnaire. On n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la foi chrétienne, et dès le jour même elle se fit instruire. Ce qui persuade, que c'étoit une véritable possession, c'est que de temps en temps son visage changeoit prodigieusement de couleur, et que d'autres fois elle avoit les plus violents saisissements, qui suspendoient toute



fonction de ses sens, sans cependant lui ôter la connaissance. C'est dans ces symptômes, où l'on craignoit pour la vie, que le missionnaire l'ayant fait transporter à l'église, lui administra le baptême. Quoiqu'elle fût assise, elle eut besoin d'être soutenue par trois personnes, jusqu'aux paroles de l'exorcisme, que ses yeux s'éclaircissent, et que ses forces revinrent. Elle s'aider elle-même pour le reste de la cérémonie; et lorsque le missionnaire sortit de l'église, elle s'avança pour lui dire qu'elle se portoit fort bien. La suite confirma la vérité de sa guérison. Anne (c'est le nom qui lui fut donné) se montra à tous ceux qui avoient été témoins de ses souffrances, et ne ressentit plus la moindre atteinte de son mal. Son mari et sa fille en furent si frappés, qu'ils embrassèrent la foi.

Parmi les dieux du pays, il y en a un d'une espèce singulière qui tortille au sommet de la tête quatre ou cinq flocons de cheveux en manière de corde, et se fait adorer sous le nom de *Gourounadoudou*. La crainte de l'irriter lui fait rendre les mêmes honneurs qu'aux autres dieux. Un jeune homme, d'une caste distinguée dans ce pays, parce que c'est celle du prince de *Ballapouram*, se mit au-dessus de cette crainte, et se fit couper deux ou trois fois ces flocons de cheveux, sans pourtant pouvoir les

Y  
n  
se  
de  
pl  
re  
de  
va  
cr  
jou  
le  
une  
L  
et d  
ame  
mon  
plus  
ven  
d'affi  
rien  
missi  
tomb  
Mais  
recon  
perdu  
enfant  
bapté

empêcher de se resserrer de nouveau. Le démon voulut sans doute punir le jeune homme du mépris qu'il avoit marqué. Il tomba dans une faiblesse extrême, et son esprit baïsoit considérablement chaque jour; mais il n'eut pas plutôt demandé et reçu le baptême, qu'il recouvra les forces du corps et toute la vigueur de son esprit, et ses chevenx qu'on coupe de nouveau en présence du missionnaire, ont toujours crû dans leur ordre naturel. Cet événement, joint à la conduite chrétienne et édifiante que le néophyte a tenue depuis ce temps-là, a fait une grande impression dans tout son village.

Un autre gentil, qui est au service du prince, et dont le casté n'a jamais donné de chrétiens, amena sa femme à l'église. Il attribuoit au démon une maladie qui la tourmentoit depuis plusieurs années. Elle étoit sujette à des mouvements convulsifs de tout le corps, avec d'affreuses contorsions de bras où il n'y avoit rien de naturel. L'eau bénite que lui jeta le missionnaire, l'eut à peine touchée, qu'elle tomba dans une convulsion des plus violentes. Mais ce fut la dernière qu'elle éprouva, et elle recouvra en peu de temps la santé qu'elle avoit perdue depuis six ans. Elle, son mari, et deux enfants adoptifs, demandèrent et reçurent le baptême.

Depuis environ deux ans, plusieurs lingabistes ont renoncé à leur infâme idole, et ont embrassé la foi. C'est de toutes les castes, celle qui est la plus éloignée de la religion chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une idole, qui est le signe caractéristique de la caste, et qu'on doit toujours porter sur soi. Un orfèvre, considéré dans cette caste, parce qu'il avoit la surintendance des ouvrages du palais, étoit tombé dans une folie, jointe à de si violents accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remèdes que son amitié et son propre intérêt purent lui inspirer, s'adressa à l'Eglise du vrai Dieu. Elle se fit instruire avec sa fille des vérités de la foi; elles jetèrent l'une et l'autre le lingan, et le temps d'épreuve étant expiré, elles furent admises au baptême.

Pour ce qui est du mari, ses accès devinrent beaucoup moins fréquents et moins violents; il se trouva tranquille pendant d'assez longs intervalles, pour qu'on pût l'instruire; il écouloit volontiers la lecture qu'on lui faisoit des livres qui traitent de la religion; il recevoit, avec les civilités ordinaires, le missionnaire, et ceux qui venoient le visiter de sa part. Enfin sa folie dégénéra en enfance. Mais Dieu lui avoit donné autant de temps et de liberté

d'esprit qu'il en falloit pour connoître la vérité, et se mettre en état de recevoir le baptême, grâce plus utile pour lui que la santé, et même d'autant plus précieuse, qu'il risquoit moins de la perdre.

Cependant les nouvelles chrétiennes furent bientôt exposées à la tentation; elles eurent à essuyer les plus durs reproches du gourou linganiste, et à soutenir tous les efforts qu'il fit pour les ébranler, et les engager à reprendre le lingan. Mais leur fermeté le déconcerta, et le réduisit enfin au silence. Elles auroient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation, si elles eussent paru tant soit peu foibles dans la foi, au lieu que par cette profession publique qu'elles en ont faite avec tant de courage, elles se sont procuré une paix profonde, que le gourou n'osera plus troubler.

Je pourrais rapporter un grand nombre d'exemples semblables de la ferveur de nos néophytes, mais les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Voici néanmoins un trait que je ne puis omettre. Une femme mariée à Ballapouram pratiquoit depuis plusieurs années la loi chrétienne au milieu de la gentilité: elle s'en étoit fait instruire par les nouveaux fidèles, avec qui elle avoit eu de fréquentes conversations, et elle avoit trouvé le secret,

sans déplaire à son mari, de ne participer, ni au culte qu'on rendoit dans sa famille aux faux dieux, ni aux autres idolâtries. Cependant elle faisait sa conversion secrète, et différoit à recevoir le baptême, jusqu'à ce qu'elle eût marié son fils aîné. Les difficultés que font toujours naître des parents infidèles, l'obligeoient de garder avec eux certains ménagements. Mais son habileté et son zèle lui firent abréger ce terme. Dieu lui inspira de travailler à la conversion de quelques-uns de ses parents : elle se donna tant de mouvements pour y réussir, que le missionnaire la proposoit souvent pour modèle à ses catéchistes. Après avoir fait administrer le baptême à quatre d'entre eux, elle se crut suffisamment appuyée, et le reçut à son tour à l'insu de son mari, et avec un de ses enfants, auquel elle procura la même grâce. On lui donna le nom de *Marguerite*.

Peu après qu'elle eut été baptisée, un de ses frères étant tombé dangereusement malade, elle sut, nonobstant la défiance et les précautions de ses parents idolâtres, introduire plusieurs fois dans sa maison un catéchiste, qui, après l'avoir disposé au baptême, le lui administra avant sa mort. Son mari en fut instruit, et il se douta qu'elle avoit embrassé la religion chrétienne. Dans la crainte que cette démarche

per, ni  
ux faux  
ant elle  
féroit à  
elle eût  
ont tou-  
igeoient  
nts. Mais  
réger ce  
à la con-  
s : elle se  
réussir,  
rent pour  
r fait ad-  
eux, elle  
eçut à son  
n de ses  
me grâce.  
un de ses  
malade,  
es précau-  
duire plu-  
niste, qui,  
lui admi-  
et instruit,  
la religion  
démarche

de sa femme, si elle étoit véritable, ne lui  
attirât diverses contradictions de la part de ses  
parents idolâtres, il voulut s'en assurer; et  
pour cela, aussitôt après les obsèques de leur  
frère, il lui ordonna de l'accompagner à la  
suite des gentils chez un prêtre des idoles.  
Celui-ci leur distribua des fleurs offertes au  
démon : Marguerite, à qui il en présenta  
comme aux autres, les refusa constamment.  
Son mari, qui l'observoit, dissimula son mé-  
contentement jusqu'à ce qu'il fût de retour  
chez lui. A peine y fut-il arrivé, qu'après de  
vifs reproches sur l'affront qu'elle lui avoit  
fait en pleine assemblée, il lui déclara qu'il ne  
pouvoit y avoir dans sa maison un dieu pour sa  
femme et un autre dieu pour lui. « Il est aisé  
» de nous mettre d'accord, répondit Margue-  
» rite : allez-vous-en à l'église des chrétiens  
» comme moi, et nous n'aurons plus qu'un  
» même Dieu, qui est le seul véritable. Tu  
» veux encore me séduire, repliqua le mari,  
» mais il n'en sera pas ainsi, car il faut absolu-  
» ment que tu quittes une voie que le monde  
» réprouve, et qui ne me convient pas. C'est  
» à quoi je ne consentirai jamais, répondit  
» Marguerite. » A ces paroles, le mari trans-  
porté de fureur, tire son sabre et la menace de  
lui trancher la tête. Marguerite se mettant à



genoux, lui dit qu'il étoit le maître, et qu'il pouvoit frapper. Deux chrétiens du voisinage ayant accouru au bruit, se mirent en devoir de l'arrêter. « Hé! de quoi vous embarrassez-vous, leur dit Marguerite; que ne le laissez-vous faire! » Le mari ne passa pas outre, et il lui eût été difficile de ne pas se laisser fléchir à tant de douceur et de modération; il eut même honte de son emportement; et prenant un ton radouci : « Quelque chose que j'aie pu faire, lui dit-il, en as-tu été tant soit peu ébranlée? Comment veux-tu que nous vivions ensemble? Tu peux te retirer à l'église des chrétiens, que tu as indignement préférée à ta famille. Quand vous m'avez reçu chez vous, répondit Marguerite, vous avez assemblé les parents; qu'ils soient témoins de notre séparation comme ils l'ont été de notre alliance; déclarez-moi chrétienne en leur présence, et que ce soit à ce titre que vous me renvoyiez; alors j'irai me loger auprès de l'église : jusque-là je regarde vos discours comme tant d'autres que vous ont fait tenir certaines querelles domestiques, et que je suis accoutumée à vous pardonner. »

C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de tout cet entretien au missionnaire. Par cette épreuve, soutenue avec tant de fermeté,

elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagements, et de faire une profession ouverte de sa foi, qu'elle avoit tenue renfermée pendant quelque temps dans son cœur. On sait que dans les premiers siècles de l'Eglise, souvent la seule présence des chrétiens rendoit muets les oracles; c'est ce qui est arrivé à notre néophyte. Un jour que l'on consulta les interprètes du démon, qui sont les oracles des Indiens, elle étoit assise au coin de la chambre. L'interprète ne la connoissoit pas, encore moins savoit-il qu'elle fût chrétienne. Cet interprète, ou plutôt le démon par sa bouche, dit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer tant qu'elle seroit présente, et ordonna qu'on la fit retirer.

Il arriva dans l'Inde, ce qui arrivoit aux premiers temps de l'Eglise naissante, que l'Esprit de Dieu se communique plus volontiers aux pauvres qu'aux riches du siècle. Les armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde pour lever le tribut, ont parmi eux une chrétienté nombreuse et édifiante, qui donne lieu à beaucoup de conversions et de baptêmes. Il y a dans chaque armée un nombre considérable de familles chrétiennes. Ces néophytes se sont choisi un chef qui leur tient lieu de catéchiste. Tous les dimanches ils ornent une vaste tente en forme d'église : les

fidèles s'y assemblent pour écouter les instructions et faire leurs prières, et ils s'en acquittent avec tant d'assiduité et de zèle, que le missionnaire a été obligé de modérer les pénitences qu'ils imposoient à ceux qui manquoient une seule fois de s'y trouver. Un officier maratte ayant été délivré du démon par un reliquaire qu'un chrétien lui avoit fait mettre au cou, a conservé depuis tant de vénération pour cette église ambulante, qu'aux fêtes considérables, il fait des offrandes d'encens et d'huile pour le luminaire; et comme les lois du pays ne lui permettent pas d'entrer dans les tentes du peuple d'un rang si inférieur, il se tient à quelque distance vis-à-vis la tente, jusqu'à ce que les prières soient finies.

Après vous avoir rapporté quelques traits édifiants de nos néophytes, je dois vous entretenir des nouvelles églises que nous élevons dans ces terres idolâtres. Il y a sept ou huit ans que nous en avons bâti une assez belle à Vancatiguiry, capitale de la principauté de ce nom. Quand il fallut en obtenir le terrain, le P. Gargam, qui avoit entrepris cet édifice, trouva matière à exercer sa patience. Je ne vous dirai point ce qu'il y eut à essuyer de délais, de variations, de froideurs, et de rebuts du côté du palais. Il vint à bout de

tout par sa douceur et par sa persévérance,

Un jour que le prince sortit pour la promenade, le père l'attendit à son retour, et lui présenta sa supplique. Il fut reçu fort froidement à l'ordinaire; mais le missionnaire, qui avoit pris le parti de ne pas le quitter, qu'il n'en eût reçu une réponse positive, marcha toujours à ses côtés. Enfin, après avoir passé beaucoup de temps à visiter ses écuries, il entra dans la salle d'audience, où il fit asseoir honorablement le missionnaire, et lui fit faire diverses questions par un Brame. Il est à croire que ses réponses satisfirent le prince, car la concession du terrain fut le fruit de cette conversation, et des officiers furent envoyés à l'heure même, pour marquer l'emplacement de l'église.

A peine eut-on commencé l'édifice, que le prince rendit visite au missionnaire. Il n'avoit encore pour logement qu'une misérable cabane faite de feuillages : « Je suis confus, dit-il au prince, de vous recevoir dans un lieu si peu convenable. S'il est convenable pour vous, répondit poliment le prince, il l'est aussi pour moi. » Il demanda ensuite ce que représentoit une image qu'il aperçut; quand on lui eut dit que c'étoit l'image de la sainte-Vierge, il s'inclina aussitôt, et lui

donna des marques d'une profonde vénération.

Dès ce jour là même, il prit de l'affection pour le missionnaire et pour la nouvelle église qui étoit son ouvrage. Il venoit deux ou trois fois chaque mois, et quelquefois plus souvent, visiter le père; il prenoit plaisir à lui entendre parler de la religion, pour laquelle il paroissoit plein d'estime et de respect. On avoit tout à espérer de la pénétration de son esprit, et de la droiture de son cœur. Mais ce furent ces qualités-là qui abrégèrent ses jours; car quelque temps après il fut empoisonné par des Brames, dont il éclairoit de trop près la conduite. On ignore dans quels sentiments il mourut; il en avoit assez appris pour fixer sa croyance, et tourner son cœur vers celui dont il venoit d'admettre la loi sainte dans ses terres. Ce prince dont on connoissoit les lumières et l'expérience, gouvernoit absolument ce petit état, quoique son frère en fût alors, comme il l'est encore maintenant, le véritable seigneur. Pendant trois ou quatre ans, cette nouvelle chrétienté devint florissante sous la protection de l'un et de l'autre prince, et elle s'augmentoit de jour en jour par les bénédictions que Dieu répandoit sur la prédication évangélique. Mais les nouveaux établissemens ne sont pas long-temps tranquilles, et le démon suscite



toujours quelque orage. Il profita d'un temps de guerre pour ruiner notre église. Les Mores ayant formé le siège de Vencatiguiry, le prince qui se vit attaqué du côté où est l'église, envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. Gopala Naioudou, beau-frère du prince, et Rangapa Naioudou, frère du prince Cangondy, que des divisions de famille avoient obligés de se retirer à Vencatiguiry, voulurent être de ce détachement, afin de satisfaire la haine secrète qu'ils portoient au christianisme. Ils allèrent bien au delà des ordres du prince; car ils abattirent les toits de l'église et de la maison, renversèrent une partie des murs, pillèrent ce qui étoit à leur bienséance, et brûlèrent tout le reste.

Dieu vengea bientôt les intérêts de son église ainsi profanée et détruite. Il commença par le prince. Sa ville fut pareillement détruite, et il ne put conserver sa citadelle, qu'en payant un tribut excessif. Les deux chefs qui l'avoient saccagée, et tous ceux qui avoient contribué à sa ruine, furent punis d'une manière encore plus éclatante, ainsi que je le dirai bientôt.

Quand l'armée des Mores se fut retirée, nous sollicitâmes souvent, et toujours inutilement, le rétablissement de notre église: enfin on nous proposa un autre terrain au voisinage de la



citadelle. Cet emplacement nous mettoit à couvert des inconvénients de la guerre, mais il nous exposoit trop à la vue des remparts, et rendoit inutiles les premières dépenses que nous avions faites. D'ailleurs, au travers de toutes les difficultés qu'on nous faisoit, nous aperçûmes des vues intéressées, qui nous empêchèrent de l'accepter. Il fallut donc attendre un temps plus favorable. Au bout de deux ans le missionnaire ayant fait présenter au prince un type d'éclipse, on lui accorda la permission de bâtir son église dans le premier emplacement où elle étoit avant sa destruction.

Peu de jours après que le prince eut accordé ce même emplacement, il vint rendre visite au missionnaire dans son église, toute ruinée qu'elle étoit. Il avoit à sa suite un grand nombre d'officiers et de Brames ; ceux-là ne sont d'ordinaire que de simples auditeurs, au lieu que ceux-ci, par les questions qu'ils font, ou par leurs réponses aux questions qu'on leur fait, donnant plus souvent lieu à la dispute, et plus de facilité à l'instruction.

Depuis que leur *vedam*, qui contient leurs livres sacrés, est entre nos mains, nous en avons extrait des textes propres à les convaincre des vérités fondamentales qui ruinent l'idolâtrie. En effet, l'unité de Dieu, les carac-

ères du vrai Dieu, le salut et la réprobation, sont dans le vedam; mais les vérités qu'on trouve dans ce livre, n'y sont répandues que comme des paillettes d'or sur des monceaux de sable: car du reste on y trouve le principe de toutes les sectes indiennes, et peut-être le détail de toutes les erreurs qui font leur corps de doctrine.

La méthode que nous observons en disputant avec les Braumes, est de les faire convenir d'abord de certains principes que la raisonnement a répandus dans leur philosophie; et par les conséquences que nous en tirons, nous leur démontrons sans peine la fausseté des opinions qu'ils reçoivent communément. Ils ne peuvent, surtout dans une dispute publique, se refuser à des raisons puisées dans leurs sciences mêmes, et beaucoup moins à la démonstration qui s'ensuit, lorsqu'on leur prouve par les textes mêmes du vedam, que les erreurs qu'ils viennent de rejeter font partie de leur doctrine.

Une autre voie des controverses, est d'établir la vérité et l'unité de Dieu, par les définitions ou propositions tirées du vedam. Comme ce livre est parmi eux de la plus grande autorité, ils ne manquent pas de les admettre; après quoi la pluralité des dieux ne coûte rien

à réfuter. Que s'ils répliquent que cette pluralité, ce qui est vrai, se trouve dans le vedam, on en conclut la contradiction manifeste de leur loi, qui ne s'accorde pas avec elle-même.

Ce prince nous écoutoit volontiers, et ne se lassoit point de nous faire des questions intéressantes sur la religion. Il nous eût donné lieu d'espérer sa conversion, si les princes de l'Inde n'étoient, par bien des raisons, trop éloignés du royaume de Dieu, pour se rendre sitôt à la vérité. Il est toujours, et utile pour eux de la leur annoncer, et glorieux à l'évangile de triompher de l'idolâtrie devant ses plus zélés défenseurs et ses plus fermes appuis.

Le missionnaire ne songea plus qu'à réparer son église et son logement; mais la difficulté étoit de trouver du bois pour en fabriquer les toits, car le pays n'en fournit pas. Il envoya un Brame et deux catéchistes au prince de Drougam, dont Vencatigniry est un démembrément, pour lui demander la permission d'en couper dans ses forêts. Ce prince, qui pour le distinguer des cadets dont Vencatigniry fait la portion héréditaire, est appelé le *Grand-Prince*, reçut avec bonté les envoyés du missionnaire, et leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite en détail de la doctrine chrétienne. C'est la première

fois que la loi de Dieu a été annoncée à cette cour, où l'on continue de nous témoigner de l'affection. Depuis ce temps-là, ce prince a voulu être instruit par le catéchiste de plusieurs usages des chrétiens, et a fait prier le missionnaire de venir donner sa bénédiction à son palais et à sa famille; c'est dans ces termes qu'il l'invita à le venir voir.

Je viens maintenant aux deux principaux instruments, dont le démon s'étoit servi pour la destruction de notre église. Leur crime ne fut pas long-temps impuni. Il paroît que Dieu livra Gopala Naïoudou à un sens réprouvé : il s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son prince, et il fit faire secrètement des fers pour l'enchaîner, aussitôt qu'il l'auroit en sa puissance. Il croyoit déjà toucher au moment où il seroit maître de sa personne et de son état : car ayant rencontré un catéchiste, il lui parla en des termes menaçants, comme étant sur le point de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Le prince informé de ses menées secrètes, le fit arrêter, et il fut chargé des mêmes fers qu'il avoit fait fabriquer. Il trouva le moyen de s'évader, et d'échapper au supplice; mais toute sa famille fut emprisonnée, et ses biens confisqués. Ses confidens eurent part au châtiment; un de leurs chefs, qui avoit suivi le fugitif,

fut massacré par lui-même; les autres furent condamnés à une grosse amende, et après l'avoir payée ils s'exilèrent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou, frère du prince de Congondy, avoit déjà éprouvé un sort plus funeste. La haine qu'il portoit au christianisme étoit héréditaire dans sa famille; il en donna encore des marques peu de jours avant son malheur. Ayant fait venir un pauvre chrétien aveugle, il le pressa de renoncer à la religion chrétienne, dont il parla dans les termes les plus méprisants, et en vomissant d'affreux blasphèmes contre le vrai Dieu. L'aveugle répondit qu'il n'y avoit de vraie religion que celle qu'il avoit embrassée, ni de véritable Dieu que le Dieu des chrétiens; que leurs gouroux en étoient les ambassadeurs; que pour lui, il avoit trouvé le chemin du ciel, et qu'il ne l'abandonneroit jamais. Ce seigneur, irrité d'avoir eu si peu de pouvoir sur l'esprit d'un pauvre mendiant, et ne croyant pas qu'il fût de la bienséance de le maltraiter, se fit un jeu encore moins décent du triste état de son aveuglement; au lieu de le laisser retourner dans la ville par le chemin qu'il avoit coutume de tenir, et où il se conduisoit par habitude, il lui indigna un faux chemin, qui l'engagea parmi les chevaux du palais, et il se fit un divertissement barbare

es furent  
après l'a-

e de Can-  
a funeste.

me étoit  
na encore

malheur.  
eugle, il le

enne, dont  
risants, et

contre le  
n'y avoit

embrassée,  
chrétiens;

assadeurs;  
chemin du

ais. Ce sei-  
ouvoir sur

ne croyant  
le maltrait-

nt du triste  
lieu de le

le chemin  
à il se con-

na un faux  
chevaux du

nt barbare

le l'embarras où se trouva ce malheureux.

Peu de jours après, il alla voir un de ses parents à Cadapa-Nattam, citadelle des Mores, mitrophe de Venotiguiry. C'est là que Dieu conduisoit pour l'envelopper dans le massacre que je vais rapporter. Le prince de Ponganour étoit toujours en guerre avec ses voisins; après avoir pillé plusieurs bourgades, et surpris une citadelle du Nabab de Colalam, ilomba sur Cadapa - Nattam, qui dépend du Nabab d'Arcate, le plus puissant de ces quartiers de l'Inde. Il vouloit tirer vengeance d'un Maratte qui étoit au service du prince son père, et qui, après avoir livré aux Mores la principale forteresse de son état, s'étoit retiré dans cette citadelle.

Les troupes de Ponganour furent d'abord poussées avec perte, mais elles revinrent à charge avec tant de furie, qu'elles prirent la ville cette nuit là même, et le lendemain la citadelle. Les prisonniers de conséquence, parmi lesquels se trouva Rangapa Naiondou, furent conduits à Gondougallou, place frontière, où le prince étoit resté. Le Maratte qui s'attendoit à mort, avança avec une contenance fière, répondit en des termes arrogants. Le prince après l'avoir fait décapiter, fit le tour du cadavre en lui insultant et en le foulant aux pieds.



On fit avancer Rangapa Naiondou : « Que  
» sujet vous ai - je donné de vous plaindre  
» moi , lui dit le prince ? » Et en effet , ils n'  
voient jamais eu de guerre ensemble , et si Dieu  
ne l'avoit pas déjà condamné , on ne voit pas  
pourquoi il fut exclu de la grâce qu'un Bramine  
sut obtenir. Le gouverneur de Cadapa-Nattar  
avoit été blessé dans l'action , il fut amené à son  
tour avec son fils qui n'avoit que dix ans.  
Le prince conjura le prince de se contenter de la mort  
du père , et d'épargner le fils qui étoit dans  
l'âge si tendre. Le prince fut inexorable , et  
le fils fut massacré aux yeux de son père. Enfi  
trente-sept personnes distinguées par leur na  
sance ou par leurs emplois , périrent de la sorte.  
On voulut que le gouverneur fût témoin  
cette tragique scène , et il ne fut décapité qu'  
le dernier.

Le prince fit apporter toutes ces têtes ,  
lesquelles , en se moquant , il joignoit des fleurs  
comme par manière de sacrifice. Le lendemain  
il les fit transporter à sa capitale , où il s'en fit  
un triomphe barbare , ayant fait attacher deux  
ces têtes aux défenses de l'éléphant sur lequel  
faisoit son entrée , tandis que ceux qui le précé  
doient , par un jeu également cruel , jetoient  
les autres têtes en l'air , et les recevoient dans  
leurs mains. Ces têtes furent exposées tout

tu : « Que  
se plaindre de  
ffet ; ils n'  
le, et si Die  
ne voit pa  
qu'un Bram  
dapa-Natta  
amené à se  
ne dix ans.  
er de la me  
étoit dans  
orable, et  
père. Enfi  
par leur nu  
ent de la sor  
ût témoin  
décapité q  
ces têtes, m  
ela des fle  
Le lende  
où il s'en fit  
tacher deux  
ant sur lequ  
ux qui le pré  
cruel, jetoie  
recevoient d  
xposées tout

our devant la selle des gardes, et on les sus-  
endit le lendemain près de la ville entre deux  
oloppes.  
Il en coûta cher au prince pour s'être ainsi  
vré aux mouvements de sa colère. L'armée  
es Mores, promptement rassemblée, et les  
rinces tributaires réunis, ayant formé un  
corps d'armée considérable, entrèrent dans le  
ays de Ponganour. Le prince perdit courage.  
du désespoir de ne trouver de salut que dans  
suite, avant que de partir, il fit tenailler ce-  
à dont les conseils l'avoient précipité dans  
malheur, et il gagna sa principale forteresse  
ns les montagnes; mais ne s'y croyant pas  
core en sûreté, il se rendit à Cadapa, comp-  
nt mal à propos sur la protection du Na-  
b, dont il étoit tributaire. Celui-ci, qui étoit  
intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa  
ndant quelque temps, et le mit ensuite aux  
rs, où il est encore.  
Cependant la ville de Ponganour fut prise  
rés quelques jours de résistance. Le palais du  
ince fut détruit, la ville brûlée, et les mura  
versés. Nous eûmes part à la désolation com-  
une, et notre église ne fut pas épargnée. Les  
pres, après avoir mis la principauté sur la  
e d'un enfant du prince, et avoir établi le  
ame Sommappa pour général de l'état, don-

nèrent la paix à tout le pays et se retirèrent.

Le missionnaire n'ayant pu, durant ces troubles, visiter la chrétienté de Ponganour, profita des premiers moments de calme pour s'y rendre. Il choisit la maison d'un fidèle la plus propre à servir d'église, et il fit proposer une entrevue au Brame administrateur. Celui-ci fit l'honneur au missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On s'entretint d'abord de sciences, et ensuite de religion. On convint assez de l'unité de Dieu, et Somnappa ajouta ce que disent communément les Brames, *Kechavova, Chivova*. C'est *Kechivoudou* ou *Chivoudou*. Le premier est un nom de *Vistnou*, le second, de *Routhoudou*. « En voilà deux, reprit le père; depuis tant de temps que vos docteurs disputent ou lisent les livres, n'ont-ils pu décider encore lequel des deux est le vrai Dieu? Si la chose vous est si obscure, ne pouvez-vous pas dire : j'ignore *Vistnou*, et je ne sais quel est *Chivoudou*, mais je reconnois un Dieu créateur. Quand on est né dans une secte, la prévention avengle si fort, qu'on n'examine même les termes; car ce *Kechavoudou*, que vous avez nommé le premier, signifie le *Ché velu*, et rien de plus. Est-il bien vrai, dit le Brame, que le sens de ce terme soit

» cel  
» Je  
» Ke  
» re)  
» don  
» divi  
» con  
» ranj  
» sans  
A la  
un ter  
bâti  
Cet  
tarda  
a par  
toujou  
reste d  
parée,  
n'eure  
fol fut  
dont il  
service  
cêtres,  
précéd  
nvita s  
igion n  
ceremo  
i l'on

retirèrent.

nt ces trou-

amour, pro-

ne pour s'y

dèle la plus

reposer une

Celui-ci fit

r le trouver

personnes. On

et ensuite de

ité de Dieu,

et commun-

hiouou. Cet

premier et

Roudrondou

depuis tant

tent ou liste

encore leque

la chose von

pas dire : j'

est Chivou-

rien créateur

é, la préven

l'examine p

avoudou, qu

gnifie le Che

bien vrai, de

e ce terme so

» celui que vous dites ? Oui, répliqua le père,  
 » je l'ai lu dans vos livres les plus autorisés :  
 » *Kechaha* (cheveux) ; *Kechikan* (chevelu-  
 » re) ; *Kechavoudou* (le chevelu). Si vous lui  
 » donnez des cheveux, vous lui ôtez la nature  
 » divine, qui est pur esprit ; comme vous en  
 » convenez vous-même par les termes de *Ni-*  
 » *ranjana*, *Niracara* ; *Akaiaga*, etc. (qui est  
 » sans membres, sans figure, sans corps). »  
 A la fin de cet entretien, le père demanda  
 un terrain dans l'enceinte de la ville pour y  
 bâtir une maison ; et le Brame le lui accorda.

Cette maison fut bientôt construite, et ne  
 tarda pas à enfanter de nouveaux fidèles. Il y  
 a parmi ces neophytes une famille, dont l'aîné,  
 toujours attaché à ses idoles, est capitaine. Le  
 reste de la famille, qui habite une maison sé-  
 parée, a connu et embrassé la vérité. Ils  
 n'eurent pas plutôt reçu le baptême, que leur  
 foi fut éprouvée. Bali Natoudou, leur aîné,  
 dont ils dépendent par les lois du sang et du  
 service, fit un repas à l'honneur de ses an-  
 cêtres, lequel, parmi les gentils, est toujours  
 précédé de cérémonies superstitieuses, et y  
 invita ses frères. L'un lui fit réponse que sa re-  
 ligion ne lui permettoit pas de participer aux  
 cérémonies des gentils ; un autre lui déclara que  
 si l'on s'abstenoit de telle et telle cérémonie,

il s'y trouveroit, sinon qu'il étoit inutile de lui en parler. Tous refusèrent ainsi de s'y trouver.

Le plus jeune de cette famille se tira d'une épreuve encore plus délicate. Le Brame administrateur, suivi d'une partie des troupes, étant allé visiter une des places de guerre, leur fit donner à dîner. Le jeune prosélyte s'aperçut que les mets étoient déposés aux pieds de l'idole. Comme on le pressoit de s'asseoir, il répondit qu'il jeûnoit ce jour-là, et il jeûna en effet, car il ne fit qu'une collation, ce qui est le jeûne de l'Inde. Lorsqu'il fut de retour à son poste, le capitaine amenta contre lui quelques soldats, sur ce qu'il avoit quitté le culte des dieux, pour embrasser une religion qui leur est entièrement opposée. L'un d'eux l'ayant menacé de l'épée : « En toute occasion, répondit-il, je saurois bien me défendre; mais une mort soufferte en témoignage de ma foi est trop précieuse pour la refuser. »

Quelques jours ensuite le Brame Sommap honora le missionnaire d'une seconde visite; il étoit accompagné de douze Brames, et de près de cent personnes. Il fit tomber lui-même le discours sur la religion, et pendant une bonne heure que dura l'entretien, on



traits plusieurs matières importantes, et toujours à l'avantage de la loi chrétienne. Un de leurs systèmes est que l'ame est universelle, et ils supposent qu'elle est la même dans tous les corps, selon cet axiome tiré de leur théologie : *Charivam binham paramalmamekum* (le corps est différent, et l'ame est une). Ils expliquent, selon ce système, la différence de l'homme d'esprit et de l'idiot, du savant et de l'ignorant, par la comparaison d'un bon et d'un mauvais miroir : l'objet, quoique toujours le même, est représenté nettement dans l'un, et confusément dans l'autre : la différence n'est point dans l'objet, elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis : « Ne tenez-vous pas, dit le père, un paradis et un enfer, l'un qui est la récompense des justes, et l'autre qui est la prison des pécheurs? » Ils convinrent de cet article. « Voilà donc deux hommes, reprit le père, un juste et un pécheur qui meurent en même temps; le corps est réduit en cendres; comment l'ame, si elle est une dans les deux, peut-elle en même temps avoir le paradis et l'enfer pour son partage? Serait-ce que vous reconnoissez après la mort une division dans l'ame universelle? » Le Bramo



Sommappa répéta ce raisonnement, pour en faire sentir la force à l'assemblée; il ne laissa pas de faire une instance : « Il y en a qui » tiennent, dit-il, qu'il n'y a pas d'autre enfer, ni d'autre paradis, que la douleur et la » joie qu'on éprouve dans le monde. Sans » m'arrêter, répondit le missionnaire, à un » sentiment qui sape le fondement de toute » religion, vous ne pouvez pas le tenir, vous » autres Brame, puisque le contraire se trouve » formellement dans le vedam, où il est dit : » *si vous me pardonnez mes péchés, j'irai » prendre possession de la gloire*; et ailleurs, » en parlant de ceux qui ont tout abandonné » pour se consacrer à Dieu : *ceux-là vont au » paradis de Brama pour y jouir de l'immortalité*. Vous supposez donc un lieu hors » de ce monde, où les justes reçoivent la récompense de la vertu. » Le Brame ne répliqua rien, et après quelques honnêtetés il se retira.

La nouvelle chrétienté de Bouccapouram s'est fort accrue depuis deux ans, et entr'autres elle s'est augmentée de la famille des *Reddis Tommavarou*, qui sont en partie fondateurs de l'église de Madiggoubba. Il y a plusieurs années que le chef de cette famille étant violemment tourmenté du démon, fut entièrement

guéri aussitôt qu'il eut reçu le baptême que le P. le Gac lui administra; cependant il ne survécut pas long-temps à cette grâce. Quoiqu'une mort si prompte soit une preuve dans l'Inde pour des prosélytes, ils n'en furent pas moins attachés à la foi. Depuis ce temps-là, cette famille s'est augmentée jusqu'à près de deux cents personnes, et est devenue extrêmement riche. On y conserve encore l'usage que nous inspirons aux fidèles, de ne consentir au mariage de leur fille qu'à condition que leurs gendres se fassent chrétiens, comme aussi de faire baptiser les filles des gentils, qui entrent dans leur maison. Leur fidélité à observer cet usage, leur a attiré diverses persécutions qu'ils ont surmontées par leur fermeté.

Ces Reddis, dont je parle, demeuroient à Alomourou, qui est de la dépendance d'Anantapouram; on les déféra aux Marattes, comme étant puissamment riches. Madou Raoudou, Brame maratte qui étoit à la tête d'un camp volant, alla assiéger la ville; les Reddis qui en étoient les maîtres, comptant peu sur le secours du prince, prirent le parti de se défendre, et faisant des habitants autant de soldats, ils soutinrent le siège pendant trois mois. Durant ce temps-là il n'y eut pas un seul chrétien de blessé, tandis que les ennemis

perdirent une grande partie de leur armée. Cependant le chef des Reddis chrétiens se rendit à la cour pour exposer au prince les besoins de la citadelle. Le prince lui donna des armes en récompense de sa bravoure, et le fit conduire en triomphe par la ville sur son propre éléphant; mais au lieu de lui fournir le secours qu'il demandoit, il abusa lâchement de sa confiance, et le força de lui faire un billet de six mille pistoles.

Aussitôt que le Reddi fut de retour à Alomouze, il rassembla ses frères, et après leur avoir rapporté la crainte et honteuse vexation que leurs richesses leur avoient attirée de la part de leur propre prince, ils prirent de concert la résolution d'abandonner le pays, et de retourner à Boucapouram, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile : la multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, et plus que tout cela, un grand nombre de petits enfants rendoient la marche périlleuse et embarrassante. Ils prirent le temps de la nuit pour se dérober à la vigilance de leur ennemi; leur marche se fit heureusement dans le plus grand silence, et nul de leur suite ne fut surpris.

Quelques temps après leur départ, le prince d'Alomouze en étant informé, leur envoya

des  
étai  
il e  
sold  
seco  
Red  
Ils a  
mou  
de h  
établi  
ils y  
contin  
étoit d  
brense  
la moi  
d'abor  
corda  
conside  
Cett  
de celle  
chrétien  
Boue  
lise  
e la re  
erté d  
me. D  
outes  
art de

des députés pour les engager à rester dans ses états ; mais cette négociation ayant été inutile, il en envoya d'autres avec une compagnie de soldats pour appuyer la négociation ; mais ces seconds députés arrivèrent trop tard, et les Reddis n'étoient plus sur les terres du prince. Ils avoient promis à Dieu en partant d'Alomourou, que s'ils échappoient à la vigilance de leurs ennemis, et que s'ils obtenoient un établissement dans le lieu où ils se retiroient, ils y bâtiroient une église à leurs frais. Ils continuèrent paisiblement leur route, qui étoit de quatre-vingts lieues, et cette nombreuse famille arriva à Bouccapouram sans la moindre incommodité. Le prince leur donna d'abord une ferme du domaine, et leur accorda ensuite d'autres villages, dont le plus considérable est voisin de l'église d'Aricatta.

Cette nouvelle église, qui est à une journée de celle de Bouccapouram, est l'ouvrage d'un chrétien nommé *Pierre Ponnasati*. Il se trouva à Bouccapouram lorsqu'on y construisoit l'église : il studia attentivement les principes de la religion chrétienne, et s'étant rendu à la vérité dès qu'il l'eut connue, il reçut le baptême. De retour dans sa ville, il eut à essuyer toutes sortes de contradictions, soit de la part de sa famille, soit de la part de Pappi

Reddi, qui en étoit gouverneur. Il songea d'abord à gagner sa famille, et il réussit par ses exhortations, et par les leçons d'un catéchiste qu'il avoit amené avec lui. Il eut plus de peine à fléchir le gouverneur ; cependant il en vint à bout, et obtint son consentement pour l'établissement qu'il vouloit former, et son agrément pour faire venir un missionnaire.

Le P. Gargam, qui fut appelé, se rendit à Aricotta pour conférer avec le gouverneur. Cette ville est d'environ cinq à six mille habitants. Le démon, auquel ce gouverneur bâti- soit alors un temple, craignit un concurrent aussi redoutable que le Dieu des chrétiens. Les Brames qui l'avoient déjà ébranlé, firent de nouveaux efforts à l'arrivée du missionnaire ; aussi le père le trouva-t-il tout à fait changé, et aux marques d'estime près, il n'eut pas recevoir aucune réponse positive. Le père voyant l'inutilité de ses raisons et de ses démarches, demanda au gouverneur pourquoi il l'avoit fait appeler, et s'il étoit permis à un homme de son rang de se jouer d'un missionnaire qui venoit de son pays en qualité d'ambassadeur du vrai Dieu ; que ce seroit un sujet de triomphe pour les ennemis de son culte, et qu'un semblable accueil retomboit sur le grand Maître qui l'avoit envoyé. « Ce grand



« Bien, ajouta-t-il, nous ordonne de secouer  
 » la poussière de nos souliers contre ceux  
 » qui refusent de nous recevoir; » et comme  
 il se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre,  
 le gouverneur tout effrayé l'arrêta, et chan-  
 geant de langage, il donna son consentement  
 de bonne grâce : il se fit même un changement  
 si grand dans le cœur du Bramo Ramana, le  
 principal auteur de cette opposition, qu'il se  
 chargea de présider à la construction de l'église.

Ces deux églises étant proches l'une de  
 l'autre, s'entraident pour l'accroisse-  
 ment de la foi. Celle de Bouccapouram eut  
 bientôt plus de deux cents chrétiens : et par  
 l'arrivée des Reddis venus de Madigoubba,  
 celle d'Aricatla se trouve une église toute for-  
 mée. Elle commence déjà à donner des pro-  
 phètes. La curiosité ayant attiré à la nouvelle  
 église un prêtre lingaïste, il disputa long-  
 temps avec le catéchiste. Le P. de la Johan-  
 nie jugeant, par ses discours, qu'il goûtoit les  
 vérités chrétiennes, entreprit sa conversion. Dieu  
 bénit son entreprise, l'orfèvre mit ce jour-là son  
 linga à ses pieds. Un si prompt changement  
 est, dans l'ordre des conversions de l'Inde,  
 une espèce de miracle, car de tous les gentils,  
 il n'y en a point de plus éloignés du chris-  
 tianisme, que ceux qui sont de cette nomina-



ble caste. Regis ( c'est le nom que ce néophyte reçut au baptême ) s'est souvent distingué par la fermeté avec laquelle il a soutenu les diverses persécutions domestiques, qui ne manquent guère aux nouveaux fidèles.

La conversion d'un autre linganiste a quelque chose de plus singulier. Un gentil, pour avoir entendu des catéchistes, avoit pris quelque teinture des vérités de la religion; il s'avisait de parler de la doctrine chrétienne au linganiste d'un ton railleur: « Ils sont admirables, » disoit-il, ces chrétiens! ils font le procès à tous nos dieux, et ils les traitent d'hommes, de pierres, d'animaux; ils veulent qu'on se borne dans le mariage à une seule femme, qu'on ne touche point au bien d'autrui, etc. » Le linganiste l'écouta tranquillement, et quand il eut achevé de parler: « Vous me dites-là des choses surprenantes, lui répondit-il; il faut que ces missionnaires soient de grands hommes, puisqu'ils prêchent une religion si pure, et si conforme à la droite raison: je vous suis obligé des connoissances que vous m'en donnez, et je vais de ce pas à l'église pour m'en faire mieux instruire. Et en effet, il se fit présenter au missionnaire, lui remit son idole, écouta les instructions et reçut le baptême. »

A Bouccapouram, un enfant de huit ans qui étoit chrétien, se trouvant dans une salle publique où les principaux du lieu étoient assemblés, l'un d'eux se mit à railler sur la religion. Le jeune enfant répliqua. Après quelques altercations de part et d'autre, on lui dit de montrer son Dieu. « Mon Dieu, répondit l'enfant, est le Créateur de tout l'univers; il est un pur esprit, et je ne puis vous le montrer; mais je vous montrerai bien le vôtre. » Il prit en même temps une pierre, sur laquelle il barbouilla une face humaine, puis l'ayant posée gravement à terre et avec un air de cérémonie, d'un coup de pied il la poussa loin de lui en disant : « Voilà les dieux que vous adorez. » Tout le monde applaudit à la saillie du jeune enfant, et le mauvais plaisant se retira couvert de confusion.

Une troupe de maçons, dont les chefs sont chrétiens, bâtoient la chaussée d'un étang à Mondicallou. Un dasséri, venu de Ballapouram, leur ayant aperçu le chapelet pendu au cou, crut que son titre de Samaiacadou ou de chef des dasséris, lui donnoit le droit d'inquiéter les ennemis de ses dieux. Il leur chercha querelle, et après bien des menaces, il leur défendit de puiser de l'eau. « Comment, dit l'un d'eux, c'est nous qui travaillons à cet étang,

» et vous nous empêcherez de nous y désal-  
» térer ! » Il alla à l'instant porter sa plainte au  
gouverneur qui est parent du prince. Celui-ci  
fit appeler le dasseri, et les fit disputer ensem-  
ble. La conclusion fut, que le gouverneur ir-  
rité contre le dasseri, le chassa de sa présence,  
et qu'il présenta le bétel au chrétien, ce qui,  
dans cette circonstance, étoit pour lui une  
assurance d'affection et une marque d'honneur.

Les mêmes fidèles ayant été employés par  
un Brame, ministre d'état, à réparer la chaus-  
sée d'un autre étang, en la chargeant de terre  
pour l'affermir, enterrèrent à dessein un nom-  
bre de petits idoles, que les gentils ont cou-  
tume d'y placer. Le Brame étant venu exami-  
ner l'ouvrage : « Je ne vois plus, dit-il, nos  
» dieux; qu'en avez-vous fait? Je ne com-  
» prends pas bien ce que vous me demandez,  
» répondit le chef des fidèles. A la vérité, j'ai  
» remarqué en cet endroit un amas de pier-  
» res, que j'ai trouvé propres à fortifier la  
» chaussée; mais de dieux, je n'en ai point vu.  
» C'étoit cela même, reprit le Brame, que tu  
» devois respecter: ignorois-tu que ce sont  
» nos dieux? Je m'y connois autant que per-  
» sonne, dit le maçon, puisque c'est notre  
» métier, et vous pouvez m'en croire; c'é-  
» toient certainement des pierres. Mais puis-

« que vous voulez que ce soient des dieux, ils  
» sauront bien reprendre leur place. » Un  
autre Brame lui ayant aperçu un chapelet, dit  
au Brame ministre : « A quoi vous amusez-  
» vous ? Ne voyez-vous pas que c'est un chré-  
» tien, et ignorez-vous quel est le mépris que  
» les chrétiens font de nos dieux ? La chose en  
» demeura là, et on ne les inquiéta point.

Je finis, mon révérend père, cette longue  
lettre, en vous apprenant la mort du P. Laverné,  
que l'excès de ses travaux a consumé en trois ou  
quatre ans passés dans cette mission. Il joignoit  
à une grande piété, un zèle qui ne lui permettoit  
pas de se modérer dans les exercices les plus fa-  
tigants d'une mission par elle-même si pénible.  
Il est le premier des missionnaires qui ait fait  
faire les exercices de saint Ignace aux caté-  
chistes et aux fidèles. Son église étoit une de  
celles où il s'administroit le plus de baptêmes.  
Le soin qu'il prenoit à convertir les infidèles et à  
former les néophytes ; ses fréquents voyages,  
le concours des fêtes, et l'ardeur dont il animoit  
ses fonctions de son ministère, terminèrent  
bientôt son sacrifice. Il se rendit trop tard à  
Pondichery, où les remèdes ne purent dissiper  
la langueur qu'il avoit contractée : elle servit à  
disposer à une mort précieuse, par les sen-  
timents de prédestiné qui le sanctifièrent jus-

qu'au dernier soupir, et qui laissent après  
lui une odeur de vertu qui subsistera long-  
temps dans cette maison. J'ai l'honneur  
d'être, etc.

### EXTRAIT

D'une lettre de F. Orléans au F. de Tournemine.

A Vencatiguiry, dans le Carnate,  
1010 septembre 1737.

Je pense comme vous, mon révérend père,  
qu'il eût été à propos de consulter avec plus  
de soin les livres originaux de la religion de  
l'Inde; mais jusqu'ici ces livres n'étoient pas  
entre nos mains, et l'on a eu long-temps qu'il  
n'étoit pas possible de les trouver, surtout les  
principaux, qui sont les quatre vedam. Ce  
n'est que depuis cinq ou six ans, qu'à la faveur  
d'un système de bibliothèque orientale pour  
le roi, je fus chargé de rechercher des livres  
qui pussent la former. Je fis alors des  
découvertes importantes pour la religion, par  
lesquelles je compte les quatre vedam ou livres  
sacrés.

Mais ces livres, qu'à peine les plus habiles docteurs entendent à demi; qu'un Brame n'oseroit nous expliquer de crainte de s'attirer quelque fâcheuse affaire dans sa caste, et dont l'usage du *samscroutam* (langue savante) ne donne pas encore la clef, parce qu'ils sont écrits en une langue plus ancienne, ces livres, dis-je, sont à plus d'un titre des livres scellés pour nous. On en voit pourtant des textes expliqués dans leurs livres de théologie : quelques-uns sont intelligibles à la faveur du *samscroutam*, particulièrement ceux qui sont tirés des derniers livres du *vedam*, lesquels, par la différence de la langue et du style, sont postérieurs aux premiers de plus de cinq siècles.

Cependant les Brames, parlant de leur *vedam*, disent tantôt qu'il est éternel, et tantôt qu'il est antérieur à la création. Mais j'ai prouvé plus d'une fois à ces docteurs, par les textes mêmes du *vedam*, qu'il étoit postérieur, et en particulier par ce texte-ci : *Autrefois le monde n'existoit pas, ensuite il est devenu existant : c'est l'Âme qui l'a formé, c'est pourquoi l'ouvrage est appelé bon, ( Et vidit Deus quòd esset bonum )*. Ordinairement par l'âme ils entendent Dieu, parce qu'ils en font l'ame universelle qui anime tous les corps.

A l'égard de l'idée de Dieu, que les philo-



sophes indiens confondent toujours dans la suite de leurs systèmes, on ne peut nier qu'ils n'aient eu de grandes lumières, et qu'ils ne soient dans le cas de ceux dont parle saint Paul, *qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu.* ( Rom. I, 21 ). De sorte qu'on est étonné de voir que des auteurs qui ont si bien parlé de Dieu, se jettent aveuglément dans un chaos d'absurdités grossières, ou qu'étant plongés si avant dans les ténèbres du paganisme, ils aient eu des lumières si pures et si sublimes de la Divinité.

Il n'y a pas un mois que m'entretenant avec un de ces docteurs, je lui parlois des attributs de Dieu, de la connoissance et de l'amour qui fonde la Trinité. Il m'objecta qu'il y avoit donc des qualités en Dieu. Je répondis que c'étoit en Dieu sa manière d'être, ses perfections, et non des accidents comme dans les êtres créés. Mais, me répliqua-t-il, la perfection n'est-elle pas différente de celui qui a cette perfection ? Vous admettez donc une union entre la perfection et l'être, ce qui détruit la simplicité de Dieu dont la nature est une et non pas composée. Je lui répondis que la perfection en Dieu ou son opération n'étoit pas différente de Dieu même ; que la sagesse de Dieu, par exemple, étoit Dieu. Il vit bien que j'avois satisfait à sa question et

sans insister davantage, il se mit à expliquer ma pensée, en disant que la perfection en Dieu existe à la manière de Dieu même. Sans qu'il soit nécessaire de citer les auteurs indiens, vous pouvez juger, par ce seul trait, s'ils connoissent Dieu.

J'ose même assurer que les philosophes indiens ont de grandes avances pour connoître la Trinité. Il y a une de leurs sectes moins répandue ici que dans le nord, qui reconnoît en Dieu la connoissance et l'amour. On la nomme : Secte de ceux qui admettent des distinctions en Dieu, par opposition à celle des *Vedantoulou*, qui rejettent ces distinctions, en disant que cette connoissance et cet amour ne sont autre chose que Dieu même, sans s'apercevoir qu'ils ont raison de part et d'autre, et que la vérité se trouve dans l'union de ces deux sentiments. Ils ont même répandu quelques idées de la Trinité dans leurs livres, en la comparant à une lampe qui a trois lumignons, et à un fleuve dont les eaux se séparent en trois bras différents.

Ce que j'ai vu de plus marqué et de plus étonnant en ce genre, c'est un texte tiré du *lumarastambam*, l'un de leurs livres. J'ai laissé à Ballapouram les papiers où j'ai décrit ce texte. Il commence ainsi : Le *Seigneur*, le *bien* ; le

grand Dieu ; dans sa bouche est la parole. (Le terme dont ils se servent personnifie cette parole). Il parle ensuite du Saint-Esprit en ces termes : *Ventus seu Spiritus perfectus*, et finit par la création, en l'attribuant à un seul Dieu. C'est le Dieu, dit-il, qui a fait le monde. C'est, à ce qu'il me parut, le sens du texte ; je l'examinai de nouveau, et j'aurai soin de vous l'envoyer.

Depuis le mois d'août de l'année 1736, la famine, qui dure encore, a désolé tout ce pays et a causé une grande mortalité. La consolation que j'ai eue au milieu de tant d'objets affligeants, a été de conférer le baptême à deux mille deux cent quarante-deux Indiens, dont la plupart étoient des enfants près d'expirer. Les autres missionnaires en ont pareillement baptisé un grand nombre, chacun dans son district. Je suis, etc.

IL  
recon  
chers  
dons ;  
de vo  
parmi  
agnus,  
une si  
ses p  
bienfa  
prié d  
confèr

## LETTRE

Du P. Saignes, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame de Saint-Hyacinthe religieuse Ursuline à Toulouse.

A Atipakam, dans le Carnate, ce 3 juin 1736.

MADAME,

*La paix de N. S.*

IL est juste que je vous rende le tribut de reconnoissance que nous vous devons, moi et mes chers néophytes. Ils sont tout couverts de vos dons; je partage avec eux les pieuses marques de votre libéralité, et il ne s'en trouve aucun parmi eux qui, portant au cou les croix, les agnus, et les médailles dont vous m'avez envoyé une si grande quantité, ne se souviennent dans ses prières des largesses de leur généreuse bienfaitrice. Il y en a même plusieurs qui m'ont prié de donner à leurs enfants, lorsque je leur confère le baptême, le nom du saint et de la

sainte que vous portez : ainsi on en voit qui s'appellent *Mouttou*, ce qui signifie *Haycinthe*; d'autres se nomment *Mouttamel*, qui veut dire *Marguerite*. Par-là votre nom est connu et révéré jusque dans ces terres barbares, et vos saints protecteurs y sont spécialement invoqués. Mais pour répondre à l'empressement avec lequel vous me priez de vous instruire de ce qui me regarde, du progrès que fait la foi parmi ces peuples, et des exemples de vertu que donnent les nouveaux fidèles, je vais tâcher de vous satisfaire.

Je n'eus pas plutôt achevé d'apprendre la langue *tamoul*, que j'entrai dans la mission de Carnate. Je ne suis éloigné que de trois lieues de la montagne sur laquelle est située la fameuse citadelle nommée *Carnata*, qui a donné son nom à tout le pays. Mon église est bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les tigres descendoient autrefois en grand nombre, et dévoroient quantité d'hommes et d'animaux. Depuis qu'on y a élevé une église au vrai Dieu, on ne les y voit plus paroître; c'est une remarque que les infidèles mêmes ont faite.

J'ai une seconde église à Arcate, où l'on compte plus de quatre mille chrétiens; c'est une grande ville more. On lui donne neuf lieues

de cirenit, mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Le Nabab y fait son séjour ordinaire. Un Nabab est un vice-roi nommé par l'empereur du Mogol; ces sortes de vice-rois sont plus puissants que le commun des vice-rois en Europe.

J'ai soin d'une troisième église à *Velour*, autre ville more également considérable, et la demeure d'un Nabab différent de celui d'Arcate. On y voit une forte citadelle, qui a double enceinte, avec de larges fossés toujours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le passage aux ennemis. J'y en ai vu d'une grandeur énorme. Les criminels condamnés aux crocodiles, n'ont pas été plutôt jetés dans ces fossés, qu'à l'instant même ils sont mis en pièces et dévorés par ces cruels animaux. Ce sont les anciens rois marattes qui ont construit cette citadelle; elle est encore recommandable par une superbe pagode, qui fait maintenant partie du palais du Nabab.

A une journée de *Velour*, tirant vers le nord, j'ai une quatrième église bâtie dans une forêt, dont les arbres sont singuliers. Ils sont extrêmement hauts, fort droits, et dénués de toute branche. Leur cime est chargée d'une grosse touffe de feuilles où est le fruit. Ce fruit est doux, grès comme un pavé de France, et



couvert d'une espèce de coque très dure. On le cueille en son temps, et on le met en terre. Au bout de deux mois, il pousse en bas une racine, et en haut un jet; l'un et l'autre se mangent. Six mois après, on coupe certaines feuilles de l'arbre, grandes comme des éventails, et qui en ont la forme, dont on couvre les maisons. La queue de la feuille est large de quatre doigts et longue d'une coudée. Quand, après l'avoir fait sécher au soleil, on l'a bien battue, elle ressemble à la filasse de chanvre et l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui reste à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vases pour recevoir la liqueur qui en découle. Cette liqueur est belle, claire, douce et rafraîchissante, ce que je ne sais que sur le rapport d'autrui, car je n'en ai jamais goûté. Il n'est pas permis à des *Sanias* ou pénitents, tels que nous sommes dans l'idée de ces peuples, et qui font profession de renoncer à tous les plaisirs du monde, de boire une liqueur si délicieuse, bien moins encore quand elle est préparée : car elle devient très forte et enivre aisément. Il n'y a guère que les gens de terre et les *Parias*, gens de la plus vile caste, qui en usent. On la prépare en la faisant bouillir, cuver et purifier. Lorsqu'on l'a fait bouillir, jusqu'à un certain point, elle s'épaissit et ac-

quie  
chan  
surr  
gros  
nos  
le tr  
plus  
dina  
ouvr  
maiso  
L'u  
a ben  
voient  
Dès q  
à suff  
J'entre  
de la  
Ils me  
me pr  
mes in  
nesses  
polites  
Apr  
nes co  
e préc  
Déjà si  
eux à  
ensoie

quiert un degré de consistance, qui lui fait changer de nom et de nature. C'est alors du sucre d'une couleur noirâtre qu'on met en grosses boules. Il est d'un grand débit parmi nos Indiens, et dans les pays étrangers où on le transporte. Lorsque l'arbre est vieux et n'a plus de suc, il devient d'une dureté extraordinaire; on le coupe et on en fait de fort beaux ouvrages et d'excellentes boiseries pour les maisons.

L'utilité qu'on retire de ces sortes d'arbres a beaucoup servi à peupler cette forêt, où se voient un grand nombre de petites habitations. Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eus peine à suffire à toutes les visites qu'on me rendit. J'entreteins ces Indiens, chacun selon sa portée, de la loi sainte que je venois leur annoncer. Ils me parurent édifiés et contents, et plusieurs me promirent de venir dans la suite écouter mes instructions. Dieu veuille que leurs promesses soient sincères, et non l'effet de leur politesse.

Après deux jours de repos, je commençai mes courses accoutumées dans les villages où je prêchai ouvertement les vérités de la foi. Déjà six familles entières avoient ouvert les yeux à ces premiers rayons de lumières, et pensoient sérieusement à leur conversion. Mais

du Brame, qui avoit de l'autorité dans ce lieu, vint à la traverse, et se donna tant de mouvements, qu'il détourna deux de ces familles de la résolution qu'elles avoient prise. Les quatre autres ne se laissèrent point ébranler. Une guérison surprenante, dont ils avoient été témoins, fortifia leurs saints desirs. Des infidèles de leur connoissance, qui avoient une fille mourante, crurent qu'ils lui conserveroient la vie s'ils pouvoient lui procurer le baptême. Ils l'amenerent à mon église, et comme cet enfant étoit à l'extrémité, je ne fis nulle difficulté de la baptiser. Le lendemain elle fut parfaitement guérie. Le père et la mère demeurèrent trois jours dans mon église pour commencer à se faire instruire; et obligés de retourner dans leur village, ils partirent avec une forte résolution de ne plus adorer que le vrai Dieu, et de revenir au plutôt recevoir les instructions nécessaires, pour se mettre en état d'être admis au baptême.

Le père de la catéchumène, grand dévot de Rourou, informé du changement de sa fille, quoiqu'il fût à une grande journée du village, partit sur l'heure pour la remettre, disoit-il, dans le bon chemin. Il ne la quitta point qu'il ne l'eût conduit à la pagode avec son mari. Je fus bientôt instruit de cette inf

délité, et dans l'excès de douleur qu'elle me causa, je lui fis dire que si elle ne rétractoit au plutôt une démarche si criminelle, pour ne rendre ses adorations qu'à l'Etre suprême, que je lui avois fait connoître, elle auroit tout à craindre pour sa fille. Mes remontrances furent inutiles : l'enfant, ainsi que je l'avois prédit, fut frappée à l'instant de son premier mal et mourut.

Assez près de ce village étoit une veuve distinguée dans le pays, qui, depuis dix ans, souffroit de vives et continuelles douleurs dans tout le corps, accompagnées de fréquentes défaillances, qui la rendoient incapable du moindre mouvement. Elle avoit employé inutilement pour sa guérison tous les remèdes naturels; elle avoit eu recours avec aussi peu de fruit aux temples des plus fameuses idoles. Ayant appris la guérison subite de cette jeune fille, dont je viens de parler, elle vint me voir, et au nom de Dieu qui avoit rendu la santé à cet enfant, elle me pria de l'instruire des vérités qu'il falloit croire pour recevoir le baptême. Elle demeura neuf jours dans l'église, et à mesure qu'elle s'instruisoit, elle se sentoit soulagée de plus en plus. Enfin, le dixième jour se voyant tout à fait délivrée de ses douleurs, elle protesta qu'elle ne vouloit plus adorer que le vrai

Dieu, et partit pour aller publier parmi ses concitoyens l'insigne faveur qu'elle venoit de recevoir.

A peine eut-elle fait quelques pas hors de l'église, qu'elle ressentit les atteintes de ses premières douleurs, et qu'elle retomba dans les mêmes défaillances. Elle se fit de nouveau transporter dans l'église, et dès qu'elle m'aperçut : « Ah ! mon père, s'écria-t-elle, j'ai » péché, il m'est échappé d'invoquer *Gan-* » *gama*, ne croyant pas que sans son secours » mon retour au village pût être heureux. » C'est la coutume des Indiens, lorsqu'ils commencent quelque action d'implorer l'assistance du dieu particulier qu'ils adorent. Celle-ci adoroit le Gange, et en portoit le nom. La déesse du Gange, selon les poètes indiens, est la femme de leur dieu Routren.

Je consolai cette pauvre veuve qui reconnoissoit sa faute, et la pleuroit amèrement. « Réparons-la, ma fille, lui répondis-je, par une » foi vive et par de sincères adorations du seul » vrai Dieu, en qui vous devez mettre unique- » ment votre confiance. » Et en même temps, moi et tous les fidèles que nous trouvions dans l'église, nous nous prosternâmes devant l'image de Jésus-Christ qui étoit sur l'autel. « A » cette vue, serai-je la seule, s'écria-t-elle en

» sanglottant, qui manquerois de rendre mes  
» hommages à mon Créateur et à mon Libéra-  
» teur? » Au même instant elle se lève, se pros-  
terne comme nous, et se relève sans aucun  
secours et jouissant d'une pleine santé. Péné-  
trée de joie et de reconnaissance, elle s'en re-  
tourna à son village, où j'espère que sa foi ne  
sera point altérée par les persécutions auxquelles  
elle doit s'attendre.

Un trait tout récent de fermeté qu'a fait  
paraître un de nos néophytes ne manquera  
pas, Madame, de vous édifier. Un soldat nou-  
vellement baptisé, fut appelé par son colonel  
pour un exercice qu'il faisoit faire à ses troupes.  
Il s'y rendit, et oublia de mettre son chapelet  
au cou, comme il avoit accoutumé de le faire  
pour ne laisser ignorer à personne qu'il étoit  
chrétien. Les soldats ne lui voyant pas ce signe  
de sa religion le raillèrent, comme s'il avoit  
eu honte de le porter, et qu'il eût abandonné  
sa foi. Le soldat, sans répondre un mot, part  
pour sa maison, et revient avec sa femme et  
ses trois enfants, portant tous des médailles  
et des chapelets à leur cou. « Camarades, leur  
dit-il, voyez si ma famille rougit du nom de  
chrétien; sachez que ce beau nom fait toute  
ma gloire; et que plutôt que de le ternir par  
une action indigne, je donnerai ma tête; celle



« de ma femme, de mes enfants, de mon père,  
 » de ma mère, et de tous mes parents et  
 » amis. »

Ce discours ayant été rapporté au colonel, il fit venir le soldat, et le questionna sur la doctrine qu'on lui avoit enseignée; il lui fit réciter ses prières, et le fit interroger par un Brame qui étoit à sa suite en qualité de son gourou. Ce soldat répondit d'une manière si juste et si plausible, que le colonel en parut charmé. Ce bon néophyte n'étant pas content de lui-même, parce qu'il ne se croyoit pas assez habile, demanda avec instance qu'on voulût bien lui accorder une audience dans trois jours; parce qu'il amèneroit avec lui le catéchiste qui l'avoit instruit, dont on seroit bien autrement satisfait. « J'y consens, dit le colonel en riant, » et se tournant vers le Brame : Vous êtes » notre docteur, lui dit-il, je vous invite à » cette entrevue. »

Le soldat s'étant rendu au jour marqué chez le colonel avec son catéchiste, se fit annoncer. Le Brame, qui se défioit de ses forces, voulant éluder une pareille conversation, demanda de quelle caste étoit celui qui prétendoit entrer avec lui en dispute sur la loi : on répondit qu'il étoit de la caste *Vellale*, une des plus honorables qui soient dans la caste des *Choutres*.

Le  
 rien  
 s'as  
 con  
 au l  
 n'e  
 ch  
 Da  
 ces  
 vo  
 rah  
 Bran  
 infid  
 remp  
 sensé  
 crédu  
 Le  
 haute  
 que  
 bless  
 cette  
 sont  
 les  
 s'avi  
 un h  
 un e  
 naire  
 venu

Le Brame lui fit dire qu'étant d'une caste inférieure à la sienne, il ne lui étoit pas permis de s'asseoir même auprès de lui. Le soldat ne se contenta pas de cette réponse, mais s'adressant au Brame : « Puisque ce Choutre, lui dit-il, n'est pas digne de votre conversation, je vais chercher mon gourou le Saniassi romain. » Dans quatre jours il sera ici. Il n'est pas nécessaire, répondit le Brame, je pourrai le voir et l'entretenir dans un temps plus favorable. » Le soldat fit bien valoir ce refus du Brame, et il en triompha devant ses camarades infidèles, comme d'une victoire qu'il avoit remportée sur lui, à la honte de la doctrine insensée dont il amusoit un peuple ignorant et crédule.

Les Brames sont, comme on sait, la plus haute noblesse de ce pays; on peut dire même que c'est la plus ancienne et la plus sûre noblesse du monde; car il est inouï qu'aucun de cette première caste se soit jamais mésallié. Ils sont les dépositaires de la loi, les gouroux ou les prêtres des dieux. Ils croiroient en effet s'avilir, s'ils s'entretenoient de religion avec un homme de la caste des Choutres. En voici un exemple assez récent. Un de nos missionnaires s'entretenoit avec un Brame qui l'étoit venu voir : la conversation tomba insensible-

ment sur la religion. Le missionnaire, qui ne savoit pas encore bien la langue, se trouva embarrassé dans une occasion, où il ne pouvoit pas assez bien expliquer sa pensée. Son catéchiste, qui étoit Choutre, voyant son embarras, s'avisa de prendre la parole. Le Brame, en colère: « De quoi te mêles-tu, lui dit-il, » d'oser parler en notre présence? Tais-toi, laisse » parler ton gourou; de quelque manière qu'il » s'exprime, il me fait plaisir; quand tu dirois » la vérité, je ne voudrois pas l'entendre de » ta bouche. »

L'idée qu'ont les Brames de leur excellence est fondée sur ce qu'ils croient et publient, qu'ils sont nés de la tête du dieu Brama. Il y en a qui se prétendent Brama eux-mêmes. Du reste, voici comme ils distribuent la naissance au reste des hommes : ils font naître leurs rois des épaules de Brama; c'est après eux la seconde caste : les Cometis de ses cuisses, et c'est la troisième caste; et de ses pieds les Choutres, qui sont la quatrième caste. Chacune de ces castes en renferme plusieurs autres; mais un homme d'une caste inférieure, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais s'élever à une caste supérieure.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces Brames, quise font semblables à leurs fausses divinités,

leur ressemblent parfaitement par leurs fouteries et par leurs dérèglements. Ils ont communément de l'esprit et du savoir ; il n'en est guère parmi eux qui ne conviennent que la loi que nous prêchons est sainte , et que la leur ne peut lui être comparée ; mais l'attachement aux plaisirs de la vie , le respect humain , la coutume , l'emportent sur toute conviction. S'il ne s'agissoit que de raisonner et de convaincre pour convertir les Indiens , toute l'Inde seroit bientôt chrétienne.

Un Indien , respectable par son âge et par son rang , que je pressois un jour plus fortement qu'à l'ordinaire d'embrasser la loi céleste , ainsi qu'il l'appeloit , et dont il faisoit souvent lui-même l'éloge : « Volontiers je l'embrasserois , me répondit-il , si vous pouviez empêcher les discours qu'on ne manquera pas de tenir , sur ce qu'à mon âge de soixante-seize ans je change de religion. Pour moi , dit un officier de guerre qui étoit présent , si j'avois autant d'esprit que vous , et que je fusse convaincu , comme vous me paraissez l'être , je ne balancerois pas un moment ; il faut savoir mépriser les frivoles discours du monde. Puis m'adressant la parole : O pénitent romain , me dit-il , je ne suis pas capable d'entrer dans tous ces raisonnements : j'a-

» dore Vistnou : allumons du feu dans une  
» fosse, j'y ferai jeter un de mes soldats vist-  
» novistes; vous, faites-y jeter un de vos dis-  
» ciples; celui qui en sortira sain et sauf, sans  
» avoir été endommagé par le feu, donnera  
» une preuve certaine de la plus grande  
» puissance du Dieu qu'il adore. »

Ma réponse à une proposition si peu raisonnable fut celle qu'on a accoutumé de faire à ceux qui voudroient tenter Dieu. « Cette  
» épreuve, ajoutai je, est d'autant moins né-  
» cessaire, que Dieu daigne souvent, par des pro-  
» diges, confirmer à vos yeux les vérités saintes  
» que nous vous annonçons. Sur quoi je lui  
» nommai une personne qu'il connoissoit : aller  
» la voir, lui dis-je, et faites-vous raconter ce  
» qui lui est arrivé assez récemment. »

Cette personne, dont je lui parlois, est une  
dame indienne qui, étant à l'extrémité, fit  
venir un de mes catéchistes, et lui demanda  
le baptême, comme un remède infailible qui  
lui rendroit la santé. Le catéchiste, après une  
courte instruction sur ce sacrement et sur les  
obligations auxquelles il engage, la laissa avec  
un grand désir de le recevoir. Au moment  
qu'après avoir été instruite, elle conçut ce  
saint désir, elle se trouva beaucoup mieux, et  
au bout de trois jours elle fut parfaitement

dans une  
soldats vist-  
de vos dis-  
t sauf, sans  
u, donner  
lus grande

si peu rai-  
umé de faire  
Dieu. « Cette  
at moins né-  
t, par des pro-  
vérités sainte  
r quoi je le  
noissoit : alle  
us raconter ce  
ent. »

arfois, est une  
extrémité, fa-  
t lui demanda  
infaillible que  
iste, après une  
ent et sur le  
, la laissa avec  
. Au moment  
elle conçut  
coup mieux,  
at parfaitement

guérie. Sa santé une fois rétablie, elle négligea  
l'accomplir sa promesse. Après quelques mois  
elle retomba dans sa première maladie : elle  
reconnut alors que Dieu la punissoit pour avoir  
différé de recevoir le baptême, et bien qu'elle  
fut d'une extrême foiblesse, elle se fit porter à  
l'église. Je la trouvai dans un pressant danger  
de mort, et je ne crus pas pouvoir lui refuser  
cette grâce. Aussitôt, au grand étonnement de  
tous les assistants, ses forces revinrent, son  
visage reprit couleur, elle se leva, et retourna  
sur son pied à sa maison, s'appuyant seulement  
sur un de ceux qui l'avoient portée mourante  
à l'église. Pendant trois mois, aucune néophyte  
ne fit paroître plus de piété, plus de constance  
ni de zèle. Mais lorsque je citois cette guérison  
extraordinaire à l'officier dont je viens de  
parler, je n'aurois pas pu lui faire le même  
loge de cette dame. Les continuelles persécu-  
tions qu'elle eut à souffrir dans sa famille ébran-  
lèrent enfin sa constance. On fit venir le prêtre  
de la divinité qu'elle adoroit auparavant. Ce  
ministre du démon lui ayant imposé pour péni-  
tence de sa faute prétendue une grosse au-  
mône qu'il s'appliqua à lui-même, lui arracha  
du cou l'image du Sauveur qu'elle portoit, et  
lui attacha le lingan, figure infâme du dieu  
outren, qui donne le nom à toute la secte des



*Linganistes.* Cette malheureuse dame devint par-là aussi païenne qu'elle l'étoit avant sa conversion; mais elle ne porta pas loin la peine de son apostasie. Sa maladie la reprit aussitôt et elle en mourut.

Je ne dois pas omettre que, par un trait singulier de la divine miséricorde envers elle, le P. Calmette, qui n'étoit jamais descendu du nord, passa par mon église, dont j'étois fort éloigné. La dame mourante, informée de son arrivée, le fit prier de la venir voir. Aussitôt que le père parut, elle se leva, et en présence de son mari et de tous ceux qui étoient présents, elle arracha le lingan qu'on lui avoit mis au cou, le jeta loin d'elle, détesta Routren, fondant en larmes, demanda pardon à Dieu de l'avoir si lâchement abandonné. Elle fit sa confession au missionnaire, et peu après l'aveu achevée, elle mourut dans de grands sentiments de repentir et d'espérance en la miséricorde de Dieu.

Les persécutions domestiques sont plus à craindre pour ces nouveaux fidèles, que les persécutions plus grandes qui viennent de la part des étrangers. Le prince nommé *Timma-naiken*, dans les états duquel est cette église, est tout à fait contraire à la chose chrétienne. Il a déclaré infâme un soldat et l'a châsé de

ame devint  
oit avant  
loin la peine  
prit aussitôt  
par un tra  
envers elle  
descendu d  
t j'étois for  
mée de son  
oir. Aussi  
t en présen  
étoient pré  
lui avoit m  
a Routren,  
don à Dieu  
Elle fit sa con  
après l'ave  
grands sent  
en la misér  
  
sont plus  
èles, que d  
tennent de  
ommé Timm  
t cette églis  
se chrétien  
l'a cha sé

service et de la ville, par la seule raison qu'il  
coutoit les instructions qui se font à l'église.  
ai cependant jusque dans sa cour trois fa-  
illes de catéchumènes qui ne craignent point  
s'attirer sa disgrâce, et qui sont prêts à tout  
suffrir plutôt que d'abandonner la foi.

Un Brame, intendant de ce prince, passant  
un village de sa dépendance, vit plusieurs  
ersonnes assemblées autour d'un de mes ca-  
chistes, qui leur expliquoit la loi chrétienne.  
s'arrêta, et l'ayant appelé, il lui demanda  
il étoit, quelle étoit sa caste, quel étoit son  
ploi, et de quoi traitoit le livre qu'il tenoit à  
main. Le catéchiste ayant satisfait à ses ques-  
ns, le Brame prit le livre et le lut. Il tomba  
ement sur un endroit qui disoit que les dieux  
pays n'étoient que de foibles hommes. «Voilà  
ne rare doctrine, dit le Brame! je voudrois  
en que vous entreprissiez de me le prouver.  
ne me seroit pas difficile de le faire, répondit  
catéchiste, si vous me l'ordonniez. S'il ne  
ent qu'à cela, reprit le Brame, je vous  
ordonne.» Le catéchiste commença à réciter  
x ou trois faits de la vie de Vistnou : c'é-  
nt des vols, des meurtres, des adultères.  
Brame voulut détourner le discours; le ca-  
chiste, sans se laisser donner le change, le  
sa davantage. Le Brame s'apercevant trop

tard qu'il s'étoit engagé dans la dispute, sans faire attention à sa qualité de Brame, et ne sachant plus comment se tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la loi chrétienne. « Loi de *Pranguis*, dit-il, loi de misérables *Parias*, loi infâme. Permettez-moi de » de le dire, répliqua le catéchiste, notre loi » est sans tache : le soleil qui est également » adoré des Brames et des *Parias*, ne doit pas » être appelé *Soleil de Parias*, quoique certains » ci l'adorent ainsi que les Brames. »

Cette comparaison irrita encore davantage le Brame, et il n'y répondit que par plusieurs coups de bâton dont il frappa le catéchiste. Il lui porta entr'autres un coup sur la bouche dont toutes ses dents furent ébranlées, et il le chassa du village comme un *Parias*, avec défense à lui d'y reparoitre, et aux habitants de lui donner jamais de retraite. « C'est ainsi » dit le Brame, que pour la première fois » faut traiter ces prédicateurs d'une loi nouvelle qui renverse l'état, et qui détourne les » peuples du culte de nos dieux ; et si cela » arrive une seconde fois, il faut leur couper » la tête, comme on fait dans le royaume de Maïssour. Ce ne sont pas là les maux que nous » craignons, dit le catéchiste, au contraire, nous » regardons comme un bonheur les mauvais traitements qu'on nous fait.

• tements que vous me faites; et si dès aujourd'hui, sans attendre à un autre temps, ma tête vous est agréable, je vous l'offre en témoignage des vérités que je prêche. »

Lorsque mon catéchiste, de retour à l'église, me fit le détail de ce qu'il venoit de souffrir, et que je vis son visage encore enflé et ses dents ébranlées, je ne pus retenir mes larmes, et je l'embrassai tendrement. J'aurois fort souhaité d'avoir été à sa place; mais je n'ai pas encore été jugé digne de rien souffrir pour Jésus-Christ, si ce n'est des mépris, des insultes, des injures, et de vaines menaces qu'on m'a faites quelquefois de m'arracher la langue, de me faire couper les pieds et fendre la tête en deux. Demandez pour moi au Seigneur qu'on ne s'en tienne point à des menaces vaines.

Cependant, pour l'honneur de la religion, je crus devoir informer le prince des mauvais traitements faits sans aucune raison à mon catéchiste, et je lui en demandai justice. Il me répondit que le Brame, mécontent du service, s'étoit retiré hors de ses états; sur quoi je lui fis dire que, puisque cet officier ne dépendoit plus de lui, il ne trouvât pas mauvais que je m'adressasse au Nabab de Velour, au pouvoir duquel il ne pouvoit manquer d'é-

tre, en quelque lieu qu'il se fût retiré. Le prince m'envoya un exprès pour me dire qu'il feroit revenir son intendant, que j'eusse à lui envoyer le catéchiste maltraité, et qu'il examineroit cette affaire. Ils parurent l'un et l'autre en présence du prince, et toutes choses ayant été mûrement examinées, le conseil décida que l'officier avoit tort. Sur quoi le prince lui ordonna de faire excuse au catéchiste, et de lui donner du bétel en signe de réconciliation, d'estime et d'amitié, ce qui fut exécuté.

Le surlendemain j'envoyai faire mes remerciements au prince, en le priant de vouloir bien m'accorder la permission de prêcher et de faire prêcher librement dans ses états la religion chrétienne. Le Saniassi, répondit le prince, la permission qu'il demande; il n'a rien à craindre : si quelqu'un est désormais assez hardi pour lui faire de la peine, je saurai l'en punir d'une manière exemplaire. Il peut s'assurer de mon amitié. Autant l'insulte faite à la religion avoit été publique, autant la réparation fut-elle éclatante. Durant les huit jours que cette affaire traina à Toumandé, où réside le prince, la loi de Dieu fut plus prêchée et plus annoncée aux grands qu'elle ne l'avoit été depuis trente ans dans cette cour.

Je prévois, Madame, une objection que

vous m'allez faire et qui est toute naturelle. Est-il possible, me direz-vous, que se prince en ait agi si poliment avec vous, et qu'en même temps il soit si fort opposé au christianisme? Cela s'accorde, Madame, parce qu'il est encore plus politique qu'ennemi de notre sainte religion. Il est tributaire du Nabab, et il ne peut ignorer que ce Nabab m'honore de sa protection. Il y a peu de temps que ce seigneur m'envoya chercher par deux officiers brames pour administrer les derniers sacrements à un de ses médecins, qui est né dans le royaume de Canara. Malheureusement, quelque diligence que j'eusse faite, je le trouvai mort à mon arrivée. Le Nabab, qui l'aimoit tendrement, en fut fort affligé. Il ordonna que tous les chrétiens de sa cour se rendissent sous les armes aux funérailles, avec un détachement de cavalerie et d'infanterie mûre. Après qu'ils eurent fait quelques décharges de mousqueterie sur le tombeau, on distribua aux pauvres de grosses aumônes pour le repos de l'ame du défunt.

Aussitôt que je fus arrivé dans ma petite maison à Velour, j'envoyai saluer le Nabab par les Brames qui m'avoient accompagné. Le Nabab me fit saluer à son tour et m'envoya le *batian* : c'est la nourriture de chaque jour,



qui consiste en une mesure de riz, une demi-mesure d'une sorte de pois du pays, du beurre et quatre pièces de monnaie de cuivre, faisant la valeur d'un sou, pour acheter du poivre, du sel et du bois. C'est la manière la plus honorable et la plus polie dont les grands reçoivent les étrangers. Je fus traité de la même manière pendant quinze jours que ce vice-roi me fit rester à Velour pour terminer, selon les règles de la loi chrétienne, quelques différends survenus entre les chrétiens de sa cour. Ces affaires étant terminées, il me fit dire qu'il vouloit me voir avant mon départ, et qu'il m'enverroit chercher.

Le lendemain matin vint un officier de la chambre avec un écuyer, qui me faisoit conduire un cheval magnifiquement caparaçonné de l'écurie même du Nabab. Je montai dessus suivi de ces deux officiers, et de quatre de mes disciples. Étant arrivé à la première porte, je fus reçu par deux autres officiers de la garde et par six soldats, qui m'ayant fait traverser une grande cour, me remirent à une seconde porte entre les mains d'autres officiers. Ceux-ci me conduisirent au travers d'une autre grande cour, dans une longue galerie, où le Nabab étoit assis sur une estrade couverte d'un riche tapis. Toute sa cour étoit debout

sur les deux ailes de l'estrade. Je fus annoncé et précédé par un officier qui tenoit une baguette d'argent à la main, et qui me mena jusqu'au bas de l'estrade. Le Nabab m'ayant fait signe de monter, se leva, m'embrassa, et me prenant par la main, me fit asseoir auprès de lui. Je lui présentai quelques bagatelles que je faisois porter par un de mes disciples : car ce seroit manquer à la politesse, lorsqu'on visite un grand, de ne lui pas offrir quelque chose. Il me fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs et les usages d'Europe. Mes réponses parurent le satisfaire; mais ce qui lui fit surtout plaisir, c'est que je lui parlois la langue more, qui est sa langue naturelle. Cependant l'heure de l'audience publique approchoit. Il fit apporter dans un grand bassin d'argent du bétel, et m'en donna : c'est un présent que font les grands à ceux qu'ils honorent de leur estime et de leur amitié. Je le reçus, et le donnai à garder à un de mes disciples. Vous savez sans doute, Madame, qu'on appelle *bétel* les feuilles d'un certain arbrisseau odoriférant, que mangent les Indiens, et qui est pour eux un grand régal.

Ce seigneur musulman a une estime singulière pour les chrétiens; il en a une compagnie de vingt-cinq hommes, qui font tour-à-tour

une demi-  
du beurre  
yre, faisant  
du poivre,  
la plus ho-  
grands re-  
de la même  
ce vice-roi  
er, selon les  
es différents  
sa cour. Ces  
t dire qu'il  
art, et qu'il

officier de la  
faisoit con-  
caparaçonné  
montai dessus  
de quatre de  
mière porte,  
fficiers de la  
yant fait tra-  
rent à une se-  
tres officiers.  
rs d'une autre  
galerie, où le  
rade couverte  
étoit debout

la garde au palais. La religion persécutée trouve toujours en sa personne un appui contre la fureur des princes gentils. Nous avons dans ses troupes un grand nombre de chrétiens, qui ne manquent pas, lorsqu'ils sont en campagne, de s'assembler tous les dimanches à un certain signal qui se donne. Là, un chef chrétien, sage et prudent, à qui j'ai donné le soin de veiller sur tous les chrétiens de l'armée, leur dit la prière, leur donne des avis, et impose des pénitences à ceux qui ont fait des fautes qui en méritent. Au retour de la campagne, ce catéchiste d'armée me rend compte de tout ce qui s'est passé. Il m'a rapporté un fait remarquable, arrivé dans la dernière campagne qui fut faite sur les frontières du royaume de Tanjaour.

Un détachement de l'armée more fut envoyé pour piller et brûler un village des ennemis. A cette nouvelle, la plupart des habitants songèrent à prendre la fuite. Une femme du nombre des fuyards, fut arrêtée par un soldat more, qui, après lui avoir arraché son collier et ses bracelets, qu'elle ne vouloit point donner, levoit déjà le sabre pour la tuer. Cette pauvre femme se jetant à genoux : « La » vie, s'écria-t-elle ! je vous la demande au » nom du vrai Dieu que j'adore. » Un soldat chrétien, qui étoit de ce détachement, jugeant

que cette femme étoit chrétienne : « Arrête, » camarade, dit-il au soldat more; grâce pour » un moment, ne frappe pas encore. Il s'avance et demande à cette femme si elle étoit » chrétienne. Oui, dit-elle, je suis chrétienne; » au nom de Dieu, accordez-moi la vie. Ne » craignez rien, lui répondit le soldat, je suis » pareillement chrétien. » Et aussitôt il lui fit rendre son collier et ses bracelets. Cette pauvre femme, quoique transportée de joie, avoit encore une autre inquiétude. « Hé! que deviendra, » s'écria-t-elle, l'église que nous avons dans le » village? Notre père n'y est pas. » Au même instant le soldat chrétien recommande cette femme à son camarade, retourne au camp, va droit à la tente du général, et lui demande sa protection pour une église de chrétiens. Ce général, qui ne nous est pas moins affectionné que le Nabab de Velour, envoya promptement arborer son pavillon à l'église; cela fut fait avant que le détachement arrivât au village. Ainsi il n'y eut, dans ce lieu-là, que l'église qui fut sauvée du pillage et de l'incendie.

Ce même général more fit délivrer, il y a deux ans, un de nos missionnaires qui avoit été fait prisonnier de guerre par un parti, dans le royaume de Trichirapali; et en dernier lieu, il a apaisé une violente persécution que

le roi de Tanjaour avoit excitée contre les chrétiens. Le P. Beski, qui se trouva alors le plus près de l'armée, alla l'en remercier, et il en fut reçu avec les plus grandes marques de distinction. Il sera dans la suite fort important d'apprendre la langue more, pour cultiver l'amitié dont ces seigneurs mahométans nous honorent. Vous ne sauriez croire de combien d'embarras ils m'ont tiré.

L'extrême misère qui, depuis deux ans, a été générale dans tout le Carnate, nous a enlevé un grand nombre d'anciens chrétiens. Pendant ces deux années là, il n'est pas tombé une seule goutte de pluie; les étangs, plusieurs rivières même ont été à sec; le riz et tous les autres grains ont été brûlés dans les campagnes, et rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre peuple, que de passer un et deux jours sans rien manger. Des familles entières, abandonnant leur demeure ordinaire, alloient dans les bois pour se nourrir, comme les animaux, de fruits sauvages, de feuilles d'arbres, d'herbes, et de racines. Ceux qui avoient des enfants, les vendoient pour une mesure de riz; d'autres, qui ne trouvoient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoisonnoient pour abrégér leurs souffrances. Un père de famille vint me trouver un jour :

« Nous mourons de faim, me dit-il; ou donnez-nous de quoi manger, ou je vais empoisonner ma femme, mes cinq enfants, et ensuite je m'empoisonnerai moi-même. » Vous jugez bien que dans une occasion pareille, on sacrifie jusqu'à ses propres besoins. Au milieu de tant de malheurs, nous n'avons eu qu'une seule consolation, c'est de donner le baptême à une infinité d'enfants de parents infidèles. Le jour de saint Hyacinthe, qui étoit votre fête, je donnai votre nom à un enfant qui s'envola au ciel le même jour, et qui prie maintenant pour vous.

Arear est une grande ville où la famine faisoit les plus grands ravages, et c'est aussi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluie. Le Nabab, en habit de fakir, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, et traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagnée de plusieurs seigneurs de sa cour, tous dans le même équipage, se rendit en grande pompe à la mosquée, pour obtenir de la pluie au nom du prophète Mahomet. Ses vœux furent inutiles, et la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelque temps après, un fameux pénitent gentil que les infidèles regardoient comme un homme à miracles, se mit tout le corps en sang, en le



déchiquetant avec un couteau bien affilé, en présence de tout le peuple, et promettant une pluie abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Enfin, quatre mois après, un chef des fakirs se fit enterrer jusqu'au cou, bien résolu de demeurer en cet état jusqu'à ce que la pluie fût venue. Il passa ainsi deux jours et deux nuits, ne cessant de crier de toutes ses forces au prophète, qu'il devoit accorder de la pluie, et qu'il y alloit de sa gloire. Enfin, il perdit patience, et le troisième jour il se fit déterrer, sans qu'il fût tombé une seule goutte de pluie, bien qu'il l'eût promise avec tant d'assurance.

Comme les besoins de nos églises, et de différentes chrétientés que nous cultivons, nous obligent à de longs et fréquents voyages, vous jugez assez, Madame, combien nous avons eu à souffrir durant de si étranges chaleurs, dans un climat d'ailleurs qui est si ardent de lui-même. J'ai changé jusqu'à trois fois de peau; elle tomboit par lambeaux à peu près comme elle tombe aux vieux serpents. Ce qui me faisoit de la peine, c'est que la peau nouvelle qui revenoit n'étoit pas plus noire que la première; la couleur blanche, comme vous savez, n'est pas favorable en ce pays-ci, à cause de l'idée de *Pranguis* que ces peuples y ont attachée.

bien affilé, en  
promettant une  
plus exaucé que  
après, un chef  
u'au cou, bien  
jusqu'à ce que  
si deux jours et  
r de toutes ses  
oit accorder de  
gloire. Enfin, il  
ne jour il se fit  
une seule goutte  
omise avec tant  
  
s églises, et de  
as cultivons, nous  
ts voyages, vous  
en nous avons eu  
es chaleurs, dans  
i ardent de lui-  
ois fois de peau;  
peu près comme  
. Ce qui me fai-  
eau nouvelle qui  
que la première;  
ous savez, n'est  
à cause de l'idée  
s y ont attachée.

Quand, dans un jour de marche, nous trou-  
vions un peu d'eau toute bourbeuse, nous nous  
croyions heureux. Une fois, la nuit nous sur-  
prit dans un bois, sans avoir pu rien prendre  
de tout le jour. Il nous fallut coucher sous un  
arbre, après avoir allumé du feu, pour écarter  
les tigres, les ours, et les autres bêtes féroces.  
Malheureusement le feu s'éteignit pendant  
notre sommeil, et nous fûmes tout à coup ré-  
veillés par les cris affreux d'un tigre qui s'ap-  
prochoit de nous. Le bruit que nous fîmes, et  
le grand feu que nous allumâmes promptement,  
l'éloignèrent, mais vous pensez bien qu'il ne nous  
fut pas possible de fermer les yeux le reste de  
la nuit. Il y a une providence particulière de  
Dieu sur les missionnaires, qui les préserve,  
et de la dent des tigres, et de la morsure des  
serpents. C'est ce que plusieurs fois j'ai éprouvé  
moi-même. Un jour que vers midi j'étois ex-  
trêmement fatigué d'une marche pénible, je me  
reposai sous un arbre où je m'endormis. Un  
moment après, je fus réveillé par les cris ex-  
traordinaires d'un oiseau qui se battoit sur cet  
arbre avec un serpent. Le serpent mis en fuite  
descend de l'arbre, et s'élance sur moi. Le  
mouvement que je fis en me levant l'empêcha  
de m'atteindre. Il étoit long de quatre pieds,  
et parfaitement vert. Cette sorte de serpent se

tient ordinairement sur les arbres; ils ne s'attachent qu'aux yeux des passants, sur lesquels ils se jettent.

Une autre fois, il ne s'en fallut presque rien que je ne fusse piqué d'une couleuvre, qui s'étoit glissée le soir dans ma chambre, sans que je m'en fusse aperçu. Le mouvement qu'elle fit la nuit sur moi, me réveilla, et je la jetai fort loin. J'allumai aussitôt du feu, et j'appelai un de mes disciples, qui m'aida à la tuer. Ce qui me surprit, c'est qu'elle se défendoit également des deux extrémités du corps, sans qu'il nous fût possible de distinguer la tête de la queue. Le lendemain je l'examinai à mon aise, et je me convainquis par mes propres yeux, d'une vérité dont j'avois toujours douté, savoir, qu'il y eût des serpents à deux têtes. Celui-ci en avoit réellement deux, dont les morsures sont également mortelles. De la première, qui est la mieux formée, il mord; et la seconde, qui n'a point de dents comme la première, est armée d'un aiguillon dont il vous pique.

Le plus gros serpent que j'aie encore vu, c'est le serpent d'une pagode, qui est aussi gros que le corps d'un homme, et long à proportion de sa grosseur. On a accoutumé de lui offrir, sur un petit tertre fait exprès, des

agneaux, de la volaille, des œufs, et autres choses semblables qu'il dévore à l'instant. Quand il est bien repu de ces offrandes, il se retire dans le bois voisin, qui lui est consacré. Aussitôt qu'il m'aperçut, il se dressa de la hauteur de deux coudées; et toujours les yeux attachés sur moi, il enfla son cou, et poussa d'affreux sifflements. Je fis le signe de la croix, et me retirai bien vite. Ce serpent est le dieu particulier qu'on adore dans cette pagode. Les uns croient qu'il soutient et porte le monde sur sa tête, d'autres se sont imaginés que c'est sur lui qu'est couché Vistnou, lorsqu'il est porté dans la mer de lait. A ce seul trait, connoissez, Madame, dans quelles profondes ténèbres sont ensevelis ces pauvres peuples, au salut desquels nous travaillons.

Je reviens à un nouveau trait de fermeté qu'a fait paroître un de nos catéchumènes, et qui a rendu la religion vénérable aux infidèles mêmes. Il y avoit quelque temps qu'il venoit assidument à l'église, lui et sa famille, pour se faire instruire, et se disposer au baptême. On le dénonça au chef de son village; celui-ci l'ayant fait venir, lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût dessein d'abandonner la loi de ses pères, pour adorer un Dieu étranger. Le catéchumène répondit ingénument qu'il ne vou-

loit plus vivre sous l'empire du démon, et que l'Être suprême qu'il adoroit, étoit le créateur de tout l'univers, et le seul maître à qui nous devions nos hommages. Le chef irrité de cette réponse, après bien des menaces, fit venir le gourou pour le ramener avec douceur au culte des idoles. Celui-ci n'ayant pu tant soit peu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de sa maison seroit murée; on le déclara déchu de sa caste, on lui attacha sur le dos une pierre très pesante, qu'on lui fit porter pendant six heures au milieu de la rue, et au plus fort de la chaleur, après quoi on le chassa hors du village.

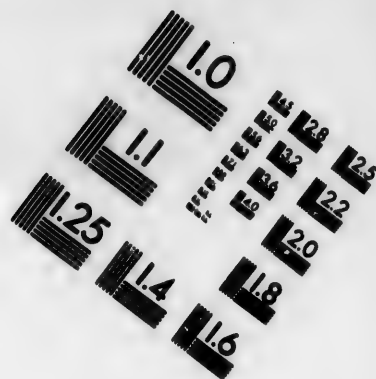
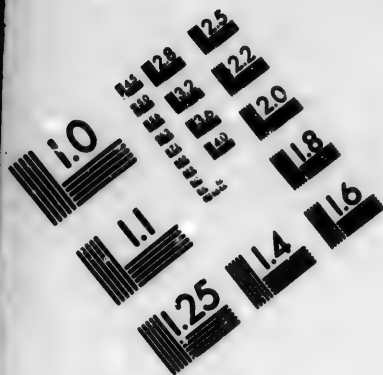
Ayant été bientôt informé d'un traitement si indigne, j'envoyai sur le champ un de mes catéchistes pour fortifier le catéchumène, et faire des remontrances de ma part au chef du village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au gouverneur *more* de qui dépendoit le village, avec un détail de toutes les violences qu'on y avoit exercées. Le gouverneur cita à son tribunal, et le chef du village, et le Pandaran (c'est le nom du catéchumène). Le premier s'y rendit accompagné des habitants les plus mutins, et de plus de cinquante *Andis*, (ce sont des religieux indiens, ennemis déclarés de la religion.) Le

second y alla , accompagné de mon catéchiste, qui n'avoit garde de l'abandonner. Aussitôt qu'ils parurent : « Si le Pandaran , dit le gouverneur , mérite d'être dégradé , je ne m'y oppose point ; mais il est juste de l'écouter , qu'il dise ses raisons , et vous direz les vôtres. » On y consentit de part et d'autre.

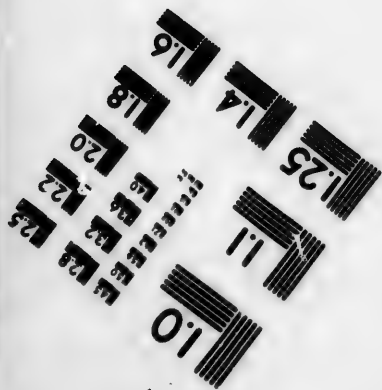
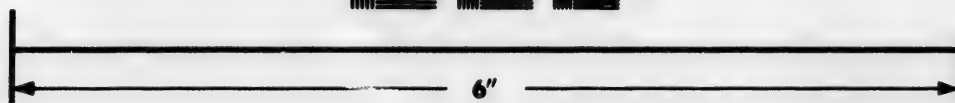
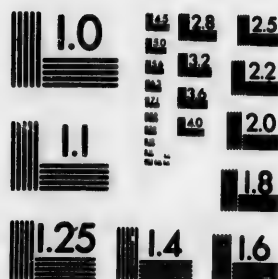
Le gourou commença premier , et après avoir fait l'éloge de Brama , de Vistnou , et surtout de Routren , qui étoit sa principale divinité , il dit qu'on ne pouvoit abandonner le culte de Routren , sans contrevenir aux lois les plus anciennes et les plus inviolables du pays ; et que celui qui devenoit coupable d'un si grand crime méritoit d'être dégradé , privé de ses biens , et banni de sa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudissement général de la part des infidèles. Le catéchiste eut ordre de parler à son tour. Il exposa les principaux caractères de la divinité , et il montra qu'aucun de ces caractères ne pouvoit convenir à Routren , et qu'ils ne convenoient tous qu'à l'Etre suprême adoré des chrétiens. Sur quoi le gouverneur l'interrompant , demanda au Pandaran , si c'étoit là le Dieu qu'il adoroit. « Oui , répondit le catéchumène , c'est cet unique vrai Dieu que j'adore depuis un mois que j'ai le bonheur de le connoître ; Routren n'est qu'un







# **IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
16  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40  
45  
50  
56  
63  
71  
80  
90  
100

11

1.0  
1.1  
1.2  
1.5  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10.0

» homme qui s'est rendu infâme par ses crimes.  
 » Le gouzon vient de faire son éloge : peut-il  
 » nier ce que nos histoires nous racontent de  
 » sa naissance : de sa mère nommée *Parachasi*;  
 » de *Brumis* son frère aîné, auquel il coupa la  
 » tête; de repentir qu'il eut de son fratricide;  
 » de sa retraite dans un désert pour en faire  
 » pénitence, et qu cependant il commit les plus  
 » grandes abominations et de toutes les cri-  
 » mes. »

Le gouzon et les autres voyant qu'il alloit  
 découvrir bien des mystères d'iniquité, l'in-  
 terrrompirent par leurs cris et par les injures  
 dont ils l'accablèrent. Le gouverneur, qui re-  
 connoissoit le vrai Dieu aux traits dont le ca-  
 tholiste l'avoit dépeint, et qui d'ailleurs, selon  
 les principes de sa loi, révéroit Jésus-Christ  
 comme un grand prophète, imposa silence à  
 ces mutins; après quoi, de concert avec ses  
 officiers, il prononça que le Pandaran méritoit  
 les plus grands éloges d'avoir abandonné Ro-  
 man pour adorer le vrai Dieu, et qu'ainsi il  
 devoit être maintenu dans tous ses biens et dans  
 tous ses honneurs. Cette décision excita un  
 grand tumulte parmi les indiens et les autres  
 gentils, qui attendoient au dehors quelle seroit  
 l'issue de cette dispute. Ils demandèrent une  
 nouvelle conférence, à laquelle ils feroient ve-

nir  
 les  
 ind  
 à co  
 souh  
 d'au  
 droi  
 arriv  
 soluti  
 le gou  
 et me  
 nel de  
 un Die  
 dolo; j  
 quer le  
 cathol  
 La  
 grande  
 lui qui  
 ternes;  
 de la  
 jeuner;  
 tion des  
 de sa  
 juridictio  
 une prov  
 rables, e  
 qui va ju

nir le grand gourou de Tiroupanamaley : elle  
leur fut accordée, et mon catholique s'en fit  
informier aussitôt. Je lui mandai de faire savoir  
à tout le monde, que depuis long-temps je  
souhaitois une pareille entrevue avec un homme  
d'une si grande réputation, et que je me ren-  
drois au palais du gouverneur dès qu'il y seroit  
arrivé. Le grand gourou ayant appris ma ré-  
solution, s'excusa d'y comparoitre, sur ce que  
le gouverneur avoit montré trop de partialité,  
et me fit dire qu'il m'appelloit au tribunal du  
roi de Chag. Comme j'avois toute ma confiance  
en Dieu, je ne redoutai point ce tribunal in-  
visible, je fis réponse qu'il n'avoit qu'à me mar-  
quer le jour, et que je m'y trouverois ponc-  
tuellement.

La dignité de grand gourou est la plus  
grande qui soit dans la religion païenne. C'est  
lui qui nomme et établit les gouroux subal-  
ternes, il décide en dernier ressort des affaires  
de la religion. Son emploi est de prier, de  
jeûner, de se laver fréquemment pour l'expia-  
tion des péchés des hommes, de donner à ceux  
de sa secte des avis et des instructions : sa  
jurisdiction pour le spirituel s'étend à toute  
une province : il a des revenus très conside-  
rables, et les peuples ont pour lui un respect  
qui va jusqu'à la vénération; on s'estime heu-  
reux de le voir.

reux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui présente; s'il donne lui-même à un de ses disciples la feuille sur laquelle il mange, c'est une distinction pour celui qui la reçoit.

Tel est le grand gourou qui m'avoit fait proposer une conférence au tribunal du roi de Gingi, et qui n'y pensa plus, quand il sut que j'acceptois ses offres. Ce refus a été un sujet de triomphe pour nos chrétiens, et a fort décrédité le grand gourou dans l'esprit des infidèles. Deux familles idolâtres de ce village sont déjà venues à l'église pour écouter les instructions et se préparer au baptême. Il y a apparence qu'elles seront suivies de plusieurs autres. Le seul signe de vie que donna le grand gourou, fut d'ordonner qu'on retirât le lingan du catéchumène, de crainte qu'il ne fût profané. Ce lingan, comme je l'ai déjà dit, est une figure infâme de Routren: ses dévots le portent pendu au cou dans une bourse d'argent. S'ils venoient à le perdre, c'est un crime qu'il leur faut expier par des jeûnes et d'effroyables pénitences, auxquelles on les condamne pour le reste de leurs jours. Les andis ayant donc demandé le lingan à notre prosélyte, il répondit qu'il l'avoit jeté dans la rivière. A ces mots, les andis se frappèrent la poitrine, se jetèrent par terre, se vautrant

dan  
forc  
Rou  
du c  
tran  
mari  
tème  
du g  
en éc  
Le  
tumult  
ner le  
deux  
de la T  
daran  
gion,  
encore  
sévéren  
l'insol  
andis s  
meura  
avec to  
leur ad  
Tout ét  
le gouv  
avoit ho  
en me p  
les occas



dans la poussière et criant de toutes leurs forces que ce malheureux avoit déshonoré Routren, et qu'il méritoit la mort. La femme du catéchumène, qui craignoit que dans ce transport de fureur, on ne se jetât sur son mari et qu'on ne le mit en pièces, appela promptement quelques soldats chrétiens de la suite du gouverneur, qui gardèrent sa maison, et en écartèrent ces furieux.

Le gouverneur, informé peu après de ce tumulte, envoya quatre soldats pour lui amener le chef du village auquel il ne donna que deux heures pour chasser tous les andis hors de la banlieue, avec ordre de laisser au Pandaran la liberté entière de professer sa religion, lui ajoutant que s'il en endoit parler encore de cette affaire, il le feroit châtier sévèrement, lui et tous ceux qui auroient l'insolence de contrevenir à ses ordres. Les andis se retirèrent donc, et le Pandaran demeura tranquille. Il vient souvent à l'église avec tous ceux de sa famille, et je compte leur administrer le baptême dans peu de jours. Tout étant ainsi apaisé, j'envoyai remercier le gouverneur de la protection dont il nous avoit honorés; il me fit assurer de son amitié, en me priant d'avoir recours à lui dans toutes les occasions où il pourroit me faire plaisir.

Quelque temps après je partis pour une autre église, qui est à Courtampetti. Il me fallut passer par Tirounmaley (ce mot signifie *la sainte montagne*), l'une des plus anciennes et des plus fameuses villes de cette péninsule, où j'eus la curiosité de voir le temple dont les Indiens racontent tant de merveilles. Ce temple ressemble à une citadelle; il est environné de fossés et d'une forte muraille de pierres de taille, et a bien un quart de lieue de circuit. Sa forme est carrée; chaque angle est flanqué d'une tour carrée prodigieusement haute. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'animaux; elles sont terminées en tombeau soutenu aux quatre coins par quatre tourelles, et surmontées de quatre petites pyramides. Sous chaque tour est une vaste salle, où l'on conserve les chars des dieux et plusieurs autres meubles du temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'orient, sur laquelle est une cinquième tour plus haute que les autres, et chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au haut. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que la tour s'élève, les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle *la tour de Vistnou*, parce qu'on y a représenté les neuf métamorphoses de cette fausse divinité : car, selon la

théolog  
phos j  
en tort  
5<sup>e</sup> en B  
Ramen,  
figure : s

Le cal  
corps-de  
qu'il n'a  
étrangers  
leur fait  
et un g  
partout. L  
qui est to  
voit d'abo  
pieds de h  
niches d'u  
sont plac  
tues des  
d'environ  
largeur. L  
de piffers  
les aurait  
Phuile, qu  
dantes for  
temple par  
est posée m  
même. On

théologie indienne, Vistnou s'est métamorphosé jusqu'à neuf fois : 1<sup>re</sup> en poisson ; 2<sup>re</sup> en tortue ; 3<sup>re</sup> en coq ; 4<sup>re</sup> en homme-lion ; 5<sup>re</sup> en Brama ; 6<sup>re</sup> 7<sup>re</sup> et 8<sup>re</sup> en un roi nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure : 9<sup>re</sup> en un héros nommé *Chrisnen*.

La salle qui est sous cette tour, sert de corps-de-garde à des soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordres. Quand des étrangers de considération se présentent, on leur fait l'honneur de leur donner un soldat et un gardien du temple, qui les conduit partout. En entrant dans cette vaste enceinte, qui est toute pavée de pierres de taille, on voit d'abord la façade du temple, qui a soixante pieds de hauteur, et est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre. Sur les corniches, sont placées de distance en distance des statues des dieux. La longueur du temple est d'environ cent cinquante pieds sur soixante de largeur. La voûte est soutenue de deux rangs de piliers chargés des histoires de Brama : les murailles sont couvertes de peintures à l'huile, qui représentent des sacrifices et des danses fort immodestes. Le fond du temple est rempli par six colonnes, sur chacune desquelles est posée une déesse, tenant des fleurs en ses mains. On est frappé de voir entre les co-

lonnes une statue de Routren, d'une taille gigantesque, debout, tenant de la main droite un sabre nu, ayant des yeux étincelants et un air terrible : aussi l'appelle-t-on le *Dieu destructeur*. Un taureau furieux, qui est sa monture ordinaire, est placé en dehors, à l'entrée du temple, sur un piédestal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue divinité. Ce taureau, qui est d'une grandeur naturelle, est fait d'une seule pierre noire, aussi polie que le marbre. C'est, à mon goût, la figure la plus régulière et la plus hardie que j'aie vue dans ce lieu-là, et elle me surprit véritablement ; tout le reste me parut peu naturel, gêné et sans vie.

En sortant du temple, on trouve du côté du sud une belle esplanade, au bout de laquelle est un fort grand étang plus long que large. On y descend par de grandes rampes : c'est là que les Brames, avant la prière et les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le temple, viennent se laver et se purifier. A l'ouest du temple, et à une égale distance de l'étang, se trouve une espèce de petite chapelle, où l'on a six marches à monter : mais auparavant il faut se laver les pieds dans un bassin toujours plein d'eau, qui est au bas de cet escalier. Le Brame, qui étoit à la porte de la chapelle,

voyant  
y entr  
» ni  
» vou  
» sou  
» ce  
» van  
» seule  
» l'ex  
» n'aur  
» Rou  
» sera  
partout  
péniten  
pieds,  
met pas  
d'un pa  
pondis  
n'étoit  
vrai Die  
de toute  
sation,  
perfection  
Nous  
Une plac  
qui est au  
C'est une  
tous côté

voyant que je me dispensois de cette cérémonie, y entra au plus vite, et en ferma la porte. « O Saniassi, me dit alors celui qui m'accompagnoit, vous êtes un pénitent, vous n'avez point de souillure; mais personne ne peut entrer dans ce saint lieu sans s'être bien purifié auparavant; daignez quitter vos soques, et arroser seulement la plante de vos pieds pour donner l'exemple. Quand vous serez entré, vous n'aurez plus qu'à vous prosterner devant Rountem, et soyer sûr que ce Dieu vous sera favorable. » J'étois le seul qui portois partout ma chaussure de bois, en qualité de pénitent; les autres par respect marchaient nus-pieds, selon la coutume du pays, qui ne permet pas d'être chaussé dans la maison même d'un particulier un peu considérable. Je répondis à mon conducteur, qu'un dieu de pierre n'étoit pas le mien, que je n'adourois que le vrai Dieu, le Créateur et le Maître souverain de toutes choses; et par manière de conversation, je lui expliquai les grandeurs et les perfections de cet Etre suprême.

Nous tournâmes ensuite sur la droite au nord. Une place élevée de la longueur de l'étang, qui est au midi, fait un point de vue admirable. C'est une colonnade magnifique, ouverte de tous côtés, et plafonnée de belles pierres de

6.



caille. Il y a deux cents colonades; chacune est d'une seule pierre haute de vingt pieds; elles sont toutes ouvragées, et l'on y voit représentés des combats de dieux avec des géants, et divers jeux de dieux et de déesses. Le travail en est immense. C'est là que les pèlerins, qui viennent de toute l'Inde visiter ce temple célèbre, se retirent en partie durant la nuit. Derrière cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un corps de logis qui règne jusqu'à la muraille de l'est. C'est là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Sanissais, de sacrificateurs, de gardiens du temple, de musiciens, de chanteuses et de danseuses, filles fort au-dessous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant, par honneur, *filles du temple ou filles des dieux*. Il leur arriva l'année passée une assez plaisante histoire.

Le gouverneur morte de cette ville fit dire à ces filles qu'il avoit une fête à donner tel jour qu'il leur marqua; qu'il souhaitoit qu'elles s'y trouvassent, et qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvu qu'elles y vinssent avec tous leurs atours; et que s'il étoit content d'elles, il sauroit bien leur en témoigner sa reconnaissance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits et leurs parures les plus superbes. Chaines d'or, colliers, pendants d'oreilles, ba-

gues, tout ce riches oublié.

Quand bien ch d'adress de magni vlla à en en suite l et se lina l'ordre d d'anc, d'ores ce que voi d'ornen rang, se s'adress qui etes monpen porte, et toutes les les fit recou Mores, qu esclaves, leurs biens l'eleuant q qu'ils ont



gues, bracelets de diamants et de perles, et tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches et les plus précieux : rien ne fut oublié.

Quand le festin fut fini et qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous leurs tours d'adresse, et qu'elles s'attendoient à recevoir de magnifiques présents, le gouverneur les invita à entrer dans une autre salle, où il entra ensuite lui-même avec quatre de ses officiers, et ferma la porte. Elles fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté ; « Vous avez bien dansé, Mesdames, leur dit-il, et vous danserez encore mieux et plus légèrement, lorsque vous serez déchargées de tout ce poids d'ornemens inutiles. Mettez, chacune à votre rang, tout ce vain attirail sur cette table. Et s'adressant à la première : vous, Madame, qui êtes la plus ancienne, lui dit-il, tombez : » elle obéit, puis on lui ouvrit la porte, et on la fit sortir. On en fit autant à toutes les autres ; après quoi le gouverneur les fit reconduire fort poliment au temple. Les Mores, qui regardent les gentils comme leurs esclaves, ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens quand ils en trouvent l'occasion ; plusieurs leur donne ce pouvoir dans les pays qu'ils ont conquis sur les idolâtres.

Après avoir satisfait ma curiosité à Tirounamaley, je me rendis à Courtempetti, où l'on m'attendoit avec impatience. J'appris en y arrivant, un trait tout récent de fermeté d'un de mes néophytes. C'est un habile sculpteur, et comme l'on venoit de bâtir dans une peuplade voisine un nouveau temple dédié à la célèbre couleuvre, qui, selon les Indiens, porte le monde sur sa tête, on le fit venir pour sculpter cette couleuvre sur une pierre. Le chrétien répondit qu'il ne le pouvoit pas. On le fit expliquer, et il dit clairement que la religion chrétienne qu'il avoit embrassée, ne lui permettoit pas de travailler pour des idoles. Au moment même, on le conduisit au seigneur gentil, Brame de caste, et intendant du pays, qui lui en donna un ordre exprès, sous peine d'être puni de cinquante coups de *chabouc* : c'est un grand fouet de cuir, dont on châtie les criminels. « Vous ferez ce que vous jugerez à propos, répondit le néophyte ; mais vous n'obtiendrez jamais de moi que je grave la figure d'une bête, qu'on a dessein d'adorer à la place du vrai Dieu. » Cette réponse irrita fort le Brame ; il fit attacher le néophyte à un poteau, et on lui avoit déjà donné quelques coups, lorsqu'un officier s'approchant du Brame, lui dit à l'oreille, mais d'un ton assez haut pour qu'on

pût l'en-  
du San-  
Nabab  
signe  
voulant  
sujet q  
» prend  
» ter,  
» pour  
» il le fi  
Le n  
été juge  
lorsque  
lui avoi  
rappelle  
» avez d  
» nois,  
» bétel  
» amitié  
» tent d  
» Non,  
» riant,  
» c'est q  
» du ma  
» ordre  
niense p  
étoit ch  
Pend

pût l'entendre, que ce sculpteur étoit disciple du Saniasai romain qui est à Velour et que le Nabab considère. A ces paroles, le Brame fit signe à ceux qui frappoient de s'arrêter, et voulant faire croire que c'étoit pour tout autre sujet qu'il faisoit châtier le néophyte : « Ap-  
» prends, mon ami, lui dit-il, à me respec-  
» ter, et à porter tes deux mains sur la tête  
» pour me saluer quand tu parois devant moi ;  
» il le fit détacher du poteau, et le congédia. »

Le néophyte se retiroit plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus - Christ, lorsque le Brame, qui, depuis que l'officier lui avoit parlé, étoit devenu tout rêveur, le fit rappeler. « Mon ami, lui dit-il, puisque vous  
» avez de la peine à faire ce que je vous ordon-  
» nois, je ne veux pas vous y forcer : recevez le  
» bétel que je vous donne en signe de mon  
» amitié. Je n'aime point qu'on sorte mécon-  
» tent d'auprès de moi : n'êtes-vous point fâché ?  
» Non, Seigneur, répondit le néophyte en sou-  
» riant, et pour preuve que je vous dis vrai,  
» c'est que je ne me plaindrai pas à mon gourou  
» du mauvais traitement que j'ai reçu par vos  
» ordres. » On trouva cette réponse aussi ingé-  
niense pour la conjoncture présente, qu'elle étoit chrétienne.

Pendant les quatre mois de séjour c je

fit à Courtcampell, je fus appelé à Velour, pour administrer les sacraments à un malade. Quelque le malade nous pressa, nous d'abord guère dans cette ville que la nuit, et avec précaution. Dès que je fus arrivé chez les possédans, j'en fis avertir les chrétiens, qui s'y rendirent à l'heure même; et j'entendis leurs confessions jusqu'à minuit, quand j'allai me reposer sur une natte de jonc, qui est notre lit ordinaire, dans le dessein de dire la messe à trois heures, pour renvoyer tous les chrétiens avant le jour. À peine eus-je dormi une heure, que je me réveillai en sursaut, et je me disposai d'aller visiter le malade. J'allai doucement auprès de lui, et je le trouvai très mal. Ayant éveillé ceux qui dormoient à ses côtés, je commençai promptement la messe, et après la communion, je lui donnai le saint viatique qu'il reçut avec une parfaite connaissance, et avec de grands sentimens de pitié. À la fin de la messe il expira. Nous bénîmes tous ensemble le Seigneur, d'une mort qui paroissoit marquée au sceau d'une providence si particulière.

Ces fréquentes courses, sous un climat brûlant, jointes à de continuel travaux, m'incommodèrent si fort, que mes supérieurs jugèrent à propos de me rappeler à Pondichery pour un peu de temps, afin de rétablir ma santé.

Dieu avoit  
obligeoit d  
regarde co  
dence sur  
acier distin  
né de bea  
ques jours  
sans comme  
ane, il vin  
suivie de p  
jours plus  
dienné, et  
quois pas  
veries de l'  
à peu dans  
quilles, tel  
les Mahom  
à la fin de  
à coup à m  
armes : a  
qui le Di  
leval, en  
Almanzor  
ment sans  
suyé ses  
dormois  
réveillée p  
me disoit

Dieu avoit ses vues dans ce voyage qu'on m'obligeoit de faire à la côte, et je l'ai toujours regardé comme un nouveau trait de la Providence sur le salut d'un jeune Mahométan, officier distingué de la cour du Nabab, et homme de beaucoup d'esprit. Il étoit depuis quelques jours à Pondichery. Ayant appris, je ne sais comment, que je savois la langue indoustanee, il vint me voir, et cette première visite fut suivie de plusieurs autres, où il me faisoit toujours plusieurs questions sur la religion chrétienne, et où, dans mes réponses, je ne manquois pas de glisser mes réflexions sur les réveries de l'Alcoran. Nous nous engageâmes peu à peu dans des disputes réglées, mais tranquilles, telles qu'on doit les avoir, surtout avec les Mahométans. Je fus fort surpris qu'un jour à la fin de notre conversation, il se jeta tout à coup à mes pieds, et versant un torrent de larmes : « Vous êtes, me dit-il, le Saniassi à qui le Dieu tout-puissant m'envoie. Je le re-leval, en lui disant : que prétendez-vous faire, Almanzor ? (c'étoit son nom.) Il fut un moment sans me répondre ; puis après avoir essuyé ses larmes : Une nuit, me dit-il, que je dormois tranquillement, je fus soudainement réveillé par une voix que j'entendis, et qui me disoit très distinctement : Tu es dans l'er-

» reur, cherche la vérité, et tu la trouveras;  
 » les pénitents qui te l'enseigneront ne sont pas  
 » éloignés. Je ne pus fermer l'œil le reste de la  
 » nuit. J'allai de grand matin à la mosquée; j'y  
 » fis ma prière avec plus de ferveur qu'à l'or-  
 » dinaire, pour écarter les pensées qui me tour-  
 » mentoient. La nuit suivante, je crus entendre  
 » la même voix et les mêmes paroles, ce qui  
 » arriva encore la troisième nuit. Depuis ce  
 » temps-là, c'est-à-dire, depuis trois ans, je  
 » n'ai pas goûté un moment de plaisir; je  
 » me suis informé des différentes religions du  
 » pays; je les ai examinées attentivement, et  
 » elles m'ont paru toutes fausses et absurdes,  
 » à la réserve de la religion de Jésus-Christ,  
 » que je crois être la seule véritable. Dès ce  
 » moment je renonce à Mahomet, je crois à  
 » Jésus-Christ le Fils de Dieu mon divin Ma-  
 » tre; en un mot, je suis chrétien. »

Vous pouvez juger, Madame, quel fut mon  
 étonnement : il fut encore plus grand dans la  
 suite. En six jours de temps, le prosélyte ap-  
 prit les prières et l'explication des vérités de  
 la foi, que je lui donnai en langue indoustane.  
 On ne pouvoit le retirer de l'église, où il pas-  
 soit presque toute la journée, et quand je lui  
 représentois qu'il y avoit des précautions à  
 prendre : « Que craignez-vous donc pour moi

» me ré  
 » tête po  
 » meté; m  
 » doit de  
 » pas moir  
 » ter ce  
 » que vo  
 » seroit n  
 » certain  
 » demain  
 l'avoir ép  
 le temps  
 l'habit d  
 point rec  
 confiance  
 Portugais  
 font les p  
 mène une  
 Madame,  
 de vos b  
 pour nos  
 Je suis  
 sance, etc



me répondoit-il ? je suis prêt à donner ma tête pour la défense de ma foi. Je louai sa fermeté ; mais je lui fis entendre que Dieu demandoit de lui un autre sacrifice, qui ne lui seroit pas moins agréable : « C'est, lui dis-je, de quitter ce pays-ci, où vous ne pouvez rester sans que votre conversion n'éclate, ce qui exposeroit notre sainte religion à une persécution certaine de la part du Nabab. Je pars dès demain, me dit-il, si vous le voulez. » Après l'avoir éprouvé pendant un mois, qu'il eut tout le temps de mettre ordre à ses affaires, il prit l'habit d'un habitant de Carnate, pour n'être point reconnu, et il partit avec un chrétien de confiance, qui le conduisit à Goa. Nos pères Portugais, qui lui ont donné le baptême, en font les plus grands éloges. Il est content et il mène une vie exemplaire. Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous demander la continuation de vos bontés et de vos prières pour moi et pour nos chers néophytes.

Je suis avec une respectueuse reconnaissance, etc.

LETTRE

De P. Pons, missionnaire de la Compagnie de Jé-  
sus, et P. du Halde, de la même Compagnie.

A Caricel, sur la côte de Tanjaour, aux  
Indes orientales, ce 25 novembre 1740.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le point de N. E.

Il n'est pas sans intérêt pour vous de sçavoir  
quelques particularités de la littérature indienne, que vous ne trouverez peut-être pas ailleurs, et qui, à ce que je pense, feront mieux connoître les Brachmanes anciens et modernes qu'on ne les a connus jusqu'ici.

Les Brachmanes  
les seuls  
de, à l'enc  
vices les p  
ries, qui p  
habitants d  
nombre de  
de autrefoi  
naires. En  
is et d'au  
ques ouvrag  
préceptes d  
Partout a  
lé, et sont  
nances et  
les sept ill  
de à l'infir  
nionales sit  
roure (c'est  
a mûl par l  
culer dans  
rtage, et a  
i règle, ne  
de l'étendu  
as un gran

Les Brachmanes ont été dans tous les temps les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde, à l'exception peut-être de quelques provinces les plus méridionales, où, parmi les Pariss, qui probablement ont été les premiers habitants de ces contrées, on trouve une classe nommée des *Fallowers*, qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les Brachmanes. En effet ils se mêlent encore d'astrologie et d'astrologie, et l'on tient d'eux quelques ouvrages très estimés qui contiennent des préceptes de morale.

Partout ailleurs, les Brachmanes ont toujours été, et sont encore les seuls qui cultivent les sciences comme leur héritage. Ils descendent des sept illustres pénitents qui se sont multipliés à l'infini, et qui, des provinces septentrionales situées entre le mont *Hiver* et le *Jeomane* (c'est la rivière de *Bely*), et bornées au midi par le Gange jusqu'à *Patan*, se sont répandus dans toute l'Inde. Les sciences sont leur partage, et un Brachman qui veut vivre selon la règle, ne doit s'occuper que de la religion et de l'étude; mais ils sont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de la véritable caste des *Rajas* ou *Raje - Poutres*, peuvent être instruits dans les sciences par les Bracmanes; mais ces sciences sont inaccessibles à toutes les autres castes, auxquelles on peut seulement communiquer certains poèmes, la grammaire, la poétique, et des sentences morales. Les sciences et les beaux arts, qui ont été cultivés avec tant de gloire et de succès par les Grecs et par les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde, et toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnosophistes. Ce sont évidemment les Bracmanes, et surtout ceux qui, parmi eux, renoncent au monde, et se font *Saniassi*.

La grammaire des Bracmanes peut être mise au rang l'une des plus belles sciences. Jamais l'analyse et la synthèse ne furent plus heureusement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *samskret* ou *samskroutan*. Il me paroît que cette langue si admirable par son harmonie, son abondance et son énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers Brachmanes. Après bien des siècles, elle s'est insensiblement corrompue dans l'usage commun, de sorte que le

langage de  
les *vedam*  
inintelligible  
que le *sami*

Plusieurs  
grands phi  
ver la con  
temps, qui  
cienne poe  
forma un co  
ouvrage dig  
Indiens, la

même. Quo  
grammaires  
en grande v  
an. Pania,

ouvrage immen  
amour le fit  
cette gramm

l'envoyai il  
sans doute é  
soit une pl  
encore trois

la gloire de l  
Anoubhou

Il est éto  
atteindre à la  
es grammai

langage des anciens *Richi* ou pénitents, dans les *vedam* ou livres sacrés, est assez souvent inintelligible aux plus habiles, qui ne savent que le *samskret* fixé par les grammairiens.

Plusieurs siècles après l'âge des *Richi*, de grands philosophes s'étudièrent à en conserver la connoissance, telle qu'on l'avoit de leur temps, qui étoit, ce me semble, l'âge de l'ancienne poésie. *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de grammaire; c'est le *sarasvat*, ouvrage digne de *Sarasvati*, qui est, selon les Indiens, la déesse de la parole, et la parole même. Quoique ce soit la plus abrégée des grammairiens, le mérite de son antiquité l'a mise en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan. *Pania*, aidé du *sarasvat*, composa un ouvrage immense des règles du *samskret*. Le roi *Amour* le fit abréger par *Kramadisvar*; et c'est cette grammaire, dont j'ai fait l'abrégé, que j'envoyai il y a deux ans, et qui vous aura sans doute été communiquée. *Kalap* en composa une plus propre aux sciences. Il y en a encore trois autres de différents auteurs; mais la gloire de l'invention est principalement due à *Anoubhout*.

Il est étonnant que l'esprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces grammairiens. Les auteurs y ont réduit par

l'analyse, la plus riche langue du monde, à un petit nombre d'éléments primitifs, qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces éléments ne sont par eux-mêmes d'aucun usage, ils ne signifient proprement rien; ils ont seulement rapport à une idée, par exemple *Kru* à l'idée d'action. Les éléments secondaires qui affectent le primitif, sont les terminaisons qui le fixent à être nom ou verbe; celles selon lesquelles il doit se décliner ou se conjuguer, un certain nombre de syllabes à placer entre l'élément primitif et les terminaisons, quelques propositions, etc. A l'approche des éléments secondaires, le primitif change souvent de figure; *Kru*, par exemple, devient selon ce qui lui est ajouté, *Kar*, *Kro*, *Kri*, *Kir*, etc. La synthèse réunit et combine tous ces éléments, et en forme une variété infinie de termes d'usage.

Ce sont les règles de cette union et de cette combinaison des éléments que la grammaire enseigne, de sorte qu'un simple écolier, qui ne saurait rien que la grammaire, peut en opérant selon les règles sur une racine ou élément primitif, en tirer plusieurs milliers de mots vraiment *sanskrits*. C'est cet art qui a donné le nom à la langue par *sanskrit* signifie *synthétique* ou *composé*.

Mais comme l'usage fait varier à l'infini

significa  
toujours  
à la racine  
le sens par  
faits sur  
plus en u  
range à  
l'auteur e  
naire inti  
ordre al  
mots,

Outre  
science a  
les termes  
partout a  
conserver  
lement affe  
tents d'avo  
ils ont env  
les choses l

Les traite  
sont en gra  
règles que j  
dernière po  
pense d'en



signification des termes, quoiqu'ils conservent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a été nécessaire de déterminer le sens par des dictionnaires. Il en est six-huit, faits sur différentes méthodes. Celui qui est le plus en usage, composé par Amarasimha, est rangé à peu près selon la méthode qu'a suivie l'auteur de l'*Indiculus Universalis*. Ce dictionnaire intitulé *Vivoddhidhanam*, est rangé par ordre alphabétique, selon les lettres finales des mots.

Outre ces dictionnaires généraux, chaque science a son introduction, où l'on apprend les termes propres qu'on chercheroit en vain partout ailleurs. Cela a été nécessaire pour conserver aux sciences un air de mystère, tellement affecté aux Bracmanes, que non contents d'avoir des termes inconnus au vulgaire, ils ont enveloppé sous des termes mystérieux les choses les plus communes.

### III.

Les traités de la versification et de la poésie sont en grand nombre. Le petit abrégé des règles que j'en ai fait, et que j'envoyai l'année dernière pour vous être communiqué, me dispense d'en rien dire ici à l'égard de la grande

poésie, ou des poèmes de différentes espèces; la nature étant la même partout, les règles sont aussi à peu près les mêmes. L'unité d'action est moins observée dans leurs *pourdnam* et autres poèmes, qu'elle ne l'est en particulier dans Homère et dans Virgile. J'ai pourtant vu quelques poèmes, et entre autres le *d'Harmapournam*, où l'on garde plus scrupuleusement l'unité d'action. Les fables indiennes, que les Arabes et les Persans ont si souvent traduites en leur langue, sont un recueil de cinq petits poèmes parfaitement réguliers et composés pour l'éducation des princes de Patna.

L'éloquence des orateurs n'a jamais été fort en usage dans l'Inde, et l'art de bien discourir y a été moins cultivé; mais pour ce qui est de la pureté, de la beauté, et des ornements de l'éloquence, les Bracmanes ont un grand nombre de livres qui en contiennent les préceptes, et qui font une science à part, qu'on nomme *alamkdrachastram* (science de l'ornement).

#### IV.

De toutes les parties de la belle littérature, l'histoire est celle que les Indiens ont le moins cultivée. Ils ont un goût infini pour le merveilleux, et les Bracmanes s'y sont conformés

pour le  
doute p  
ait des  
ancêtres  
princes  
caste. Il  
livres qu  
Bracman  
coup d'h  
de fables

Pour c  
toire, et  
plusieurs  
de tout l  
du grand  
mois à I  
trouve m  
antiquité  
dis terres  
de quatre  
est un, q  
Phison; d  
Assyriens  
nom de  
(Grecs.)

On assur  
mie des Br  
sitaine, il y

pour leur intérêt particulier; cependant je ne doute pas que dans le palais des princes, il n'y ait des monuments suivis de l'histoire de leurs ancêtres, surtout dans l'Indoustan, où les princes sont plus puissants et Raje-Poutras de caste. Il y a même dans le nord plusieurs livres qu'on appelle *natâ*, qui, à ce que des Bracmanes m'ont assuré, contiennent beaucoup d'histoires anciennes sans aucun mélange de fables.

Pour ce qui est des Mogols, ils aiment l'histoire, et celle de leurs rois a été écrite par plusieurs sçavants de leur religion. La gazette de tout l'empire, composée dans le palais même du grand Mogol, paroît au moins une fois le mois à Dely. Dans les poèmes indiens, on trouve mille restes précieux de la vénérable antiquité: une notion bien marquée du paradis terrestre, de l'arbre de vie, de la source de quatre grands fleuves, dont le Gange en est un, qui, selon plusieurs sçavants, est le *Phison*; des traces du déluge, de l'empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre sous le nom de *Javana-Raja* (roi des *Javans* ou Grecs.)

On assure que parmi les livres dont l'académie des Bracmanes de *Cangivouram* est dépositaire, il y en a d'histoire fort anciens, où il

est parlé de saint Thomas, de son martyre et du lieu de sa sépulture. Ce sont des Bracmanes qui l'ont dit, et qui se sont offerts à les communiquer, moyennant des sommes, que les missionnaires n'ont jamais été en état de leur donner. Peut-être même que depuis le vénérable père de Nobilibus, il n'y a eu personne assez habile dans le *sanskret* pour examiner les choses par soi-même. J'ai vu dans un manuscrit du P. de Bourzes, que dans certains pays de la côte de Malabar, les gentils célébroient la délivrance des Juifs sous Esther, et qu'ils donnoient à cette fête le nom de *Yuda Tirounal* (fête de Juda).

Le seul moyen de pénétrer dans l'antiquité indienne, surtout en ce qui concerne l'histoire, c'est d'avoir un grand goût pour cette science, d'acquérir une connoissance parfaite du *sanskret*, et de faire des dépenses auxquelles il n'y a qu'un grand prince qui puisse fournir; jusqu'à ce que ces trois choses se trouvent réunies dans un même sujet, avec la santé nécessaire pour soutenir l'étude dans l'Inde, on ne saura rien, ou presque rien de l'histoire ancienne de ce vaste pays.

## V.

Entrons dans le sanctuaire des Bracmanes,

sanctuaire  
Ce qui  
élève in  
la science  
et de la  
religion  
de celle  
sont, sel  
a en ara  
Bracman  
chacune  
selon la  
le *Yajour*  
ninsule en  
*Latharvan*  
Les vedan  
manes; et  
théologie  
j'en puis  
sont qu'un  
superstitie  
anciens *R*  
rètes). To  
sont soumi  
et des *Man*  
servent po  
Je fus surp  
*Santih*, Sa

sanctuaire impénétrable aux yeux du vulgaire. Ce qui, après la noblesse de leur caste, les élève infiniment au-dessus du vulgaire, c'est la science de la religion, des mathématiques, et de la philosophie. Les Bracmanes ont leur religion à part; ils sont cependant les ministres de celle du peuple. Les quatre *vedam* ou *bed* sont, selon eux, d'une autorité divine : on les a en arabe à la bibliothèque du roi; ainsi les Bracmanes sont partagés en quatre sectes dont chacune a sa loi propre. *Rouhou vedam*, ou, selon la prononciation indoustane, *Reched* et le *Yajurvedam*, sont plus suivis dans la péninsule entre les deux mers. Le *Sāmavedam* et *Latharvana* ou *Bracmavedam*, dans le nord. Les *vedam* renferment la théologie des Bracmanes; et les anciens *pouranam* ou poèmes, la théologie populaire. Les *vedam*, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vu, ne sont qu'un recueil de différentes pratiques superstitieuses, et souvent diaboliques, des anciens *Richi* (pénitents), ou *Mouri* (anachorètes). Tout est assujetti, et les dieux mêmes sont soumis à la force intrinsèque des sacrifices, et des *Mantram*, formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, etc. Je fus surpris d'y trouver celle-ci : *Om, Santih, Santih, Santih, harih*. Vous savez sans doute

que la lettre ou syllabe *Om*, contient la Trinité en Unité; le reste est la traduction littérale de *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus. Harih* est un nom de Dieu qui signifie *Ravisseur*.

Les védas, outre les pratiques des anciens *Richt* et *Mouni*, contiennent leurs sentiments sur la nature de Dieu, de l'ame, du monde sensible, etc. Des deux théologies, la brachmanique et la populaire, on a composé la science sainte ou de la vertu d'*Harmachdstram*, qui contient la pratique des différentes religions, des rituels sacrés ou superstitieux, civils ou profanes, avec les lois pour l'administration de la justice. Les traités d'*Harmachdstram*, par différents auteurs, se sont multipliés à l'infini. Je ne m'étendrai pas plus au long sur une matière qui demanderait un grand ouvrage à part, et dont apparemment la connoissance ne sera jamais que très superficielle.

## VI.

Les Brachmanes ont cultivé presque toutes les parties des mathématiques; l'algèbre ne leur a pas été inconnue: mais l'astronomie, dont la fin étoit l'astrologie, fut toujours le principal objet de leurs études mathématiques, parce que la superstition des grands et du peuple la

leur re  
thodes  
comme  
l'Inde,  
leur en  
mie; et  
tère aux  
les nom  
dique,  
quatrièm  
etc. J'en  
servit p  
Raja Ja  
le fameux  
cette cap  
venu des

Quand  
prince, p  
de ce que  
mologie  
J'appris  
que le pl  
le soleil a  
et de Vén  
les siècles  
l'astronom  
la Hire,  
cours par



leur rendent plus utile. Ils ont plusieurs méthodes d'astronomie. Un savant grec, qui, comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les sciences des Bracmanes, leur enseigna à son tour sa méthode d'astronomie; et afin que ses disciples en fissent un mystère aux autres, il leur laissa dans son ouvrage les noms grecs des planètes, des signes du zodiaque, et plusieurs termes comme *hora* (vingt-quatrième partie d'un jour), *Kendra* (centre), etc. J'eus cette connoissance à Dely, et elle me servit pour faire sentir aux astronomes du Raja *Jaësing*, qui sont en grand nombre dans le fameux observatoire qu'il a fait bâtir dans cette capitale, qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'Europe.

Quand nous fûmes arrivés à Jaëpour, le prince, pour se bien convaincre de la vérité de ce que j'avois avancé, voulut savoir l'étymologie de ces mots grecs, que je lui donnai. J'appris aussi des Bracmanes de l'Indoustan, que le plus estimé de leurs auteurs avoit mis le soleil au centre des mouvements de Mercure et de Vénus. Le Raja *Jaësing* sera regardé dans les siècles à venir, comme le restaurateur de l'astronomie indienne. Les tables de M. de la Hire, sous le nom de ce prince, auront cours partout dans peu d'années.

## VII.

Ce qui a rendu plus célèbre dans l'antiquité le nom des gymnosophistes, c'est leur philosophie, dont il faut séparer d'abord la philosophie morale; non qu'ils n'en aient une très belle dans beaucoup d'ouvrages du *Nitichasttram*, science morale qui est renfermée ordinairement dans des vers sentencieux, comme ceux de Caton; mais c'est que cette partie de la philosophie est communiquée à toutes les castes: plusieurs auteurs choutres et même parias s'y sont acquis un grand nom.

La philosophie qu'on nomme simplement et par excellence *Châstram* (science), est bien plus mystérieuse. La logique, la métaphysique, et un peu de physique bien imparfaite, en sont les parties. Son unique fin, le but où tendent toutes les recherches philosophiques des Bracmanes, est la délivrance de l'âme de la captivité et des misères de cette vie, par une félicité parfaite, qui essentiellement est, ou la délivrance de l'âme, ou son effet immédiat.

Comme parmi les Grecs il y eut plusieurs écoles de philosophie, l'ionique, l'académique, etc., il y a eu dans l'antiquité, parmi les

Bracma  
philoso  
des aut  
sur la fe  
*Nydyam*  
*tanjalan*  
simplem  
sectes ou  
tres, con  
*thuin*, et  
tiere de  
*châstram*  
*lythéisme*

Les sec  
de différe  
ni de céré  
magie. Ju  
vent avon  
dont l'oph  
verselleme  
et n'admet  
ces que no  
par le peu  
de la secte  
les Agamis  
*Mahdsin*,  
les royaum  
Perse.

Brachmanes, six principales écoles ou sectes philosophiques, dont chacune étoit distinguée des autres par quelque sentiment particulier sur la félicité et sur les moyens d'y parvenir. *Nyâyam, Vedântam, Sankiam, Mimamsa, Pâtanjalam, Bhassyam*, sont ce qu'ils appellent simplement les six sciences, qui ne sont que six sectes ou écoles. Il y en a encore plusieurs autres, comme l'*Agamachâstram* et *Baouddhamain*, etc., qui sont autant d'hérésies en matière de religion, très opposées au d'*Harinachâstram*, dont j'ai parlé, qui contient le polythéisme universellement approuvé.

Les sectateurs de l'*Agamam* ne veulent point de différence de conditions parmi les hommes, ni de cérémonies légales, et sont accusés de magie. Jugez par-là de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Baouddistes, dont l'opinion de la métempsychose a été universellement reçue, sont accusés d'athéisme, et n'admettent de principes de nos connoissances que nos sens. Boudda est le *Pho* révééré par le peuple à la Chine, et les Baouddistes sont de la secte des Bonzes et des Lamas, comme les Agamistes sont de la secte des peuples du *Mahdsin*, ou grand *sin*, qui comprend tous les royaumes de l'occident, au-delà de la Perse.

Je reviens à nos philosophes qui, par leur conduite, ne donnent point d'atteinte à la religion commune, et qui, quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entièrement au monde, et même à leur famille qu'ils abandonnent. Toutes les écoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité *advagnidnam* est la seule voie où l'ame se purifie, et qui peut la conduire à sa délivrance, *Moukti*. Jusque-là elle ne fait que rouler de misère en misère dans différentes transmigrations, que la seule sagesse peut faire finir. Aussi toutes les écoles commencent par la recherche et la détermination des principes des connoissances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois, et d'autres se contentent de deux.

Ces principes établis, elles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement, dont les différentes espèces se réduisent en syllogisme. Ces règles du syllogisme sont exactes; elles ne diffèrent principalement des nôtres qu'en ce que le syllogisme parfait, selon les Bracmanes, doit avoir quatre membres, dont le quatrième est une application de la vérité conclue des prémices, à un objet qui la rend indubitablement sensible. Voici le syllogisme dont les écoles retentissent sans cesse : Là où

il y a de  
mée à ce  
comme a  
lent poin  
choses se

L'école  
emporté  
surtout de  
de Noudia  
célèbre de  
professeur  
ges se sont  
autrefois  
dans l'Inde  
le pays de  
tant bien

Les anc  
toute la sui  
ils admetto  
principes d  
bien explic  
comme la  
l'application  
jusque-là in  
d'une parole  
mencient leu

il y a de la fumée, il y a du feu; il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, comme à la cuisine. Remarquez qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres choses semblables.

## VIII.

L'école de *Nydyam* (raison, jugement), l'a emporté sur toutes les autres en fait de logique, surtout depuis quelques siècles, que l'académie de Noudia dans le Bengale est devenue la plus célèbre de toute l'Inde, par les plus fameux professeurs qu'elle a eus, et dont les ouvrages se sont répandus de tous côtés. *Sartam* fut autrefois le fondateur de cette école à Tirat dans l'Indoustan, au nord du Gange, vis-à-vis le pays de Patna. C'est là qu'elle a fleuri pendant bien des siècles.

Les anciens enseignoient à leurs disciples toute la suite de leur système philosophique : ils admettoient, comme les modernes, quatre principes de science : le témoignage des sens bien expliqué, *Pintjakham*; les signes naturels, comme la fumée l'est du feu, *Anonmidam*; l'application d'une définition connue au défini jusqu'à l'inconnu, *Oupamidham*; enfin l'autorité d'une parole, *Aptachadham*. Après la logique, ils menaient leurs écoliers, par l'examen de ce mot.

de ensemble, à la connoissance de son auteur, dont ils concluoient l'existence par l'*Auoumānam*. Ils concluoient de la même manière son intelligence; et de son intelligence, son immatérialité.

Quoique Dieu de sa nature soit esprit, il a pu se rendre, et s'est effectivement rendu sensible: de *Nirdhara*, il est devenu *Sakdra* pour former le monde, dont les atômes indivisibles, comme ceux des Epicuriens, et éternels, sont par eux-mêmes satis vie.

L'homme est un composé d'un corps et de deux ames; l'une suprême, *Paramātma*, qui n'est autre que Dieu; et l'autre animale, *Sivātma*; c'est en l'homme le principe sensitif du plaisir et de la douleur, du désir, de la haine, etc. Les uns veulent qu'elle soit esprit, les autres qu'elle soit matière, et un onzième sens dans l'homme; car ils distinguent les organes actifs des organes sensitifs ou passifs, et ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent suprême sagesse, il me semble qu'ils tombent dans le stoïcisme le plus outré: il faut éteindre ce principe sensitif, et cette extinction ne peut se faire que par l'union au *Paramātma*. Cette union, *Jogam* ou *Jog*, d'ou vient le nom de *Jogui*, à laquelle aspire inutilement la sagesse des phi-

losophe  
cette un  
tion et l  
se termi  
plus de  
les trava  
jours. Il  
d'ame, o  
Aujou  
dans les  
remplie  
questions  
sont utile  
toit, il y  
Europe. I  
à apprend  
bres du sy  
gations, s  
disputent  
niaiseries,  
très conno  
au *Nydyan*  
De cette  
meux adve  
rent faire p  
dans plusi  
Battā se d  
le dernier,



losophes indiens de quelque secte qu'ils soient, cette union, dis-je, commence par la méditation et la contemplation de l'Être suprême, et se termine à une espèce d'identité, où il n'y a plus de sentiment ni de volonté. Jusque-là les travaux des métempsycoses durent toujours. Il est bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le *soi-même*, que le *moi*.

Aujourd'hui on n'enseigne presque plus dans les écoles de *Nydyam*, que la logique remplie par les Bracmanes d'une infinité de questions beaucoup plus subtiles qu'elles ne sont utiles. C'est un chaos de vétilles tel qu'étoit, il y a près de deux siècles, la logique en Europe. Les étudiants passent plusieurs années à apprendre mille vaines subtilités sur les membres du syllogisme, sur les causes, sur les négations, sur les genres, les espèces, etc. Ils disputent avec acharnement sur de semblables niaiseries, et se retirent sans avoir acquis d'autres connoissances. C'est ce qui a fait donner au *Nydyam* le nom de *Tarkachâstram*.

De cette école sortirent autrefois les plus fameux adversaires des Bauddistes, dont ils firent faire par les princes un horrible massacre dans plusieurs royaumes. Oudayanâchâria et Battâ se distinguèrent dans cette dispute; et le dernier, pour se purifier de tant de sang

qu'il avoit fait répandre, se brûla avec grande solennité à Jagannath sur la côte d'Orissa.

## IX.

L'école de *Vedântam* (fin de loi) dont Sankracharya fut autrefois le fondateur, a pris le dessus sur toutes les autres écoles pour la métaphysique; en sorte que les Brachmanes qui veulent passer pour savants, s'attachent aveuglément à ses principes. Je crois même qu'on ne trouveroit plus aujourd'hui de Saniassi hors de cette école. Ce qui la distingue des autres, c'est l'opinion de l'unité simple d'un être existant, qui n'est autre que le *moi* ou l'âme. Rien n'existe que ce *moi*.

Les notions que donnent ses sectateurs de cet être sont admirables. Dans son unité simple, il est en quelque façon *trin* par son existence, par sa lumière infinie, et sa joie suprême: tout y est éternel, immatériel, infini. Mais parce que l'expérience intime du *moi* n'est pas conforme à cette idée si belle, ils admettent un autre principe, mais purement négatif, et qui par conséquent n'a aucune réalité d'être, c'est le *Mâyâ* du *moi*, c'est-à-dire, *erreur*: par exemple, je crois actuellement vous écrire sur le système du *Vedântam*, je me trompe. A la vérité je suis *moi*,

mais v  
person  
à ce sy  
mon en  
expliqu  
tinuelle  
qu'on p  
J'ai  
philoso  
tences  
vera ),  
à son d  
étang, a  
fut ravi  
infâme,  
enfants  
un âge p  
où, sur  
qu'après  
couvert  
fit conn  
mort, et  
avoient  
bûcher,  
Le Sani  
l'étang,  
peine ét  
étranger

mais vous n'existez pas; je ne vous écris point, personne n'a jamais pensé ni à *Vedântam*, ni à ce système, je me trompe : voilà tout, mais mon erreur n'est point un être. C'est ce qu'ils expliquent par la comparaison qu'ils ont continuellement à la bouche d'une corde à terre, qu'on prend pour un serpent.

J'ai vu dans un poème ( car ils en ont de philosophiques inconnus au vulgaire; les sentences des premiers maîtres sont même en vers ), j'ai vu, dis-je, que Vassichta racontoit à son disciple Rama, qu'un Saniassi dans un étang, abîmé dans la contemplation du *Mâyâ*, fut ravi en esprit : il crut naître dans une caste infâme, et éprouver toutes les aventures des enfans de cette condition; qu'étant parvenu à un âge plus mûr, il alla dans un pays éloigné, où, sur sa bonne mine, il fut mis sur le trône; qu'après quelques années de règne, il fut découvert par un voyageur de son pays, qui le fit connoître à ses sujets, lesquels le mirent à mort, et, pour se purifier de la souillure qu'ils avoient contractée, se jetèrent tous dans un bûcher, où ils furent consumés par les flammes. Le Saniassi, revenu de son extase, sortit de l'étang, l'esprit tout occupé de sa vision. A peine étoit-il de retour chez lui qu'un Saniassi étranger arriva, lequel, après les premières

civités, lui raconta toute l'histoire de sa vision comme un fait certain, et la déplorable catastrophe qui venoit d'arriver dans un pays voisin, dont il avoit été témoin oculaire. Le Samiassi comprit alors que l'histoire et la vision, avoient peu vraies l'une que l'autre, n'étoient que le *Mâyâ* qu'il vouloit connoître.

La sagesse consiste donc à se délivrer du *Mâyâ* par une application constante à soi-même, en se persuadant qu'on est l'Etre unique, éternel et infini, sans laisser interrompre son attention à cette prétendue vérité par les atteintes du *Mâyâ*. La clef de la délivrance de l'ame est dans ces paroles, que ces faux sages doivent se répéter sans cesse avec un orgueil plus outré que celui de Lucifer : Je suis l'Etre suprême, *Aham avam param Brachma*.

La persuasion spéculative de cette proposition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être sans la félicité. *Evangelum in cogitationibus suis* (Rom. I, 21). (Ils se sont perdus dans leurs vaines pensées.) Cet oracle ne fut jamais plus exactement vérifié que dans la personne de ces superbes philosophes, dont le système extravagant domine parmi les savants dans des pays immenses. Le commerce des Bracmanes a communiqué ces folles idées à presque tous ceux qui se piquent

de bol  
sionne  
qu'ils  
phatig  
duntan  
sire de

L'éc  
par Kr  
logique  
dans le  
admet  
térielle  
nature  
muniqu  
sieurs d  
mière u  
et de q  
Parmi  
mettent  
je suis  
de l'esp  
les qua  
ments;  
la synt  
La

de bel esprit. C'est pourquoi les nouveaux missionnaires doivent être sur leurs gardes, lorsqu'ils entendent les Brachmanes parler si emphatiquement de l'unité simple de Dieu, *Advaitam*, et de la fausseté des biens et des plaisirs de ce monde, *Mâyâ*.

## X.

L'école de *Bankiam* (numérique) fondée par Kapil, qui rejette l'*Oupoumânâ* de la logique, paroit d'abord plus modeste; mais dans le fond il dit presque la même chose. Il admet une nature spirituelle et une nature matérielle, toutes deux réelles et éternelles. La nature spirituelle, par sa volonté de se communiquer hors d'elle-même, s'unit par plusieurs degrés à la nature matérielle. De la première union naît un certain nombre de formes et de qualités : les nombres sont déterminés. Parmi les formes est l'*égolâ* (qu'on ne permettent ce terme), par laquelle chacun dit *moi*, je suis tel, et non un autre. Une seconde union de l'esprit déjà embarrassé dans les formes et les qualités avec la matière, produit les éléments; une troisième, le monde visible. Voilà la synthèse de l'univers.

La sagesse, qui produit la délivrance de

L'esprit, en est l'analyse : heureux fruit de la contemplation, par laquelle l'esprit se dégage tantôt d'une forme ou qualité et tantôt d'une autre, par ces trois vérités : Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est à moi, le moi-même n'est point, *Nāmin, nāme M dham*. Enfin, le temps vient où l'esprit est délivré de toutes ces formes, et voilà la fin du monde, où tout est revenu à son premier état.

*Kapil* enseigne que les religions qu'il connoissoit, ne font que serrer les liens dans lesquels l'esprit est embarrassé, au lieu de l'aider à s'en dégager : car, dit-il, le culte des divinités subalternes, qui ne sont que les productions de la dernière et la plus basse union de l'esprit avec la matière, nous unissant à son objet au lieu de nous en séparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'esprit est déjà accablé. Le culte des divinités supérieures, *Brama, Vistnou, Routren*, qui sont à la vérité les effets des premières unions de l'esprit à la matière, ne peut qu'être toujours un obstacle à son parfait dégagement. Voilà pour la religion des *vedam*, dont les dieux ne sont que les principes desquels le monde est composé, ou les parties mêmes du monde composé de ces principes. Pour celle du peuple, qui est, comme la religion des Grecs et des Romains, chargée des

histoire  
poètes,  
liens à  
et dont  
doit fai  
Ainsi ra

L'éco  
est celle  
bre dan  
opinions  
ments d  
contre,  
d'Athèn

Je ne  
autres e  
doit mé  
ébauche  
roit hier  
sieurs à  
connoître  
faire enc  
Je suis,



histoires fabuleuses, infâmes et impies des poètes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'esprit par les passions qu'elle favorise, et dont la victoire est un des premiers pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance. Ainsi raisonne Kapil.

L'école de *Mimāmsā*, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, parait plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions; ses sectateurs examinent les sentiments des autres écoles, et parlent pour et contre, à peu près comme les académiciens d'Athènes.

Je ne suis pas assez au fait des systèmes des autres écoles : ce que je vous marque ici ne doit même être regardé que comme une ébauche, à laquelle une main plus habile auroit bien des traits à ajouter, et peut-être plusieurs à retrancher. Il me suffit de vous faire connoître que l'Inde est un pays où il se peut faire encore beaucoup de nouvelles découvertes. Je suis, etc.

## EXTRAITS

De quelques autres lettres du P. Calmette au P. du Halde.

Il ne me reste plus, pour satisfaire aux questions que vous m'avez faites, que de vous donner une notice du *salagramman*, ou caillou vermeult de la rivière Gandica. Cette rivière de l'Indoustan descend des montagnes du nord de Patna, et se jette dans le Gange près de cette ville. Le Gandica n'est pas moins sacré pour les Indiens que le Gange; l'un et l'autre ont été l'objet de leur poésie, et sont le terme de leurs pèlerinages. Voici ce qu'il y a de singulier dans le Gandica : ce sont des cailloux qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, et forme, en s'y roulant, des figures orbiculaires, qui ont quelque chose de surprenant. Les Indiens en font grand cas; ils les achètent fort cher, et en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brames les conservent dans des boîtes de cuivre ou d'argent, et leur font un sacrifice tous les jours. J'ai donc à vous développer sur ce sujet le naturel et le mystique, le réel et la fable.

Le c  
nomme  
rentes e  
noms d  
jusqu'à  
des sav  
vous dé  
leurs fa  
divinités  
d'or) est  
veines d  
nabam (d  
du dieu  
que quat  
les autre  
ont tous  
morphos

Le sa  
commun  
différent  
gue ou o  
même des  
Ces caill  
rives ou  
obligé des  
les envel  
servent la  
médiocre

Le caillou percé de la rivière Gandica se nomme communément *salagramam*. Ses différentes espèces ont donné lieu à quantité de noms différents qu'on lui donne ; j'en ai compté jusqu'à soixante, qui ne sont guère connus que des savants, et qu'il seroit assez inutile de vous détailler. Tous ces noms ont rapport à leurs fables, et surtout aux trois principales divinités de l'Inde. *Hirannia garbam* (matrice d'or) est une espèce de *salagramam* qui a des veines d'or ; elle appartient à Brama. *Chivannabam* (nombril de *Chivoudou*) est du ressort du dieu de ce nom. Ces deux divinités n'en ont que quatre chacune qui leur soient attribuées ; les autres *salagramam*, à la réserve de deux, ont tous des noms de Vistnou et de ses métamorphoses.

Le *salagramam* est un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré et de différentes couleurs, de figure ronde ou oblongue ou ovale, applati quelquefois d'un côté ou même des deux. Ce sont les espèces que j'ai vues. Ces cailloux se forment dans la rocaille des rives ou cascades du Gandica, d'où on est obligé de les extraire, en cassant la pierre qui les enveloppe, du moins en partie. Ils conservent la marque de leur position, par un médiocre aplatissement d'un des côtés ; on est

dans l'eau ou à portée du flot qu'ils naissent. L'insecte qu'on y trouve est appelé ver. Dans la langue des Indiens, on lui donne trois noms *souvarnakitam* (le ver d'or), *vajirakitam* (le ver de diamant), et *proctarakitam* (le ver de pierre). Une fable qu'on débite vers le nord, porte que c'est une métamorphose du dieu Vistnou, arrivée de la manière suivante. Vistnou alla rendre visite à la femme d'un pénitent et la suborna. Le pénitent déshonoré se vengea par une malédiction conçue en ces termes : *Puisses-tu naître ver et n'avoir à ronger que la pierre !* La malédiction eut son effet; ainsi naquit Vistnou.

On rapporte ailleurs, d'une autre manière, la métamorphose de Vistnou. Les trois divinités, Brama, Vistnou, Chivoudou, qui forment la fausse trinité des Indiens, ayant ouï parler d'une danseuse nommée *Gandica*, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, furent la voir et mirent sa patience à l'épreuve par des manières inciviles et tout à fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer sa belle humeur ils furent si contents de sa politesse, qu'après s'être fait connoître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois; et, pour cet effet, ils la métamorphosèrent en rivière. C'est la rivière *Gandica*, où ces trois divi-

nités

Ces

mins

théose

cette r

son? J

cartan

volont

viendr

de sa

le conj

les cail

au cer

évasée

reçoit

Dans l

on voir

parallè

elles p

coupée

à l'autr

l'anim

que l'i

la cher

diens,

pour s

L'ac

dien,

nités repaissent sous la forme de *sa'agamam*.

Ces deux fables conduisent par divers chemins au même point, qui est de faire l'apothéose de l'insecte, lequel se loge ou nait dans cette rocaille. Faut-il le nommer ver ou poisson? Je doute fort que ce soit un ver; en m'écartant du système des Indiens, je dirois plus volontiers que c'est un poisson. Peut-être conviendrait-il mieux de l'appeler limaçon, à cause de sa figure et de sa position, telle qu'on peut le conjecturer des orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts. La queue est au centre, le ventre, dans la partie la plus évasée de son lit, la tête au bord, où l'insecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte. Dans l'espace qu'occupe le corps de l'insecte, on voit à distances égales des lignes profondes, parallèles, et régulièrement tracées, comme si elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à l'autre. Ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, et qui fait supposer que l'insecte a divers plis, ainsi que le ver et la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, est que c'est un ver qui ronge la pierre pour s'y faire une loge ou pour s'en nourrir.

L'admiration est la mère de l'idolâtrie. L'indien, qui examine peu, et qui n'est rien

moins que physicien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artistement travaillées, a donné de l'esprit à l'insecte. Il n'en faut pas davantage pour fonder l'apothéose parmi des gens superstitieux à l'excès : il leur a plu de faire disparaître le ver et d'y substituer leur idole. Quelques-uns parmi eux, et surtout vers le nord, placent même à distances réglées les dieux subalternes du ciel de *Vistnou* ; les *Donarapala colou* (les potiers) sont à l'entrée, et ainsi des autres.

Je ne voudrais pas nier absolument que la figure ou les cavités de certains cailloux qui paroissent rongées, ne fussent l'ouvrage de quelque ver ; mais ce ver doit être différent de l'insecte que fait les orbes dont j'ai parlé : encore peut-on, ce me semble, expliquer ainsi la plupart des cavités irrégulières. Le *Salagramam* étant uni étroitement au roc dans lequel il se forme, il est naturel que les pointes du roc, entrant sans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concassées laissent le creux dont nous cherchons la cause.

Il y a une espèce de *Salagram* appelé *chacrapani*, plat des deux côtés, qui a huit ou dix loges semblables sur une des faces, à distance égale, et parfaitement régulières. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poisson, mais

différent  
ainsi, le  
reux qu  
du marb  
quoi las  
de même

J'ai vu  
coquillag  
mam, pe  
C'est un  
creux ou  
par la vag  
toutes en  
ce me se  
s'y nourri  
filtrée au  
face, à p  
s'attache  
bloc de  
quelque  
Il est enc  
casser p  
avec le t  
mais s'il  
nouvelle  
Parmi  
celui qui  
anantam



différent de ceux qui sont disposés en limaçons ; ainsi , le chacrapani sera un coquillage pierreux ou pétrifié. Cependant il ne diffère pas du marbre par la couleur et la dureté. Pourquoi les autres salagramam ne seroient-ils pas de même des coquillages ?

J'ai vu sur les rochers de l'île de France des coquillages , qui , sans ressembler au salagramam , peuvent nous aider à les faire connaître. C'est un assemblage de petites loges , dans le creux ou sur les pointes des rochers battus par la vague. Chaque loge est une coquille , et toutes ensemble font un bloc , qu'on appelle , ce me semble , *le bouquet de mer*. Le poisson s'y nourrit de la graisse de la mer , ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la surface , à peu près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail d'un vaisseau. Ce bloc de coquillages qui n'en font qu'un , a quelque rapport au chacrapani que j'ai décrit. Il est enchâssé dans la pierre , qu'il faudroit casser pour l'en extraire. Se pétrifie-t-il avec le temps ? C'est ce que je ne puis décider ; mais s'il se pétrifioit , on pourrait en faire une nouvelle espèce de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie , celui qui est de la première grandeur , appelé *anantamouri* , est rare et précieux ; on le con-

servoit dans une boîte d'argent. La figure du limaçon y est si distincte, tant au-dessus qu'au-dessous, qu'il prouve seul l'explication que j'en ai donnée. *Gopalamourti* est le second, ou de la seconde grandeur; il n'a qu'une loge, et n'avoit qu'un limaçon. Le *chivabanam* est plus rond; il est distingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent nombril. Je n'en ai vu qu'un de cette espèce, et je ne puis l'expliquer, à moins de dire que c'est un caillou enclassé par la partie qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'est formé. Ce qui paraît inégal est rongé tout autour; c'est peut-être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit. Je ne vois pas par quel art un ver formeroit un rond si régulier, et comment, en rongant la pierre si inégalement, il seroit attentif à ne pas endommager le cercle qui fait la rareté du caillou. Le quatrième, ou le *Salagramam* de la quatrième grandeur, parmi ceux que j'envoie, a sur le côté plat la figure du limaçon fort bien gravée; on pourroit même croire, après avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant sa maison sur le dos. Le cinquième *salagramam*, qui est le plus petit, est nommé *cachamourti*; il a deux loges, et un lieu par lequel elles communiquent.

Le s  
mam c  
de san  
eux-m  
laver,  
donner  
sition d  
et de f  
(l'amb  
la céré  
neur d  
adresse  
mille y  
sion à  
lignes d  
Je n  
le caill  
il n'y a  
éclairc  
recher  
suis, et

Le sacrifice que les Brames font au salagramam consiste à y appliquer la raclure des bois de sandal, dont ils ont coutume de s'orner eux-mêmes, à le remplir ou frotter d'huile, à le laver, à lui faire dessus des libations, à lui donner une espèce de repas d'une composition de beurre, de caillé, de lait, de sucre et de figues bananes, appelé *panchamroutam* (l'ambroisie des cinq mets). Ils accompagnent la cérémonie, des paroles du *vedam* à l'honneur de Vistnou, parmi lesquelles ils lui adressent celles-ci : *Divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds*, peut-être par allusion à la quantité de loges, de trous et de lignes qu'on voit dans quelques salagramams.

Je ne dis rien de la manière dont se forme le caillou connu sous le nom de salagramam ; il n'y a qu'un naturaliste habile qui puisse s'en éclaircir, en faisant un voyage au Gandica. Les recherches de l'Indien ne vont pas si loin. Je suis, etc.

## LÉTTRE

Du P. Courdoux, missionnaire de la Compagnie de  
Jésus, au P. du Halde, de la même Compagnie.

Aux Indes orientales, ce 18 janvier 1742.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez re-  
commandé dans plusieurs de vos lettres, de  
vous faire part des découvertes que je pour-  
rais faire dans cette partie de l'Inde. Vous  
êtes persuadé qu'on y peut acquérir des con-  
noissances qui, étant communiquées à l'Eu-  
rope, contribueroient peut-être au progrès  
des sciences ou au perfectionnement des arts.  
Je serois entré plus tôt dans vos vues, si des  
occupations presque continuelles n'avoient pas  
emporté tout mon temps. Enfin, ayant eu  
quelques moments de loisir, j'en ai profité

pour m'  
diens tr  
font pa  
étendre l  
mers, vi  
cher dans

Ces toi  
la vivacité  
tenacité e  
elles sont  
perdre les  
devienn  
dustrie en  
que je sac  
dans nos l  
nos ouvri  
la nature  
avantages  
en leur a  
des eaux,  
beaucoup  
et de tein  
dirai ici s  
que j'ai a  
en ce g  
depuis p  
à diverse  
autres,  
envoié.

pour m'instruire de la manière dont les Indiens travaillent ces belles toiles , qui font partie des compagnies établies pour étendre le commerce, qui, à travers les vastes mers , viennent du fond de l'Europe les chercher dans des climats si éloignés.

Ces toiles tirent leur valeur et leur prix de la vivacité , et, si j'ose m'exprimer ainsi , de la tenacité et de l'adhérence des couleurs, dont elles sont teintes , et qui est telle, que, loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles n'en deviennent que plus belles. C'est à quoi l'industrie européenne n'a pu encore atteindre, que je sache. Ce n'est pas faute de recherches dans nos habiles physiciens, ni d'adresse dans nos ouvriers ; mais il semble que l'Auteur de la nature ait voulu dédommager les Indes des avantages que l'Europe a d'ailleurs sur ce pays, en leur accordant des ingrédients, et surtout des eaux, dont la qualité particulière contribue beaucoup à la beauté de ce mélange de peinture et de teinture des toiles des Indes. Ce que je dirai ici sur ces peintures indiennes, c'est ce que j'ai appris de quelques néophytes habiles en ce genre d'ouvrage, auxquels j'ai conféré depuis peu le baptême. Je les ai questionnés à diverses reprises, et séparément les uns des autres , et ce sont leurs réponses que je vous envoie.

## I.

Avant que de se mettre à peindre sur la toile, il faut lui donner les préparations suivantes: 1.<sup>o</sup> Prenez une pièce de toile neuve, fine et serrée; la longueur la plus commune est de neuf coudées; blanchissez-la à moitié: je dirai dans la suite de quelle manière cela se pratique. Prenez des fruits secs nommés *cadou* ou *cadoucaïe*, au nombre d'environ vingt-cinq, ou, pour parler plus juste, le poids de trois *palam*. Ce poids indien équivaut à une once, plus un huitième, puisque quatorze *palam* et un quart font une livre. 2.<sup>o</sup> Cassez ce fruit pour en tirer un noyau, qui n'est d'aucune utilité. Réduisez ces fruits en poudre: les Indiens le font sur une pierre; ils se servent pour cela d'un cylindre, qui est aussi de pierre, et l'emploient à peu près comme les pâtissiers, lorsqu'ils broient et étendent leur pâte. 3.<sup>o</sup> Passez cette poudre par le tamis, et mettez-la dans deux pintes ou environ du lait de buffle, augmentant le lait et le poids du *cadou*, selon le besoin et la quantité des toiles. 4.<sup>o</sup> Trempez-y peu de temps après la toile autant de fois qu'il est nécessaire, afin qu'elle soit bien humectée de ce lait; vous la retirerez alors, vous la

tordre  
5.<sup>o</sup> Le  
toile  
l'eau  
au sol  
d'heu

Apr  
peler  
autre,  
rieure  
perfici  
et que  
quatre  
de boi  
bien un  
lement  
dans ut  
recom

Il es  
quelqu  
tout à  
dans le  
hauteur  
prinoip  
tagneux  
s'étend  
Malaba  
seur de



tordrez fortement, et la ferez sécher au soleil. 5.<sup>o</sup> Le lendemain vous laverez légèrement la toile dans l'eau ordinaire; vous en exprimerez l'eau en la tordant, et, après l'avoir fait sécher au soleil, vous la laisserez au moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourroit appeler intérieure, on peut passer aussitôt à une autre, que je nommerois volontiers extérieure, parce quelle n'a pour objet que la superficie de la toile. Pour la rendre plus unie, et que rien n'arrête le pinceau, on la plie en quatre, ou en six doubles, et avec une pièce de bois, on la bat sur une autre pièce de bois bien unie, observant de la battre partout également; et quand elle est suffisamment battue dans un sens, on la plie dans un autre, et on recommence la même opération.

Il est bon, mon révérend père, de faire ici quelques observations que vous ne jugerez pas tout à fait inutiles. 1.<sup>o</sup> Le fruit *cadoue* se trouve dans les bois, sur un arbre d'une médiocre hauteur; il se trouve presque partout, mais principalement dans le Malleialam, pays montagneux ainsi que le signifie son nom, qui s'étend considérablement le long de la côte de Malabar. 2.<sup>o</sup> Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la muscade, est employé ici par les

médicins, et il entre surtout dans les remèdes qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3.<sup>e</sup> Il est extrêmement âpre au goût; cependant quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain temps, on lui trouve, à ce que disent quelques-uns, un petit goût de réglisse. 4.<sup>e</sup> Si après en avoir humecté médiocrement et brisé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'est en bonne partie à ces deux qualités, je veux dire, à son âpreté et à son onctuosité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles indiennes, mais surtout à son âpreté. C'est au moins l'idée des peintres indiens.

Il y a long-temps que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs, et de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrirai-je le secret, du moins pour plusieurs couleurs, en faisant connoître le *cadoucaie* surtout sa principale qualité, qui est son extrême âpreté. Ne pourroit-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci? Les noix de galle, les nêfles sèches avant leur maturité, l'écorce de grenade ne participeroient-elles pas beaucoup des qualités du *cadou*?

J'ajouterais à ce que je viens de dire quel-

ques  
1.<sup>o</sup> De  
*cadou*  
la tein  
cette t  
de cett  
blanch  
au fond  
une for  
leur ja  
le lait d  
d'orang  
de notr  
*cadou*,  
endroits  
celle qu  
avec qe  
dans l'e  
perficio  
expérien  
facile d'  
à très g  
pour un  
Pour c  
l'infusio  
vache, p  
onctuen  
même ef

ques expériences que j'ai faites sur le *cadou*.  
1.° De la chaux délayée dans l'infusion de *cadou*, donne du vert. S'il y a trop de chaux, la teinture devient brune. Si l'on verse sur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infusion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, et peu après la chaux se précipite au fond du vase. 2.° Un linge blanc trempé dans une forte infusion de *cadou*, contracte une couleur jaunâtre fort pâle: mais quand on y a mêlé le lait du buffle, le linge sort avec une couleur d'orange un peu pâle. 3.° Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infusion du *cadou*, je remarquai au-dedans, en plusieurs endroits, une pellicule bleuâtre, semblable à celle que l'on voit sur les eaux ferrugineuses, avec cette différence que cette pellicule étoit dans l'eau même, à quelque distance de la superficie. Il seroit aisé en Europe de faire des expériences sur le *cadou* même, parce qu'il est facile d'en faire venir des Indes. Ces fruits sont à très grand marché; on en a une trentaine pour un sou de notre monnoie.

Pour ce qui est du lait de buffle, qu'on met avec l'infusion du *cadoucaie*, on le préfère à celui de vache, parce qu'il est beaucoup plus gras et plus onctueux. Ce lait produit, pour les toiles, le même effet que la gomme et les autres prépa-

rations que l'on emploie pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet, j'ai éprouvé que notre encre peinte sur une toile préparée avec le cadou, s'étend beaucoup et pénètre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qu'il y a encore à observer, c'est que l'on ne se sert pas indifféremment de toutes sortes de bois pour battre les toiles et les polir. Le bois sur lequel on les met, celui qu'on emploie pour les battre, sont ordinairement de tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *porchi*, parce qu'ils sont extrêmement compactes, quand ils sont vieux. Celui qu'on emploie pour battre, se nomme *cottapouli* : il est rond, long d'environ une coudée, et gros comme la jambe, excepté à une extrémité qui sert de manche. Deux ouvriers vis-à-vis l'un de l'autre battent la toile à l'envi. Le coup-d'œil et l'expérience ont bientôt appris à connoître quand la toile est polie et lissée au point convenable.

## II.

La toile ainsi préparée, il faut y dessiner les fleurs et les autres choses qu'on veut y peindre. Nos ouvriers indiens n'ont rien de particulier ; ils se servent du poncis de même que nos

broché  
dessin  
ciseaux  
papier  
c'est-à-  
par -  
dessin  
sorte d  
excepte  
pinion  
sur ces  
et du ro  
après q

Il s'ag  
sur ce de  
le noir :  
si ce n'es  
de fleurs.  
prend pl  
les frapp  
faire tom  
serve des  
fois la gr  
ou cinq m  
importe.

brocheurs. Le peintre a eu soin de tracer son dessin sur le papier : il en pique les traits principaux avec une aiguille fine, il applique ce papier sur la toile, il y passe ensuite la ponce, c'est-à-dire, un nouet de poudre de charbon, par-dessus les piqûres, et par ce moyen le dessin se trouve tout tracé sur la toile. Toute sorte de charbon est propre à cette opération, excepté celui de palmier, parce que, selon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Ensuite, sur ces traits on passe avec le pinceau du noir et du rouge, selon les endroits qui l'exigent; après quoi l'ouvrage se trouve dessiné.

## III.

Il s'agit maintenant de peindre les couleurs sur ce dessin. La première qu'on applique, c'est le noir : cette couleur n'est guère en usage, si ce n'est pour certains traits, pour les tiges de fleurs. C'est ainsi qu'on la prépare. 1.<sup>o</sup> On prend plusieurs morceaux de mâche-fer, on les frappe les uns contre les autres, pour en faire tomber ce qui est moins solide; on réserve des gros morceaux environ neuf à dix fois la grosseur d'un œuf. 2.<sup>o</sup> On y joint quatre ou cinq morceaux de fer, vieux ou neuf, peu importe. 3.<sup>o</sup> Ayant mis à terre en un monceau

le fer et le mâche-fer, on allume du feu par-dessus : celui des feuilles de bananier est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer et le mâche-fer sont rouges, on les retire, et on les laisse refroidir. 4.<sup>e</sup> On met ce fer et ce mâche-fer dans un vase de huit à dix pintes, et l'on y verse du *canje* chaud, c'est-à-dire, de l'eau dans laquelle on fait cuire le riz, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de sel. 5.<sup>e</sup> On expose le tout au grand soleil, et après l'y avoir laissé un jour entier, on verse à terre le *canje*, et l'on remplit le vase de *callou*, c'est-à-dire, de vin de palmier et de cocotier. 6.<sup>e</sup> On le remet au soleil trois ou quatre jours consécutifs, et la couleur qui sert à peindre le noir, se trouve préparée.

Il y a quelques observations à faire sur cette préparation. La première, est qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, sur huit ou neuf pintes de *canje*, autrement la teinture rongiroit et couperoit la toile. La seconde regarde la qualité du vin de palmier et de cocotier, qui s'aigrit aisément en peu de jours. La troisième, est qu'on préfère le vin de cocotier à celui de palmier. La quatrième, est qu'au défaut de ce vin, on se sert de *kevarou*, qui est un petit grain de ce pays dont plusieurs se nourrissent. Ce grain ressem-

ble  
grain  
sont  
aussi  
qu'on  
deux  
l'eau,  
le fer  
de deu  
palmier  
davanta  
pas long  
chissage  
la couleur  
varou ou  
de le d  
tion, est  
fort noir  
n'auroit

Après  
tous les ex  
dessine av  
qui doivent  
leur. Je di  
core temps



ble fort pour la couleur et la grosseur à la graine de navet, mais la tige et les feuilles sont entièrement différentes. On y emploie aussi le *varagon*, qui est un autre fruit du pays, qu'on préfère au *tevarou*. On en pile environ deux poignées qu'on fait ensuite cuire dans de l'eau; on verse cette eau dans le vase où sont le fer et le mâche-fer; on y ajoute la grosseur de deux ou trois muscades de sucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage; autrement la couleur ne tiendrait pas long-temps, et s'effaceroit enfin au blanchissage. La cinquième, est que pour rendre la couleur plus belle, on joint au *cadou* le *tevarou* ou le *varagon* préparé comme je viens de le dire. La sixième et dernière observation, est que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire et ne tiendrait pas sur une toile qui n'auroit pas été préparée avec le *cadou*.

IV.

Après avoir dessiné et peint avec le noir tous les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge les fleurs et autres choses qui doivent être terminées par cette autre couleur. Je dis qu'on dessine, car il n'est pas encore temps de peindre avec la couleur rouge :

il faut auparavant appliquer le bleu, ce qui demande bien des préparations.

Il faut d'abord mettre la toile dans l'eau bouillante, et l'y laisser pendant une demi-heure. Si vous mettez avec la toile deux ou on trois *cadous*, le noir en sera plus beau. En second lieu, ayant délayé dans de l'eau des crottes de brebis ou de chèvres, vous mettrez tremper la toile dans cette eau, et vous l'y laisserez pendant la nuit. On doit la laver le lendemain, et l'exposer au soleil.

Quand on demande à nos peintres indiens à quoi sert cette dernière opération, ils s'accordent tous à dire qu'elle sert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçue du *cadoucaie*, et que si elle la conservoit encore, le bleu qu'on prétend appliquer deviendrait noir.

Il y a encore une autre raison qui rend cette opération nécessaire, c'est de donner plus de blancher à la toile : car nous avons dit qu'elle n'étoit qu'à demi-blanchie quand on a commencé à y travailler. En l'exposant au soleil, on ne l'y laisse pas sécher entièrement, mais on y répand de l'eau de temps en temps pendant un jour. Ensuite on la bat sur une pierre au bord de l'eau, mais non pas avec un battoir, comme il se pratique en France. La manière indienne, est de la plier en plusieurs

do  
pie  
ser  
leur  
Q  
sena  
faço  
l'op  
trem  
seroi  
dre d  
le se  
faire  
épais  
la fair  
comm  
pour  
Com  
mais q  
de l'in  
la toile  
aux en  
il doit  
se pei  
rement  
garde q  
que j'ai  
ches ble

doubles, et de la frapper fortement sur une pierre, avec le même mouvement que font les serruriers et les maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer sur l'enclume.

Quand la toile est suffisamment battue en un sens, on la bat dans un autre et de la même façon : vingt ou trente coups suffisent pour l'opération présente. Quand cela est fini, on trempe la toile dans du canje de riz. Le mieux seroit, si l'on en avoit la commodité, de prendre du *kevarou*, de le broyer, de le mettre sur le feu avec de l'eau, comme si on vouloit le faire cuire, et avant que cette eau soit fort épaisse, y tremper la toile, la retirer aussitôt, la faire sécher, et la battre avec le *cottapouli* : comme on a fait dans la première opération pour la lisser.

Comme le bleu ne se peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans de l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire généralement partout, excepté aux endroits où il y a du noir, et à ceux où il doit y avoir du bleu ou du vert. Cette cire se peint avec un pinceau de fer, le plus légèrement qu'on peut d'un seul côté, prenant bien garde qu'il ne reste sans cire, que les endroits que j'ai dit; autrement ne seroit autant de taches bleues, qu'on ne pourroit pas effacer.

Cela étant fait , on expose au soleil la toile cirée de la sorte , mais il faut être très attentif à ce que la cire ne se fonde , qu'autant qu'il est nécessaire pour pénétrer de l'autre côté ; alors on la retire promptement , on la retourne à l'envers , et on la frotte en passant fortement la main par-dessus. Le mieux seroit d'y employer un vase de cuivre rond par le fond ; par ce moyen la cire s'étendrait partout , et même aux endroits qui de l'autre côté doivent être teints en bleu. Cette préparation étant achevée , le peintre donne sa toile au teinturier en bleu , qui la rend au bout de quelques jours : car il est à remarquer que ce ne sont pas les peintres ordinaires , mais les ouvriers ou teinturiers particuliers , qui font cette teinture.

Ayant demandé au peintre s'il savoit comment se prépare l'indigo , il me répondit qu'il en étoit instruit , et il me l'expliqua de la manière suivante. Peut-être serez - vous bien aise de la comparer avec la méthode qu'on observe dans les îles de l'Amérique.

Ici l'on prend des feuilles d'*averei* ou d'*indigotier* , que l'on fait bien sécher : après quoi on les réduit en poussière. Cette poussière se met dans un fort grand vase qu'on remplit d'eau : on la bat fortement au soleil avec un bambou fendu en quatre , et dont les quatre

extr  
ensu  
au l  
On l'  
à peu  
pand  
cette  
on fa  
Ap  
rer po  
vrier,  
taine  
vase d  
joint  
chaux  
il flair  
point l  
de la c  
faire p  
graines  
seau, il  
dant un  
dière pl  
eau et g  
Cette tén  
il faut a  
ble, en l  
avec un

extrémités en bas sont fort écartées. On laisse ensuite écouler l'eau par un petit trou qui est au bas du vase, au fond duquel reste l'indigo. On l'en tire, et on le partage en morceaux gros à peu près comme un œuf de pigeon. On répand ensuite de la cendre à l'ombre, et sur cette cendre on étend une toile, sur laquelle on fait sécher l'indigo qui se trouve préparé.

Après cela, il ne reste plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'indigo, la met dans un grand vase de terre, qu'il remplit d'eau froide; il y joint ensuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en poussière. Puis il flaire l'indigo, pour connoître s'il ne sent point l'aigre; et en ce cas-là, il ajoute encore de la chaux autant qu'il est nécessaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant ensuite des graines de *tavarei*, environ le quart d'un boisseau, il les fait bouillir dans un seau d'eau pendant un jour et une nuit, conservant la chaudière pleine d'eau. Il verse après cela le tout, eau et graine, dans le vase de l'indigo préparé. Cette teinture se garde pendant trois jours, et il faut avoir soin de bien mêler le tout ensemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un bâton. Si l'indigo sentoit encore l'ai-

gré, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainsi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double, en sorte que le dessus de la toile soit en dehors, et que l'envers soit en dedans; on la laisse tremper environ une heure et demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles indiennes méritent autant le nom de teintés, que le nom de toiles peintes.

La longueur et la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, me firent naître l'idée d'une difficulté, ce semble, assez naturelle, que je proposai à un des peintres que je consultois. N'aurait-on pas plus tôt fait, lui dis-je, de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, surtout quand il y en a peu de cette couleur dans votre dessin? On le pourroit sans doute, me répondit-il, mais ce bleu ainsi peint ne tiendrait pas; et après deux ou trois lessives, il disparaîtroit.

Je lui fis une autre question, et lui demandai à quoi il attribuoit principalement la ténacité et l'adhérence de la couleur bleue. Il me répondit sans hésiter que c'étoit à la graine de *tavareï*. J'avois déjà reçu la même réponse d'un autre peintre. Cette graine est de ce pays-ci,

quo  
brun  
d'un  
bout  
elle  
dans

Ap  
dre;  
la toi  
cette  
cire:  
la cire  
surnag  
cuiller  
on fai  
rer ce  
que c  
laisse  
Pou  
l'eau,  
et on  
a délay  
core, e  
observ  
temps



quoiqu'il n'y en ait pas partout : elle est d'un brun clair et olivâtre, cylindrique, de la longueur d'une ligne, et comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent; elle est insipide, et laisse une petite amertume dans la bouche.

## V.

Après le bleu, c'est le rouge qu'il faut peindre; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, et la préparer à recevoir cette couleur. Telle est la manière de retirer la cire : on met la toile dans de l'eau bouillante, la cire se fond; on diminue le feu afin qu'elle surnage plus aisément, et on la retire avec une cuiller, le plus exactement qu'il est possible; on fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourroit y être resté de cire. Quoique cette cire soit devenue fort sale, elle ne laisse pas de servir encore pour le même usage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans de l'eau, on la bat neuf à dix fois sur la pierre et on la met tremper dans d'autre eau, où l'on a délayé des crottes de brebis. On la lave encore, et on l'étend pendant trois jours au soleil, observant d'y répandre légèrement de l'eau de temps en temps, ainsi qu'il a été dit plus haut.

On délaye ensuite dans de l'eau froide une sorte de terre nommée *ola*, dont se servent les blanchisseurs, et l'on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu sous le vase, et quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, sur le bord duquel on la bat environ quatre cents fois sur la pierre, puis on la tord fortement. Ensuite on la met tremper pendant un jour et une nuit dans de l'eau où on a délayé une petite quantité de bouze de vache ou de buffle femelle. Après cela on la retire, on la lave de nouveau dans l'étang, et on la déploie, pour l'étendre pendant un demi-jour au soleil, et l'arroser légèrement de temps en temps. On la remet encore sur le feu dans un vase plein d'eau; et quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'étang, la battre un peu, et la faire sécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir et retenir la couleur rouge, il faut répéter l'opération du *cadoucale*, comme je l'ai rapporté au commencement, c'est-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infusion simple du *cadou*, qu'on la lave ensuite, qu'on la bat sur la pierre, et qu'on la fait sécher; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de buffle, qu'on l'y agite,

et q  
les m  
imbr  
sèche  
roug  
les p  
peint  
on p  
qu'on  
némen  
parce  
qu'on  
Ven  
prépar  
c'est-à  
culliers  
pintes  
en pou  
rouge,  
duit au  
dant de  
rien d'a  
perdroi  
que le  
l'alun.  
qu'il le s  
fais le re  
tions de

et qu'on la frotte pendant quelque temps avec les mains ; que quand elle en est parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, et on la fait sécher; qu'alors, s'il doit y avoir dans les fleurs rouges des traits blancs, comme sont souvent les pistils, les étamines et les autres traits, on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau indien le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce sont communément les enfants qui peignent le rouge, parce que ce travail est moins pénible, à moins qu'on ne voulût faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la manière dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'est-à-dire, de l'eau de certains puits particuliers à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'alun réduit en poudre; ajoutez-y quatre onces de bois rouge, nommé *varlangu* ou bois de *vapan*, réduit aussi en poudre; mettez le tout au soleil pendant deux jours, prenant garde qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de salé; autrement la couleur perdrait beaucoup de sa force. Si l'on veut que le rouge soit plus foncé, on y ajoute de l'alun. On y verse plus d'eau quand on veut qu'il le soit moins; et c'est par ce moyen qu'on fait le rouge pour les nuances et les dégradations de cette couleur.

## VI.

Pour composer une couleur de lie de vin et un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont je viens de parler, et une partie égale du noir dont j'ai marqué plus haut la composition. On y ajoute une partie égale de *canje* de riz, gardé pendant trois mois, et de ce mélange résulte la couleur dont il s'agit. Il règne une superstition ridicule parmi plusieurs gentils au sujet de ce *canje* aigri. Celui qui en a, s'en servira lui-même tous les jours de la semaine; mais le dimanche, le jeudi et le vendredi, il en refusera à d'autres qui en manqueraient. Ce seroit, disent-ils, chasser leur dieu de leur maison, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de *canje*, on peut se servir de vinaigre de *callou* ou de vin de palmier.

## VII.

On peut composer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il est inutile de rapporter ici; il suffit de dire qu'elles doivent se peindre en même temps que le rouge, c'est-à-dire, avant que de passer aux opérations dont je parlerai, après que j'aurai fait quelques

obs  
dont  
mém  
qu'un  
cette  
lui a  
que l  
préfé  
soit p  
qu'en  
une ne  
le rou  
qu'on  
bois de  
Quel  
la coule  
pas suffi  
manque  
c'est ce  
châta  
de la me  
en la la  
plongea  
d'eau, c  
qui ne  
l'opération  
cette toile  
de fois

observations sur ce qui précède. 1° Ces puits dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communes, même dans l'Inde; quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans toute une ville. 2° J'ai goûté de cette eau; je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. 3° On se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit plus beau, disent les uns; et, suivant ce qu'en disent d'autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendrait pas. 4° C'est d'Achem qu'on apporte aux Indes le bon alun et le bon bois de sapin.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendrait pas suffisamment et ne serait pas belle, si l'on manquoit d'y ajouter la teinture d'imboure: c'est ce qu'on appelle plus communément *chalaver*, ou racine de *chala*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, et en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbuise d'eau, ce qu'on a principalement en vue, et ce qui ne se fait pas promptement à cause de l'œctuosité du lait de buffle, où auparavant cette toile avoit été mise. On la bat une trentaine de fois sur la pierre, et on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de *chaia*, ce qui se pratique de cette manière. Prenez de cette racine bien sèche, réduisez-la en une poudre très fine, en la pilant bien dans un mortier de pierre et non de bois, ce qu'on recommande expressément, jetant de temps en temps dans le mortier un peu d'eau àpre. Prenez de cette poudre environ trois livres, et mettez-la dans deux seaux d'eau ordinaire que vous aurez fait tiédir, et ayez soin d'agiter un peu le tout avec la main. Cette eau devient rouge, mais elle ne donne à la toile qu'une assez vilaine couleur : aussi ne s'en sert-on que pour donner aux autres couleurs rouges leur dernière perfection.

Il faut pour cela plonger la toile dans cette teinture, et, afin qu'elle la prenne bien, l'agiter et la tourner en tous sens pendant une demi-heure qu'on augmente le feu sous le vase ; et lorsque la main ne peut plus soutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage soit plus propre et plus parfait, ne manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre, et de la faire bien sécher. En voici la raison : quand on peint le rouge, il est difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans les endroits où il ne doit point y en avoir : il est vrai

qu'al  
le do  
nous  
est to  
mais  
ture  
C'est  
on re  
viens  
taches  
un lim

Les  
dans la  
ce que  
chaleur  
en tou  
soir on  
teintur  
éteint  
tiède, o  
et que  
demain

Avan  
est bon  
Cette p  
pas d'en  
Elle ne  
demi-pi



qu'alors le peintre a soin de les enlever avec le doigt autant qu'il peut, à peu près comme nous faisons lorsque quelque goutte d'encre est tombée sur le papier où nous écrivons; mais il reste toujours des taches que la teinture de *chaia* rend d'abord plus sensibles. C'est pourquoi, avant que de passer outre, on retire la toile, on la fait sécher comme je viens de le dire, et l'ouvrier recherche ces taches et les enlève le mieux qu'il peut avec un limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture, on augmente le feu jusqu'à ce que la main n'en puisse plus soutenir la chaleur; on a soin de la tourner et retourner en tous sens pendant une demi-heure. Sur le soir on augmente le feu, et l'on fait bouillir la teinture pendant une heure ou environ: on éteint alors le feu, et quand la teinture est tiède, on en retire la toile qu'on tord fortement, et que l'on garde ainsi humide jusqu'au lendemain.

Avant que de passer aux autres couleurs, il est bon de dire quelque chose sur le *chaia*. Cette plante naît d'elle-même, et on ne laisse pas d'en semer aussi, vu le besoin qu'on en a. Elle ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied; sa feuille est d'un vert clair, large

de près de deux lignes, et longue de cinq à six. La fleur est extrêmement petite et blenâtre. La graine n'est guère plus grosse que celle du tabac. Cette petite plante pousse en terre une racine qui va quelquefois jusqu'à près de quatre pieds, et ce n'est pas la meilleure; on lui préfère celle qui n'a qu'un pied, ou un pied et demi de longueur. Cette racine est fort manue; quoiqu'elle pousse si avant en terre et tout droit, elle se jette à droite et à gauche que fort peu et de très petits filaments. Elle est jaune quand elle est fraîche, et devient brune en se séchant. Ce n'est que quand elle est sèche qu'elle donne à l'eau la couleur rouge. Sur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna; j'en avois mis tremper dans de l'eau qui étoit devenue rouge. Pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur. Mais je fus bien surpris de trouver le lendemain au fond du vase quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramassée. Je soupçonnai que quelque corps étranger tombé dans le vase avoit causé ce changement de couleur; j'en parlai à un peintre: il me répondit que cela ne marquait autre chose, sinon que le *chaita* dont je m'étois servi, étoit de bonne espèce, et que lorsque les ouvriers réduisoient en poussière cette racine, en y jetant un peu d'eau, comme on l'a

dit,  
leur d  
c'est  
taché  
Cette  
retran  
chées,  
cette t  
Com  
et qu'e  
il faut  
rouges  
suivant  
nous av  
laver la  
douze f  
crottes  
vonner,  
légèrem  
On la la  
encore  
comme l  
de l'eau  
toutes le  
tachées,

dit, il étoit assez ordinaire qu'elle fût de couleur de safran. Je fis encore une autre remarque, c'est qu'autour du vase renversé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet assez beau. Cette plante se vend en paquets secs; on en retranche le haut, où sont les feuilles desséchées, et on n'emploie que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entièrement, et qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer sans craindre que les couleurs rouges soient endommagées par les opérations suivantes. Elles sont les mêmes que celles dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois sur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, et le troisième jour la savonner, la battre, et la faire sécher, en jetant légèrement de l'eau dessus de temps en temps. On la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, et on la fait sécher comme la veille. Enfin, à midi, on la lave dans de l'eau chaude pour en retirer le savon et toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées, et on la fait bien sécher.

## VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre sur la toile, demande pareillement des préparations; les voici : Prenez un *palam*, ou un peu plus d'une once de fleur de *cadou*, autant de *cadou*, une poignée de *chaiaver*, et si vous voulez que le vert soit plus beau, ajoutez-y une écorce de grenade. Après avoir réduit ces ingrédients en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution des trois quarts; versez cette teinture dans un vase en la passant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez une demi-once d'alun en poudre, agitez quelque temps le vase, et la couleur sera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur sur le bleu, vous aurez du vert. C'est pourquoi, quand l'ouvrier a teint sa toile en bleu, il a en soin de ne pas enduire de cire les endroits où il avoit dessein de peindre du vert, afin que la toile teinte d'abord en bleu, fût en état de recevoir le vert en son temps. Il est si nécessaire de peindre sur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur jaune, si on le peignoit sur une toile blanche.

Mais je dois avertir que ce vert ne tient pas

comme  
avoir  
paroi  
sur l  
un m  
qu'ell  
voici  
encor  
teille  
cuiller  
hérem  
suc fai

Il re  
deman  
couleur  
le bleu  
toile bl  
adhéren  
un cert  
on se c  
toiles,  
mêlé de  
tremper  
de la f  
au trave  
durent b

comme le bleu et le rouge, en sorte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il disparoit, et il ne reste à sa place que le bleu, sur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, en sorte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici : prenez l'oignon du bananier, pilez-le encore frais, et tirez-en le suc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce suc, et le vert deviendra adhérent et ineffaçable. L'inconvénient est que ce suc fait perdre au vert une partie de sa beauté.

## IX.

Il reste à parler de la couleur jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui sert pour le vert, en peignant sur le bleu, sert pour le jaune, en peignant sur la toile blanche. Mais cette couleur n'est pas fort adhérente; elle disparoit après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant, quand on se contente de savonner légèrement ces toiles, ou de les laver dans du petit lait aigri, mêlé de suc de limon, ou quand on les fait tremper dans de l'eau, où l'on aura délayé de la bouze de vache, et qu'on aura passée au travers d'un linge, ces couleurs passagères durent bien plus long-temps.

## X.

Avant que de finir, il faut dire un mot des pinceaux indiens. Ce ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de bambou aiguisé et fendu par le bout à la distance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, et qu'on presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre avec de la cire, est de fer, de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus; il est mince par le haut, et par cet endroit il s'insère dans un petit bâton qui lui sert de manche; il est fendu par le bout, et forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la grosseur d'une muscade : ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peu à peu par l'extrémité de cette espèce de pinceau.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre sur la fabrique des toiles peintes de l'Inde. Je ne sais si j'aurai été plus heureux dans mes découvertes, que ceux qui ont tenté avant moi d'en faire en ce genre. Comme ils n'avoient ni l'usage de la langue, absolument nécessaire pour s'entretenir avec les peintres, ni l'habitude de

traité  
devo  
aux  
bien  
à ce  
respo  
ai ra  
quelq  
qu'on  
vent  
enfin,  
seul  
et qu'i  
ils se  
n'est g  
la véri

www

M

Mon  
indienne  
tôt sans



traiter avec eux ; que d'ailleurs leur état même devoit naturellement inspirer de la défiance aux timides Indiens, je doute qu'ils aient pu bien exécuter les ordres dont ils ont été chargés à ce sujet. Ce n'est pas que je voulusse être responsable de la vérité de tout ce que je vous ai rapporté : il est difficile qu'il ne se glisse quelque erreur et quelque mécompte, dans ce qu'on est obligé d'apprendre de gens qui savent mieux travailler que s'expliquer : mais enfin, comme je ne me suis pas adressé à un seul peintre, que j'en ai consulté plusieurs, et qu'il eût été très difficile que, sans le savoir, ils se fussent tous accordés à me tromper, il n'est guère probable que je me sois écarté de la vérité. Je suis, etc.

~~~~~

## LETTRE

De M. Poivre au P. Cœurdeux.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Mon premier essai de peinture, à la façon indienne, est enfin achevé. Il l'auroit été plus tôt sans cette paresse et cette lenteur, dont les

ouvriers de ce pays-ci ne se défont jamais. Il m'a fallu user de beaucoup de patience pour les suivre dans toutes les opérations ; ainsi il n'a pas tenu à moi de vous satisfaire plus tôt sur les remarques que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

Dans mon premier ouvrage, mon dessein a été non seulement de m'instruire de la façon dont les Malabares peignent leurs toiles, mais encore de faire diverses expériences pour savoir si en Europe on ne pourroit pas suppléer aux drogues dont ils se servent, et que nous n'avons pas.

Je n'ai même suivi la méthode d'après laquelle ils travaillent, et dont ils sont esclaves, qu'autant que je l'ai crû nécessaire, pour la connoître moi-même et la savoir ; d'ailleurs je m'en suis souvent écarté, pour voir si l'on ne pourroit pas réussir autrement, et faire avec moins de façons des ouvrages plus finis.

Je vous avouerai que j'en ai réussi qu'imparfaitement en bien des articles : en d'autres j'ai manqué absolument ; quelquefois j'ai été plus heureux. C'est le sort de ceux qui font les premières expériences, et qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par secouer le joug de la coutume et par s'affranchir des règles ordinaires. Voici donc en peu de

mot  
pren  
r.  
vous  
peign  
très  
arts  
sance  
sur  
différ  
quées  
désire  
en Eur  
drogu  
indien  
à votr  
loisir,  
rieux d  
explica  
cadou  
déjà fait  
sont-là  
dont le  
pêcher  
rope ter  
2.<sup>e</sup> Le  
comme  
jusqu'à

mots les remarques que m'ont fournies les premiers essais.

1.<sup>e</sup> Je dois rendre justice aux recherches que vous avez faites sur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles. Vos découvertes sont très justes et fort exactes. Les amateurs des arts doivent vous savoir bon gré des connoissances nouvelles que vous leur avez fournies sur cet article. Je trouve dans votre lettre les différentes opérations de nos peintures, expliquées assez clairement, et bien détaillées. Je désirerois seulement que vous pussiez donner en Europe une notion plus distincte des diverses drogues qui entrent ici dans la peinture des indiennes. Si pour cela vous pouviez dérober à votre zèle apostolique quelque moment de loisir, vous rendriez un service réel à nos curieux d'Europe, en leur donnant de nouvelles explications sur le fruit que vous nommez *cadouente*, et sur la plante que vous leur avez déjà fait connoître sous le nom de *chayaver*. Ce sont-là les deux ingrédients les plus essentiels, dont le défaut de connoissance pourroit empêcher de réussir ceux qui voudroient en Europe tenter d'imiter les peintures de l'Inde.

2.<sup>e</sup> Le *cadouente* est un vrai myrobolan dont, comme vous savez, nos droguistes distinguent jusqu'à cinq espèces : le myrobolan citrin, le

myrobolan indien ou noir, le chébule, l'emblique, et le myrobolan bellerique. Nos Malabares ne se servent que des deux premières espèces, qui ont beaucoup de sel essentiel et d'huile. Après les avoir broyés, ils les mêlent avec du lait de buffle femelle. Cette espèce de lait n'est point absolument nécessaire. J'ai éprouvé que celui de la vache fait le même effet. Si c'est l'onctuosité du premier qui le rend préférable au second dans ce pays-ci, la même raison n'est pas pour l'Europe, où le lait de vache est beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans l'Inde.

3° Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleurs à cette première préparation qui se fait ici aux toiles; elle ne sert absolument qu'à les rendre susceptibles de toutes les couleurs que l'on veut ensuite y appliquer, lesquelles s'emboîroient ou se répandroient trop, à peu près comme fait notre encre sur un papier qui n'est pas assez aluminé. Les Chinois ont, comme les Indiens, le secret de peindre les toiles du moins avec la couleur rouge. Avant d'y travailler, ils n'y donnent d'autre préparation que celle qu'ils donnent à leurs papiers, c'est-à-dire, qu'ils les imbibent d'une mixtion d'alun et de colle extrêmement claire. Leurs ouvrages n'en sont pas

moins  
lait d'  
avoir  
ce pr  
pour  
avoir  
que  
tion  
qu'un  
tricoli  
est ap  
Ainsi l

4° J  
réussi  
aussi s  
indien  
toile d  
de sap  
laver/p  
égaleme  
vous p

Je cr  
pourroi  
teinture  
cocheni  
tout ce  
qui est  
appelon

moins ineffaçables, quoiqu'il n'y ait ni *cadou* ni lait de buffle femelle. Ce *cadou* ne me paroît donc avoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malabares se servent pour marquer d'abord leur dessin, après en avoir tiré le poncis. En effet, j'ai remarqué que cette drogue dont vous donnez l'explication dans l'article troisième, n'est d'abord qu'une eau roussâtre, chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorsqu'elle est appliquée sur la préparation du *cadoucaïe*. Ainsi la noix de galle fera le même effet.

4° J'ai fait une autre expérience qui m'a réussi : c'est que nos toiles d'Europe sont tout aussi susceptibles des mêmes peintures que les indiennes : j'ai peint un mouchoir blanc d'une toile de Bretagne, avec la préparation de bois de *sapan*, lequel fait un bel effet. Je l'ai fait laver plusieurs fois, et la couleur en est toujours également brillante : je vous l'enverrai afin que vous puissiez en juger par vos yeux.

Je crois qu'au lieu de bois de *sapan*, on pourroit se servir avec plus d'avantage de la teinture de bois de *ferambouc* ou même de *cochenille* : celle-ci l'emporteroit infiniment sur tout ce qu'on peut faire avec le bois de *sapan*, qui est absolument le même que ce que nous appelons en France bois de *Brésil*. J'en ai fait

l'expérience avec un peu de carmin, lequel, quoiqu'entièrement gâté, a pourtant sur la toile autant d'éclat que les peintures les plus fraîches des Indes.

5° Pour ce qui regarde le *chayaver*, dont j'ai l'honneur de vous envoyer une plante dessinée et peinte d'après nature, il est visible que c'est à sa racine que les couleurs, au moins la couleur rouge, doivent leur adhérence et leur ténacité. Avant de faire bouillir la toile peinte dans la décoction de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture au blanchisseur : la couleur s'efface ; elle ne devient adhérente que lorsqu'elle a été suffisamment pénétrée des sels alcalis de cette racine.

Il me paroît que cette plante n'est autre chose que ce que M. Tournefort appelle *gultum album vulgare*. La description que ce savant botaniste fait de sa plante, est absolument la même que celle qu'on pourroit faire du *chayaver*. Au moins est-il vrai que les deux plantes, si elles sont différentes, ont un même effet, qui est de faire cailler le lait : c'est une expérience que j'ai faite.

Voilà, mon révérend père, toutes les remarques que j'ai pu faire sur la façon dont les Indes peignent leurs toiles à Pondichery ; si vous les croyez justes, elles pourront contribuer

au d  
rope  
jusq  
Euro  
patri  
tage.  
en qu  
se tro  
posse  
conno  
décou  
geuse  
et peu  
avoir  
vos ré  
lent n  
qui no  
si utile  
décou  
la por  
rissent  
connoi  
ont si  
exemp  
J'esp  
avez fa  
voudre  
franchi  
J'ai



au dessein que vous avez de faire passer en Europe le secret des Indes. Il est surprenant que jusqu'ici il ne se soit trouvé dans ce pays aucun Européen curieux, qui ait tâché d'enrichir sa patrie d'un art dont on peut tirer tant d'avantage. Il seroit à souhaiter que nos voyageurs en quittant leur pays l'oubliaient moins. Il ne se trouve guère de peuples qui ne soient en possession de quelque art particulier dont les connoissances seroient utiles à l'Europe. Des découvertes en ce genre seroient plus avantageuses qu'une infinité de relations exagérées et peu fidèles dont ceux qui voyagent croient avoir droit d'amuser le public. Jusqu'à présent vos révérends pères, surtout ceux qui travaillent aux missions de la Chine, sont les seuls qui nous aient donné l'exemple d'un travail si utile. Les peines qu'ils se sont données pour découvrir la façon dont les Chinois travaillent la porcelaine, cultivent les mûriers, et nourrissent les vers à soie, leur ont mérité la reconnaissance de tous leurs compatriotes qu'ils ont si utilement servis. Pourquoi un si bel exemple est-il si peu imité?

J'espère, mon révérend père, que si vous avez fait quelque nouvelle découverte, vous voudrez bien m'en faire part avec la même franchise que je vous communique les miennes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE

Du P. Cœurdoux, missionnaire.

LA précédente lettre m'a donné occasion de faire quelques recherches et de nouvelles réflexions qui pourront être aussi de quelque utilité. Les voici.

1° Quoique le *cadoucaïe* soit la première espèce de myrobolan de nos droguistes, les Indiens ne le confondent pas comme eux, sous le même nom, avec des fruits produits par des arbres fort différents.

2° Comme nous distinguons les cerneaux des noix mûres, de même aussi les peintres et les marchands indiens distinguent les *pindjou cadoucaïes*, c'est-à-dire, ceux qu'on a cueillis encore verts et tendres pour les faire sécher en cet état, de ceux qu'on a laissé mûrir avant que d'en faire la récolte. Ils paroissent fort différents à la vue, mais il est sûr que ce sont les fruits des mêmes arbres.

3° La raison de cette distinction et des différentes récoltes des *cadoucaïes*, vient de la différence des eaux propres à la peinture,

don  
abs  
tou  
par  
été  
P  
exig  
au l  
ceux  
pein  
soit  
les  
lans  
au c  
qu'il  
ont,  
ont l  
éton  
la dif  
plein  
d'aill  
Ce  
leurs  
à pei  
de co  
mais  
dente  
rente

dont il a été parlé ailleurs, lesquelles ne sont absolument pas les mêmes, ni si bonnes partout, et au défaut desquelles il faut suppléer par des *cadoucaïes* plus âpres, comme ayant été recueillis avant leur maturité.

Par exemple, la qualité des eaux de Madras exige qu'on se serve des *pindjou cadoucaïes*, au lieu qu'il faut se servir à Pondichery de ceux qui ont été cueillis en maturité. Tous les peintres indiens ne conviennent pas que ce soit le défaut d'un certain degré d'âpreté dans les eaux, qui oblige à se servir des *myrobolans* cueillis tendres : il y en a qui prétendent au contraire que c'est avec les eaux plus âpres qu'il faut user des *pindjou cadoucaïes*, lesquels ont, selon eux, moins d'âpreté que ceux qui ont bien mûri. Quoi qu'il en soit, il est assez étonnant que les Indiens aient découvert dans la différence de maturité de ces fruits, le supplément au défaut de certaines eaux propres d'ailleurs à la teinture et à la peinture.

Ces *cadoucaïes pindjou* sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus petits. Il y en a qui ont à peine six lignes de longueur. Ils sont les uns de couleur brune, et les autres assez noirs ; mais cette différence de couleur n'est qu'accidentelle et ne désigne point des espèces différentes. Comme ils ont été cueillis verts, il n'est

pas étonnant que leur superficie se trouve toute couverte de rides, lorsqu'ils sont desséchés. Mais parce qu'il a fallu beaucoup plus de travail pour les ramasser et pour les faire sécher, leur prix est beaucoup plus grand que celui des *cadoucales* qui ont bien mûri.

4° Il faut mettre au nombre des *pindjou cadoucales*, une sorte de myrobolans bruns ou noirs, comme les petits dont je viens de parler, mais qui sont plus gros et plus grands que ceux dont se servent les peintres de Pondichery, quoiqu'ils aient été cueillis étant mûrs. J'avois peine à le croire; mais un peintre indien m'en convainquit, en cassant devant moi un de ces gros *cadoucaies*, et son noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie, et couverte d'une peau brune, au lieu qu'un *cadoucale* bien mûr, qu'il cassa aussi, avoit dans son noyau une pulpe bien conditionnée et blanche comme une amande. La raison de cette différence vient de ce que, sous un même genre d'arbre de *cadou*, il y en a plusieurs espèces dont les fruits sont de grosseurs différentes, comme nos pommes ne sont pas toutes également grosses, ni proportionnées aux différentes espèces de pommiers qui les portent.

C'est ce que j'ai appris d'un marchand dro-

guist  
car o  
plusi  
peut  
en ve  
toujo  
stanc  
est o  
trouv  
disent  
inter  
un re  
couvr

Mo  
côté d  
gros c  
venoi  
que j'a  
indien  
autres  
bien  
fruits  
dans s  
Pondic  
voisin  
porte  
récolte

guiste du pays, que j'interrogeois sur ce sujet : car ce n'est qu'à force d'interrogations faites à plusieurs, avec beaucoup de patience, qu'on peut espérer de tirer de ces gens-ci ce qu'on en veut apprendre ; mais aussi on ne perd pas toujours son temps : l'un vous dit une circonstance qui avoit échappé à l'autre. L'embarras est quelquefois de les concilier lorsqu'ils se trouvent de sentiments opposés, et qu'ils vous disent des choses contradictoires. De nouvelles interrogations faites à d'autres séparément, et un redoublement de patience, font enfin découvrir de quel côté est la vérité.

Mon marchand ajouta que c'étoit surtout du côté des provinces du nord que venoient les gros *cadoucaies*, et que tels étoient ceux qui venoient de Surate. Il me confirma aussi ce que j'ai dit plus haut, sur la foi des peintres indiens, que les *cadoucaies pindjou*, et les autres qui n'ont été ramassés qu'après avoir bien mûri, étoient absolument les mêmes fruits et des mêmes arbres, m'assurant que dans sa jeunesse il avoit voyagé à l'ouest de Pondichery et jusqu'à la chaîne des montagnes voisines de la côte de Malabar, d'où l'on apporte ces fruits, et qu'il en avoit vu faire la récolte.

5° Je ne dois pas omettre ici une autre

production de l'arbre *cadou*, qu'on appelle *cadoucaïpou*, c'est-à-dire, *fleur de cadoucaïe*, quoique ce ne soit rien moins que sa fleur. C'est une espèce de fruit sec, ou simplement une coque aplatie et souvent orbiculaire, de couleur de [feuille morte par-dessus, et d'un brun velouté en dedans. Elle est vide, et paroît n'avoir jamais rien contenu, si ce n'est les œufs des insectes qui ont probablement occasioné sa naissance; car cette espèce de noix se trouve sur les feuilles mêmes du *cadou*, et est produite de la même façon que les noix de galle et quelques autres excroissances pareilles, qui se trouvent sur les feuilles de certains arbres en Europe.

Il y a des *cadoucaïpou* qui ont jusqu'à un ponce de diamètre; il y en a de beaucoup plus petits; il y en a aussi, dit-on, de plus larges; mais je n'ai pas vu de ceux-ci. La description que fait Lemery de la noix vomique convient fort au *cadoucaïpou*. Dans le doute si ce ne l'étoit point effectivement, on en a donné une dose considérable à un chien qui n'en a point été incommodé. Il a même paru que cette drogue lui avoit fait du bien, comme elle en fait aux hommes, car les médecins du pays l'emploient utilement contre les tranchées et les cours de ventre, moyennant quelques pré-

par  
et q  
na  
ne s  
assu  
méd  
6°  
plate  
toile  
tiers  
que j  
des c  
puis.  
conle  
Prene  
les éc  
penda  
rante  
sur l  
chaya  
cette  
qu'ell  
faire l  
se tro  
cau d  
caïpo  
cette  
d'abo



parations qu'il seroit trop long de rapporter, et qui ne sont pas de mon sujet. Il est étonnant qu'une drogue aussi efficace que celle-ci ne soit pas connue en Europe, ainsi que me l'a assuré un homme fort intelligent. (M. Mabile, médecin.)

6<sup>e</sup> Quoi qu'il en soit, cette espèce de noix plate est d'une grande utilité pour peindre les toiles, et je rapporterai d'autant plus volontiers l'usage qu'en font les peintres indiens, que j'en ai parlé trop brièvement ailleurs, faute des connoissances qu'on m'en a données depuis. Voici le détail de la préparation de la couleur jaune qui se fait avec le *cadoucaïpou*. Prenez-en, par exemple, quatre onces, et sans les écraser ni les broyer, laissez-les tremper pendant vingt-quatre heures dans environ quarante onces d'eau àpre. On met ensuite le tout sur le feu après y avoir jeté une once de *chayaver* réduit en poudre. On fait bouillir cette eau trois bouillons, retirant le feu lorsqu'elle bout, et l'y remettant ensuite pour la faire bouillir à trois reprises, de sorte que l'eau se trouve réduite enfin à la moitié. Versez cette eau dans un autre vase, de sorte que le *cadoucaïpou* reste au fond du premier, et lorsque cette eau sera devenue tiède, vous y mettrez d'abord une once d'alun réduit en poudre et

dissons dans un peu d'eau chaude. Si avec cette eau ainsi préparée vous peignez sur le bleu, vous aurez du vert. Elle donnera du jaune, si vous peignez sur la toile blanche, préparée avec le *cadoucaie* et le lait, ainsi qu'il a été dit ailleurs. Si l'on veut avoir un vert plus foncé, il faut commencer par rendre plus foncé le bleu sur lequel cette eau jaune doit passer. Pour avoir un jaune clair, on retire de cette eau la quantité dont on a besoin, lorsqu'elle n'a bouilli qu'une fois. Le jaune sera plus foncé, si on retire l'eau après qu'elle aura bouilli deux fois. Il le seroit bien davantage si on laissoit diminuer l'eau jusqu'aux trois quarts. On peut aussi, pour avoir un jaune plus foncé, peindre deux fois et à différentes reprises le même endroit avec la même eau. J'ai déjà averti qu'il n'en étoit pas de ces couleurs comme du rouge, qui devient plus beau au blanchissage, au lieu que celles-ci s'effacent à force de faire blanchir la toile sur laquelle elles sont peintes.

7° Le *cadoucaipou* ne sert pas seulement pour peindre en jaune; les teinturiers l'emploient aussi pour teindre en cette couleur; mais la préparation de cette teinture est beaucoup plus simple. La voici : Pour teindre, par exemple, six coudées de toile, prenez quatre

*palan*  
morç  
viron  
livres  
qu'ell  
feres  
quart  
trempe  
bibée  
ment,

Fait  
d'eau  
vous la  
plus qu  
même t  
fait ens  
Une to  
tion et  
vert. L  
de pré  
même  
pou, q  
pierre  
cet ing  
la fait  
d'eau,  
y ajout  
terrane

*palans* de *cadouciapou*, brisez-les en petits morceaux, et faites-les tremper ou infuser environ une demi-heure dans seize ou dix-sept livres d'eau âpre, ou même d'autre eau, pourvu qu'elle ne soit ni salée ni saumâtre. Vous la ferez bouillir ensuite jusqu'à diminution d'un quart : quand elle est un peu refroidie, on y trempe la toile, en sorte qu'elle soit bien imbibée de la liqueur ; on la tord ensuite légèrement, et on la fait bien sécher au soleil.

Faites de plus dissoudre dans seize livres d'eau deux *palans* d'alun réduit en poudre ; vous la ferez chauffer jusqu'à ce qu'elle soit plus que tiède, et vous y plongerez alors la même toile qu'on tord légèrement, et qu'on fait ensuite sécher une seconde fois au soleil. Une toile bleue teinte dans la même préparation et de la même façon, se trouve teinte en vert. L'on teint encore en jaune avec moins de préparation et de frais. On prend pour la même quantité de toile un *palan* de *cadouciapou*, qu'on brise avec un cylindre sur une pierre en y jetant un peu d'eau, en sorte que cet ingrédient forme une espèce de pâte. On la fait tremper dans deux ou trois pintes d'eau, qu'on passe ensuite par un linge ; on y ajoute trois fois autant de la plante appelée *terramerita*, qu'on prépare de la même fa-

çon que le *cadoucaipou* ; celle qui vient du Bengale est préférable à celle qui croit ici. On fait chauffer cette eau, et on y plonge la toile, qui se trouve teinte en jaune après qu'on l'a fait sécher, non pas au soleil, mais à l'ombre, sans quoi cette couleur, qui n'est ni belle ni tenace, rougiroit ou bruniroit promptement.

8° Quant à la qualité du *cadoucaie*, de contribuer à l'adhérence des couleurs, M. Poivre croit devoir la lui refuser, en quoi je ne puis être entièrement de son sentiment. Il a contre lui celui des Indiens ; et, suivant le mémoire de M. Paradis sur la teinture en rouge, que je communiquerai dans la suite, on emploie ce fruit pour la teinture dans laquelle il ne s'agit nullement de gommer la toile, comme on fait le papier sur lequel on doit écrire. L'exemple des Chinois, qui peignent fort bien en rouge sans *cadoucaie*, prouve au plus que c'est un ingrédient qui leur manque, ou qu'ils y suppléent d'ailleurs comme ils ont fait pour le *chayaver*, qui paroît leur être inconnu.

9° Pour décider la question, savoir : si le *chayaver* est la même plante que le *gallium album vulgare*, le plus court seroit d'en envoyer de la graine en France. Si elle y réussissoit, on pourroit juger tout d'un coup à l'œil si c'est la même plante qui se trouve en France et dans

les Indes  
un ser  
faisant  
qu'on  
l'est pa  
taniste  
lium on  
à l'aut  
fait do  
malgré  
qu'auc  
bum vu  
sent en  
Voilà  
que j'ai  
vre, qu  
chayave  
elle pou  
rieux, a  
J'ai l'

les Indes. Si c'est la même, M. Poivre a rendu un service considérable aux teinturiers, en leur faisant connoître la vertu d'une plante si utile, qu'on avoit sans savoir s'en servir. Si ce ne l'est pas, il aura au moins fait plaisir aux botanistes, en leur découvrant un nouveau *gallium* ou *cailletait*, qui n, ce semble, échappé à l'auteur de l'*Hortus Malabaricus*. Ce qui me fait douter que ces deux plantes soient la même, malgré les rapports qu'elles peuvent avoir, c'est qu'aucun botaniste n'attribue au *gallium album vulgare* les longues racines qui caractérisent en quelque sorte le *chayaver* des Indes.

Voilà, mon révérend père, les remarques que j'ai faites à l'occasion de la lettre de M. Poivre, qui a peint au naturel une plante de *chayaver*, que j'ai l'honneur de vous envoyer; elle pourroit, ce semble, faire plaisir aux curieux, aussi bien que sa lettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE

Du P. Possevin, du 4 et du 16 décembre 1743, à Madame de Saint-Hyacinthe.

MADAME,

*La paix de N. S.*

AVANT que d'entrer dans la mission de Telougou, j'eus l'honneur de vous écrire l'an passé, pour vous apprendre où le bon Dieu avoit daigné me conduire. C'est de cette mission que je vous écris aujourd'hui, distante de cent lieues ou environ de Pondichery, par le chemin que nous faisons. Je ne croyois pas y porter avec moi tous les fléaux de Dieu; il semble cependant que je les y aie apportés. Vous pouvez en juger, Madame, par ce que je vais vous en dire. Le jour que j'arrivai de Careïcal à Pondichery pour me rendre ici, le Nabab d'Arcate fut assassiné à Velour, ce qui mit le trouble et la division parmi les Mores; la guerre

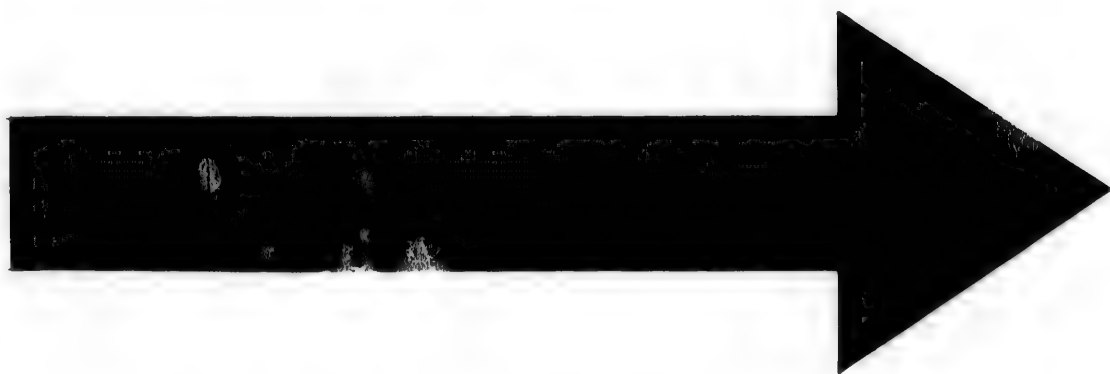
civile  
départ  
cembre  
pouvoi  
assez he  
delà d'A  
falloit p  
lés, le P  
ou deux  
pour fer  
perte mo  
allâmes  
dans le c  
souper e  
16, qui é  
lieues de  
Paracour  
de perpé  
le parti d  
mettant e  
20 nous a  
première  
cinquante  
restâmes si  
trouvâmes  
veille de  
qu'il avoit  
arrivâmes à

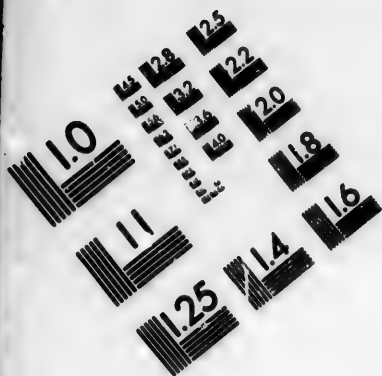


civile s'alluma dans le pays, et retarda notre départ de trois semaines. En partant le 9 décembre pour nous rendre ici, nous crûmes pouvoir y arriver sans accident. Le voyage fut assez heureux jusqu'à quatre ou cinq lieues par delà d'Arcate; mais là, dans un défilé qu'il nous falloit passer, nous fûmes arrêtés et dépouillés, le P. de Lacour et moi, par cent cinquante ou deux cents soldats qui gardoient le défilé pour fermer le passage aux Marattes. Notre perte monta à environ sept cents livres. Nous allâmes coucher à une ou deux lieues de là, dans le cœur d'un village, à la belle étoile, sans souper et au milieu des voleurs. Le lendemain 16, qui étoit un dimanche, nous allâmes à trois lieues de là dire la messe dans notre église de Paracour, où nous restâmes jusqu'au 19 dans de perpétuelles alarmes. Enfin nous prîmes le parti de continuer notre route, nous remettant entre les mains de la Providence. Le 20 nous arrivâmes heureusement à Ponganour, première église de la mission de Telougou, à cinquante-quatre lieues de Pondichery. Nous y restâmes six jours avec le P. Lavour, que nous trouvâmes guéri comme miraculeusement, la veille de saint François-Xavier, d'un abcès qu'il avoit au genou. Le 29 décembre, nous arrivâmes à Ballapouram, où je restai avec le

ore 1745, à Ma-  
e.

mission de Te-  
ous écrire l'an  
à le bon Dieu  
de cette mis-  
ui, distante de  
ichery, par le  
croyois pas y  
Dieu; il semble  
tés. Vous pou-  
ne je vais vous  
le Careïcal à  
e Nabab d'Ar-  
i mit le trou-  
es; la guerre







P. Pons pour y apprendre la langue, et ensuite me rendre à Chrichnapouram, vers le commencement de mars; mais Dieu en disposa autrement, comme vous allez voir. En janvier, l'armée de Nisan, ministre du Mogol, qui venoit faire le siège de Trichirapali, pillâ notre église de Pendicallon, et ruina le pays; ensuite l'armée du Nabab de Carnoul, révolté contre Nisan, est venue se poster là, dans notre maison et les environs; où, ayant tout ravagé, nos chrétiens pensèrent à se sauver ailleurs. En février, l'armée de Nisan pillâ notre église de Cambaladinné; les PP. Martin et Cordey furent au moment d'être pris, et furent obligés de se sauver ici. Au départ des Nababs, qui sont allés avec toutes leurs troupes accompagner Nisan dans son expédition de Trichirapali, les petits princes du pays se sont mis à se faire la guerre les uns aux autres; ce qui a occasionné le pillage de notre église de Madigoubha; le bourg et tous les environs sont devenus déserts, en sorte qu'il n'y est pas resté une seule ame. Le mois de mars, où tout ceci se passoit, le P. de Lacour me manda de ne me point mettre en route, parce que les chemins n'étoient point praticables; qu'il étoit à la veille d'être assiégé, et qu'il avoit emballé tous les ornements de l'église pour fuir ailleurs. Cela m'em-

pès  
le a  
en a  
depe  
espè  
avan  
chev  
rava  
rapa  
venu  
mille  
joura  
on es  
jour  
avec  
les or  
porter  
tés tra  
ajoute  
une fo  
ne sav  
par an  
que mi  
nes cor  
France  
de la m  
environ  
nous so

pêcha de partir avant le 30 avril; j'arrivai ici le 2 mai. Les troubles ont continué et augmenté, en sorte que je n'ai pu sortir de ce Matham depuis sept mois pour aller ailleurs. Sidosi, espèce de prince ou vice-roi des Marattes, s'est avancé, il y a quelques mois, avec deux mille chevaux, à deux journées d'ici, où il pille et ravage tout. Son fils, gouverneur de Trichirapali, après la reddition de cette place, est venu en faire autant de son côté, avec deux mille chevaux qui lui restent. Il y a quelques jours qu'il n'étoit qu'à cinq ou six lieues d'ici; on est venu trois ou quatre fois la nuit et le jour nous avertir de nous retirer dans le fort avec nos meilleurs effets. Nous avons emballé les ornements de l'église pour les faire transporter en cas de besoin, et nous sommes restés tranquilles chez nous. A tous ces désastres, ajoutez le défaut de pluie; la misère nous met une foule de pauvres sur les bras, que nous ne savons comment assister; la mission fournit par an cent pagodes (huit cents livres) à chaque missionnaire, indépendamment des aumônes communes et particulières qui viennent de France. Nous sommes quatre dans cette partie de la mission; nous avons bien dépensé chacun environ mille six cents livres cette année, et nous sommes encore dans le besoin jusqu'au



cou, hors d'état de pouvoir envoyer personne nulle part annoncer l'Évangile. Il est vrai que ce n'en est guère le temps; chacun songe à se sauver où il peut, et à vivre; nous nous trouvons même endettés ici de cinq ou six cents livres, sans savoir quand nous les paierons: pour comble de malheur, quatre de nos disciples qui étoient allés accompagner le P. Martin à Pondichery, ont été assassinés le 26 septembre dernier, à six lieues de Pongahour. Cinq ou six cents livres qu'ils nous apportoitent avec des provisions, nos lettres de France, venues par les derniers vaisseaux, et apparemment quelques boîtes de chapelets et autres choses de dévotion qui nous venoient d'Europe, ont été perdus. Voilà en gros ce qui nous regarde dans ces quartiers. Ne vous imaginez pas, Madame, que tout ait été plus tranquille du côté de Ponganour et Vencatiguiri. Je pense que les choses y ont été encore plus mal; vous en jugerez par l'exposé qui ne sera pas, à beaucoup près, tel que vous le pourroit mander celui de nos pères qui en a été témoin en bonne partie aux environs de Vencatiguiri. Sept cents chevaux marattes, qui venoient de Velour, pillèrent et mirent ce pays en trouble en février dernier. Deux de nos gens qui alloient à Pondichery, furent arrêtés, puis relâchés: voilà le premier

fléau  
éta  
Ca  
pou  
fais  
lère  
Roi  
se m  
fléau  
Capo  
rent  
petits  
ensui  
parèr  
fléau,  
garnis  
en pas  
Ponga  
de ma  
cinqua  
été que  
plus m  
danger  
arriva  
nour, l  
lieues d  
d'où il  
qu'il ne

fléau dans ces cantons-là. Le Nabab de Colo étant allé joindre Nisan avec ses troupes, les Capouvarons ou laboureurs du pays, ne pouvant plus supporter les avanies qu'on leur faisoit tous les jours, se révoltèrent, brûlèrent et pillèrent le pays : deuxième fléau. Les Roisavarons (caste de voleurs de profession) se mirent sur les rangs, et furent le troisième fléau, qui dura plus que le deuxième; car les Capouvarons, après avoir tout pillé, s'en allèrent ailleurs. Le prince de Vencatiguiri et les petits seigneurs mores, ayant pris les armes ensuite, pillèrent chacun de son côté, et s'emparèrent de tout ce qu'ils purent : quatrième fléau, encore plus grand que les autres. La garnison de Trichirapali a été le cinquième, en passant par là. Le P. Lavour, venant de Ponganour à Ballapouram, au commencement de mai, au milieu de tous ces troubles, risqua cinquante fois d'être pillé et massacré; ce n'a été que par une providence spéciale et des plus marquées, qu'il a pu échapper à tant de dangers. Il est retourné dans ces quartiers. Il arriva sans accident de Ballapouram à Ponganour, le jour que nos gens furent égorgés à six lieues de là. Il est ensuite allé à Vencatiguiri, d'où il nous écrivoit le 29 octobre dernier, qu'il ne voyoit aucun moyen d'en sortir en

secreté pour se retirer ailleurs, avant l'arrivée de l'armée de Nisan, qui n'étoit qu'à douze lieues, et que s'il ne pouvoit le faire, il prendroit le parti d'aller se jeter aux pieds de Nisan, pour lui demander sa protection et justice de l'assassinat de nos gens; depuis ce temps nous n'en avons reçu aucunes nouvelles, non plus que des PP. Martin et Pons, qui ont dû partir de Pondichery vers la fin d'octobre, pour venir dans ces quartiers, ce qui ne laisse pas de nous inquiéter. Le pays Tamoul n'a pas été plus tranquille que celui-ci; c'est là que le mal a commencé. Nos pères furent obligés de se sauver à Pondichery une ou deux fois avant l'arrivée de l'armée de Nisan; ils étoient alors dans leurs églises. Le P. de Montjustin fut dépouillé et pillé par l'armée de Nisan, aussi bien que son église d'Atipacam : il ne put se sauver avec son cheval, et autant d'habits qu'il lui en falloit pour n'être pas nu, que moyennant huit pagodes qu'il donna à un officier more, qui le laissa évader. Le pillage de cette église va bien à huit cents livres. J'ai encore appris qu'un de nos gens, dans ces cantons, qui portoit vingt pagodes, fut volé. Je n'ai pu en savoir davantage parce que les chemins ont été la plus grande partie de l'année impraticables, et qu'en nous écrivant, on ne répondoit pas à nos lettres, qui

n'an  
mis  
tren  
cinq  
soix  
bapt  
Ven  
mois  
d'un  
dispe  
P. C  
bapt  
en h  
n'en  
en d  
P. Tr  
que  
avoit  
perso  
ses c  
plus  
moril  
enten  
par  
cinq  
tiens.  
détail  
la ven

n'annonçoient que peste sur peste et misère sur misère. Il n'y a eu ici cette année qu'environ trente-huit ou quarante baptêmes, cinquante ou cinquante-deux l'an passé, soixante-deux ou soixante-trois à Ballapouram. Le P. Lavour a baptisé soixante-dix ou quatre-vingts adultes à Vencatiguiri, depuis environ un an ou quinze mois. Il y avoit les plus grandes espérances d'une abondante récolte; mais les troubles ont dispersé le troupeau et les catéchumènes. Le P. Costas m'a mandé cette année qu'il avoit bien baptisé à Pouchepaguiri soixante-dix adultes en huit ou dix mois, malgré les troubles; je n'en ai rien appris depuis. Tout ce que je puis en dire de plus consolant, est ce que me dit le P. Tremblay, à mon passage à Pondichery; que chaque année, l'une portant l'autre, il avoit baptisé environ deux cent cinquante personnes; que les deux années de famine, lui, ses catéchistes, et les fidèles avoient baptisé plus de trois mille enfants de gentils et d'adultes moribonds, mais suffisamment instruits; qu'il entendoit bien dix ou onze mille confessions par an, et baptisoit chaque année quatre, cinq et quelquefois six cents enfants de chrétiens. Comme il écrit une lettre cette année fort détaillée sur tout cela au P. Duhalde, vous la verrez sans doute, Madame, dans le pre-

mier recueil qui paraîtra. Le P. Saignes ne manquera pas non plus de vous instruire de tout ce qui sera venu à sa connoissance. Pour moi je me borne à ce petit détail, qui vous affligera sans doute. Mais si vous êtes notre frère, n'est-il pas juste que vos enfans vous mandent leur situation, pour que vous compatissiez à leurs misères et que vous les partagiez avec eux? Cependant je puis vous assurer que ce n'est encore ici que la moindre de mes peines; l'austérité de la vie, quelque dure qu'elle soit, tous ces malheurs, quelque grands qu'ils soient, ne sont rien en comparaison d'autres croix que nous avons à porter. Daignez donc vous souvenir de nous bien spécialement devant le Seigneur, et de moi en particulier, qui suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. L'envie de vous dire les choses comme elles sont, me fait ajouter ces deux mots, qui seront comme le correctif à ce que je vous ai dit du pays Tamoul. Les vingt pagodes volées vers Carrepondy, ont été rendues, à la réserve de cinq. L'église d'Atipacam et la maison du missionnaire ne furent point pillées par l'armée de Nisan, qui n'y entra point; mais un grand coffre rempli des ornemens et des meubles les plus précieux de cette église, que



Le P. Montjustin conduisoit en lieu de sûreté, fut enlevé; le père ne fut point dépouillé, mais reçut seulement un coup de sabre sur les reins, que sa ceinture et ses habits parèrent. Ainsi moyennant huit pagodes et son coffre, on le laissa aller. Cette mission a peu souffert de l'armée de Nisan, qui gardoit une exacte discipline et ne pilloît guère que sur les pays ennemis.

C'est du P. Martin, arrivé heureusement le 13, que j'ai appris ces particularités.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottavienfis

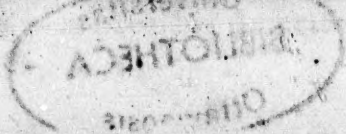


# TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

|                                                                                                                                 |        |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Lettre du révérend F. Brow, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame la marquise de Saurin.                              | Page 1 |
| Lettre du P. Ducros, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. l'abbé Ragnet, directeur de la Compagnie des Indes.            | 17     |
| Lettre du P. Calmette, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le marquis de Coëtlogon, vice-amiral de France.              | 35     |
| Lettre du P. Calmette, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. de Cartigny, intendant-général des armées navales de France. | 80     |
| Lettre du même au P. Delmas.                                                                                                    | 89     |
| Extrait d'une lettre du P. Calmette au P. de Tournemine.                                                                        | 144    |
| Lettre du P. Saignes, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame de Saint-Hyacinthe, religieuse Ursuline à Toulouse.       | 149    |
| Lettre du P. Pons, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. du Halde, de la même Compagnie.                                 | 198    |
| Extraits de quelques autres lettres du P. Calmette, au P. du Halde.                                                             | 222    |
| Lettre du P. Cœurdox, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. du Halde, de la même Compagnie.                              | 230    |
| Lettre de M. Poivre au P. Cœurdox.                                                                                              | 257    |
| Lettre du P. Cœurdox, missionnaire.                                                                                             | 264    |
| Lettre du P. Possevin, du 4 et 16 décembre 1743, à Madame de Saint-Hyacinthe.                                                   | 274    |

FIN DE LA TABLE DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.



|         |     |
|---------|-----|
| re de   |     |
| mar-    |     |
| Page    | 1   |
| Com-    |     |
| direct- |     |
| ...     | 17  |
| de la   |     |
| is de   |     |
| ...     | 35  |
| Com-    |     |
| inten-  |     |
| rance.  | 80  |
| ...     | 89  |
| P. de   |     |
| ...     | 144 |
| mpa-    |     |
| inthe,  |     |
| ...     | 149 |
| mpa-    |     |
| nême    |     |
| ...     | 198 |
| Cal-    |     |
| ...     | 222 |
| de la   |     |
| de la   |     |
| ...     | 230 |
| ...     | 257 |
| ...     | 264 |
| mbre    |     |
| ...     | 274 |

